

Journal et Voyages

P. -J. TOULET

JOURNAL ET VOYAGES

*Nouvelle édition augmentée des Lettres à soi-même
et de nombreux fragments inédits*



PARIS
LE DIVAN

37, rue Bonaparte, 37

1955

IL A ÉTÉ TIRÉ

60 exemplaires sur papier vergé d'Arches
50 numérotés I à L
10 marqués A à J

et 900 exemplaires sur chromotype Navarre
dont 750 numérotés 1 à 750

EXEMPLAIRE N^o **693**

AVERTISSEMENT

Le livre que voici nous fait regretter qu'il n'ait point été dans les habitudes de Paul-Jean Toulet de tenir son journal. Tout au plus en eut-il, durant quelques mois, l'intention délibérée à l'époque de son départ pour l'île Maurice: il avait dix-huit ans. On a retrouvé dans ses papiers, après sa mort, un petit cahier d'impressions, recopiées au net, qui forment le début de cet ouvrage.

Tout le reste, - à l'exception d'un article sur Zanzibar, d'un autre sur la vie d'Alger, parus dans un journal et une revue de cette ville en 1889 ou 1890, des premières pages du voyage de Chine que publia le Damier (no 3, mai 1905), de quelques notes sur le Tonquin qu'on a pu lire dans l'Ermiage du 15 mars 1906, et de quelques coupures de la Vie Parisienne, - tout le reste a été relevé sur un cahier de voyage, sur des carnets et des feuilles volantes où Toulet l'avait écrit, en hâte, au jour le jour.

J'ai cru en outre devoir y incorporer ces Lettres à soi-même qui, au moment où elles parurent pour la première fois, avaient mis dans une si vive lumière l'ironie et la tendresse de leur auteur. C'est que ces lettres et cartes postales, que Toulet affectionnait de s'adresser en quelques circonstances de sa vie pour en conserver mieux le souvenir, se rapportent pour la plus grande part à ses voyages, ou rappellent quelques instants de son existence, quelques souvenirs d'émotion lyrique.

L'ensemble constitue un recueil un peu factice, peut-être, dont on ne saurait toutefois nier l'unité.

Le lecteur y suivra pour ainsi dire pas à pas la progression du talent de l'écrivain, sensible à l'excès dès sa jeunesse aux belles lignes harmonieuses et aux couleurs qui chantent, et dont l'originalité s'affirme très tôt, en des phrases cadencées, nostalgiques et d'un tour imprévu. L'admirateur des Contre rimes ne reconnaîtra pas sans plaisir au passage nombre de notations, de souvenirs vivaces, qui plus tard devaient inspirer au poète quelques-unes de ses strophes les plus émouvantes. Pour discrète enfin que soit cette sorte de confession continue, les familiers de Paul-Jean Toulet n'y retrouveront pas moins l'essentiel de cet esprit déconcertant, amer et fantasque, et qui voilait avec soin sous de cruels sarcasmes une pudeur si jalouse.

Cet ouvrage, sous le même titre, avait paru en 1934. Il avait été tiré seulement à cent cinquante exemplaires et sa vente servit à couvrir les derniers frais du monument élevé en 1931, à Guéthary, à la mémoire de l'écrivain.

La présente édition tant dans les pages intimes, les lettres retrouvées que dans les notes de voyages, a été considérablement augmentée.

L'ÉDITEUR.

Mars 1885.

Fait un voyage dans le Pays basque: Saint-Palais, Ostabat, Larceveau, Saint-Jean-Pied-de-Port, Arnéguy, Valcarlos, et la montagne Arradoy.

Pays aride de couleurs, sinon de formes. De jolies filles à Valcarlos: une surtout, gracile, à un lavoir. Des douaniers à Arnéguy, avec des mains de femmes. Paysage curieux à Ostabat : un tas de peupliers maigres au pied d'une montagne. Des très jolies filles à Saint-Palais.

Avril.

Peu vu, et beaucoup lu.

L'hiver qui vire au printemps a des humidités fastidieuses, des ciels gris, des verts poussiéreux au milieu de branches noires. Je n'aime pas les rires mouillés, ni cette hypocrite saison qui ne fait pas pressentir les puissantes sèves de l'été.

Acuités de Goncourt: les heures qui sonnent voilées de dentelle, dans « la Faustin ».

Mercredi 26 mai.

A Sorde, dans une grange : autour d'une jolie tête, blanche comme le lait, quelque chose d'éclatant, de roux, une toison qui ensoleille l'alentour.

A Sorde aussi : deux yeux vert tendre comme l'eau qui passe sous les saules - et des cheveux pâles.

Carresse, août.

Au commencement de juillet, j'ai reçu la visite de Pierre Artigou, qui partait pour Lima. Je l'avais connu au lycée de Pau, en 5^e.

Aujourd'hui, à Sauveterre, j'ai vu un noyé. Il est mort d'une congestion, et le cadavre (le premier que je vois d'un noyé) n'était pas défiguré. C'était un vieux bonhomme, à moitié vagabond, et qui, paraît-il, était ivre en se mettant à l'eau.

Jeudi 18 septembre.

Adoration perpétuelle à Carresse. Le jour entrant par les vitraux et la porte, beaucoup de cierges autour de l'autel produisaient une lumière jaune-clair, reflétée par des feuillages, des candélabres, le tabernacle doré. Ces lueurs baignaient toute l'église, mais en diminuant d'intensité vers la porte.

Pour animer la scène, au premier rang les filles de Marie, toutes blanches sous leurs voiles de mousseline. Derrière elles régnait le noir, capuchons noirs des vieilles, robes noires, mouchoirs noirs; et, entassés sur la tribune et l'escalier, des paysans noirs.

Comme des fleurs dans le sarrasin, par-ci par-là éclataient les mouchoirs des filles. O Marion, Cadette, Jeanneton - comme dit le curé de Bilhère - pourquoi troubler la symphonie noire, et l'attention de la tribune?

Lu une grande partie du 4^e volume de Balzac (Houssiaux) tout d'une traite, sur le banc qui est sous les arbres verts, près du Pas de Géants, par un bel après-midi.

1^{er} novembre.

A la campagne, par un jour pluvieux, dans un petit salon mal meublé, mal éclairé, passé deux heures chez un voisin, à fumer et boire. Silences, rabâchages, gros rires, tout cela me parvient à travers un brouillard intellectuel. Je rêve de générations jouant, sans gagner ni perdre, un éternel loto dans des loges de portier.

3 novembre.

En juillet j'ai été à Pau, et dans la vallée d'Ossau, pays de mes pères : Laruns, Eaux-Chaudes (mangé des gâteaux, et fait cinq fois le tour de la ville). Eaux-Bonnes (vu une Espagnole très blanche et très belle - et des Roumains, ou des Serbes, habillés comme des pions).

Passé vingt et un jours à Cauterets. Perdu quelque argent à la roulette. Entendu un tas de pièces au Casino (Mlle Guyau, jolie). Retrouvé Jacques Lahillonne.

Parti de Cauterets le 6 septembre. Passé quelques jours à Carresse, puis un mois à la Rafette. Reçu nouvelle qu'on m'appelle à Maurice. Vais donc enfin filer de France.

Le 29 octobre, dans une « maison » de Pau, entendu dire de Zola : « Zola, c'est sale », avec des gestes dégoûtés. Il était minuit, heure qui indique la mise à vide de beaucoup de bocks, assez pour ériger une fille en moralisatrice. - Le général Boulanger jouissait là, au contraire, d'une incontestable popularité, indice des sentiments patriotiques de la *troupe*.

Le voyage à l'île Maurice, 1985.

Quitté la France à Marseille, par le *Calédonien* (Messageries Maritimes). Arrivé à Maurice le 9 décembre, de grand matin.

Arles, vue du chemin de fer, de grand matin. Aspect fantomatique de ville bâtie pour le plaisir des yeux de ceux qui passent. Des constructions romanes; d'autres élancées: le tout d'une même nuance somptueuse et molle d'un gris foncé violacé, s'enlevant sur un ciel gris rosé.

La Provence riche et tourmentée: des mamelons ronds et tordus comme du linge mouillé, ou les oliviers qui les couvrent.

Quelques heures passées à Marseille: impression banale. Pas d'émotion au départ, un peu d'ennui d'être seul. Marseille est superbe, du bateau.

Le bateau part. Les passagers sont presque tous dans leurs cabines; puis ils remontent. Il fait froid, et déjà - mais autour de moi seulement - le mal de mer commence.

Je me sens gêné, ennuyé. Je contemple incurieusement ce bateau qui semble marcher avec maladresse, ce pont un peu vide. Et d'ailleurs pas d'agitation, une fois l'ancre levée; pas de matelots suspendus aux cordages, pas de commandements hurles; et cette impression, ressentie en wagon, me poursuit, d'être une chose cosmopolite, un corps qu'on trimbale pour l'argent, parmi d'autres, avec une considération de 1^{er}, 2^e, 3^e classe.

22 novembre 1885.

Port-Saïd.

Un port oriental et cosmopolite, où sonnent des vocables inconnus. Une petite fille en jaune, assise sur des plâtras clairs, des enfants dont la face et les yeux sont mangés des mouches. Un papillotement coupé de taches criardes - et, sur une grille, une liane aux fleurs violettes.

A Suez, coucher de soleil très beau. Montagnes se détachant sur de l'or. Mer violette et clapotante.

Et Suez bizarre, avec des façades bleues, des coupoles jaunes: un air délabré de conte-de-fées pour les pauvres.

15 décembre.

Arrivée à Saint-Denis de Bourbon au milieu d'une limpide. Claire de lune. Les commandements de manœuvres se détachent sur le silence. Puis vint de la terre une brise tiède, et lourde de parfums de fleurs. Dans le lointain, un bateau qui se balance, et de hautes falaises immobiles.

*16 décembre
Saint-Denis.*

Population bariolée. Noirs, Indiens, Chinois qui ont l'air d'épiciers et d'eunuques: un bazar nonchalant. Peu de blanches. Jolies mulâtresses. De grandes bouffées de parfums passent sur les rues.

Il y a quelques jours, c'était Mahé des Seychelles. Très jolie, verte et parfumée, adossée à une montagne. Deux types de créoles seychellois à peindre; idées bizarres sur la politique, pantalons de nankin. Le plus vieux avait un geste (la main levée et les deux doigts du milieu repliés), toujours le même, pour poser toujours la même question sur la politique.

En arrivant à Mahé, on voit de loin un groupe d'îles en pains de sucre, qui émergent de l'eau toutes vertes et couvertes d'arbres, de la mer au sommet - d'un vert plus clair qu'en Europe, un peu gris de loin, luisant de près. Ces taches vertes sont grumeleuses; non pas unies et polies comme des pentes de gazon. C'est comme une différence de grain entre deux pierres, pour l'œil.

A terre, on voit des massifs et des allées d'arbres, de cocotiers surtout. A travers le vert intense et luisant de ces feuillages, où transparissent çà et là des murs blancs, je vois passer avec indolence des mulâtresses vêtues de longues et flottantes robes blanches, qui s'en vont à l'église, dont la cloche sonne Vêpres.

En forme de croissant, avec un étang au pied, s'enlève, presque vertical, un flanc de montagne. Parmi la forêt vierge qui le recouvre, apparaissent par places les troncs d'argent mat des vieux arbres morts. A travers le vert un peu gris et poussiéreux de la futaie aux branches grêles, des couples d'oiseaux blancs s'envolent de l'ombre et s'y replongent. Le soir tombe; le ciel, jusqu'ici de lapis, blanchit sur le paysage silencieux, où il est doux de rêver à Paul et Virginie.

De quelle odeur savoureuse m'ont salué toutes ces îles, Seychelles, Bourbon ou Maurice : un parfum très sensuel, qu'on pense goûter avec le palais, comme une chair vivante, ou des fruits mûrs.

Dans un petit magasin de Souillac, le soir, dans son long fauteuil et la pipe à la bouche, un mulâtre joue langoureusement de l'accordéon.

1886. Maurice.

Des vallées étroites et creuses, comme le dos d'une femme qui a le frisson - où l'on voit quelque rivière ivre courir en se cognant contre les pierres. Mais plus haut, ce sont des palmes balancées, des arbres aux fleurs sanglantes - et plus haut encore, dans l'azur rond, un svelte oiseau blanc qui pointe.

12 avril.

Perdu mon petit frère Stéphane, âgé de quatre ans. Il a été enterré le lendemain, dans notre caveau du cimetière de Souillac, au bord de la mer.

23 avril.

Hier, en revenant de Curepipe à la Savane, par le train, la vision fugitive, sur le cuivre du couchant, des cannes à sucre emmêlées comme des cheveux.

Plus loin, jusqu'à la montagne où s'appuient d'épais nuages, une échappée silencieuse, toute baignée d'un violet merveilleux d'améthyste fondue.

Souillac - adossé au plateau de Surinam, qui se détachait en noir violacé sur l'ouest tout en or - Souillac, un tas de cases éclairées, trouées de portes ouvertes par où s'échappaient des odeurs de cuisines hindoue et chinoise, à travers un grouillement de gens sur les portes, d'enfants dans la rue.

Un gommeux de Curepipe, la ville élégante. Pantalon à pattes d'éléphant, redingote large et longue, petite calotte brodée, une badine longue et mince.

9 mai.

Hier, au sortir de la messe, je vais acheter du gandia (drogue faite avec du chanvre séché : le cannabis indica). Le débitant monopoliste est surpris de voir un blanc dans sa baraque. A gauche de la porte, une espèce de haut divan en treillage, où des Malabars, l'air abruti, fument le gandia à petites pipes, par aspirations rapides.

Le gandia ne me cause qu'un peu de lourdeur au corps, et de tendresse dans l'esprit. On m'avait vendu à Aden de petits sacs d'une poudre terreuse à mêler au tabac, et qui avait un peu l'odeur du gandia, et de la rose.

25 mai.

Passé quelques jours à Curepipe (hôtel Salaffa). Des Anglais et quelques Français. Ces Anglais sont aimables, si l'on perce leur morgue. Un créole à sang noir, prétentieux et haut fonctionnaire de l'Enseignement, qui affecte de parler le français avec un accent anglais. Un Italien qui a la gesticulation de Guignol, je ne sais quoi de grossier et de matériel mêlé à de la finesse. Je le croyais d'abord de Montpellier. Un pianiste alsacien et fantasque, très femme, se faisant prier, et, quand il joue, épiant furtivement si son cortège d'admirateurs est attentif, avec cela naïf en diable.

Une scène dans la rue. Un Indien ivre engueule un petit noir, qui lui dit: « Respec' dou moun qui derrière' ous. Si 'ous n'a pas connai ça qui dou moun civilisé, mo pour apprend vous. » Derrière, c'étaient deux affreuses négresses qui, jusque-là, avaient écouté paisiblement les grossièretés du Malabar, en ayant sans doute entendu bien d'autres. A la remarque du petit, elles se lèvent brusquement, et s'en vont avec des mines scandalisées fort réjouissantes.

18 juin. Surinam.

Je viens de voir danser le sega dans la case d'un ouvrier nègre d'ici, une petite case mal éclairée, où s'entassaient une dizaine de noirs, les uns réchauffant

au-dessus d'un brasier deux très larges tambours de basque. Nous payons une bouteille de rhum, qu'ils boivent à pleins verres, et la danse commence, avec accompagnement de mélancoliques chansons créoles, où se mêlent des sujets très divers, la malle, des gazettes, Mac-Mahon, des railleries aussi, il me semble, contre l'Angleterre. Ils dansent à deux, dont une femme, ou un homme imitant la femme, avec un trémoussement des jambes et du torse, tournant sur eux-mêmes ou selon un cercle, et les pieds suivant assez librement la mesure à deux temps. Parfois l'homme se cambre, ou bien se tord, le buste en avant, pour laisser saillir la croupe qui s'agite circulairement.

Le sega est une espèce d'image de l'amour : l'homme implore la femme, l'enveloppe de gestes lascifs. Parfois l'un ou l'autre écarte les bras, et quand le moment du plaisir est censé venu, imite par des onomatopées un jaillissement que l'on devine.

Tout à coup la femme de Savon, le piqueux de mon père, vient le relancer, et emmène ce colosse ahuri avec accompagnement de calottes. Il se laisse faire en s'exclamant avec mollesse :

« Qui çà, çà? Zaffaires gâtées! En' a brouille. » Deux minutes de silence, puis un noir ramasse le tambour tombé, et le sabbat reprend de plus belle, tandis qu'une vieille négresse observe : « Bonhomme Savon fine saïsi! »

Hier, nous étions revenus de Curepipe, où nous avons passé un mois à l'hôtel Salaffa.

19 juin.

Je monte auprès du fort de Port-Louis avec un Royal engineer, et je regarde la ville, comme un croissant à mes pieds, un croissant éblouissant auprès de la mer verte. La montagne des Signaux s'arrondit en face de nous, verdâtre.

Tout à coup m'arrive l'odeur qu'ont les foins mûrissants de France, et c'est la même petite herbe qui la dégage (la flouve ?). Mais ici l'odeur est plus puissante: on l'embrasse plus aisément.

26 juin

Je reviens de Choisy, où nous étions, en partie d'hommes.

La baie du Cap à pic sous nos pieds. A gauche, le vaste bleu de la mer, et, vers la droite, la baie qui s'enfonce mystérieusement, et se dérobe en faisant un coude, le long d'une montagne verte, en pente douce.

Le Ravin, un fouillis de vallées, de collines, ou se promène une eau sinieuse, à demi voilée de bambous. Un de ces bambous, cassé, se réfléchit dans la rivière, et l'on voit deux oiseaux posés dessus comme deux points noirs.

8 juillet.

Rencontré hier deux Indiennes, l'une avec un enfant, vêtues de couleurs mates et chaudes deux ou trois violets magnifiques, du rouge. Elles passent à côté de nous, un peu comme des fleurs qui marchent, et je me retourne pour admirer encore ce beau mariage de nuances qui s'aiment.

Plus loin, une petite Indienne, avec un voile gris de lin, et une jupe rouge.

J'ai dîné, l'autre jour encore, avec sept ou huit jeunes filles et jeunes gens. A côté, mais sans se mêler à nous, étaient les parents, qui n'avaient presque pas l'air de se douter de notre existence. Et la soirée fut agréable, pleine d'une camaraderie un peu flirteuse. Aussi peu de pose que possible, querelles joyeuses à propos de toasts, enfantillages, papotages, bals, toilette, etc. Toute cette futilité plaît cependant, parce qu'on est près les uns des autres, qu'on boit le même vin, qu'on s'excite à faire mousser, tous ensemble, un marivaudage général et léger.

18 juillet.

Allé en ville pour la fête française (14 juillet). Je cherche, vainement, des bibelots dans la rue Royale, très longue et toute bordée de boutiques généralement chinoises. Je garde comme une impression de cauchemar de cette répétition de faces glabres, de corps malingres aperçus dans l'encombrement des échoppes. Les uns écrivent avec de petits pinceaux : d'autres semblent des

araignées, embusqués qu'ils sont derrière une barrière concave où est annoncée la vente de l'opium.

Jeudi 4 août.

C'est M. Louis Gélé Ferré
 Qui s'en vient d'un air titanique.
 C'est mon professeur préféré
 Que M. Louis Gélé Ferré.
 Sur la grammaire britannique
 Il ne fut jamais déferré.
 C'est M. Louis Gélé Ferré
 Qui s'en vient d'un air titanique.

J'ai rêvé que je parlais russe, et que *bisteron* signifiait : étrange.

8 août.

Deux sœurs charmantes, non sans une pointe d'originalité, et dont je ne sais laquelle j'aime mieux. Mais peut-être que leur charme diminuerait si on les séparait - s'il n'y avait plus à côté de l'aînée, assez grande, un peu virile, la cadette toute menue, avec sa grâce sensuelle, son éternel sourire, ses yeux espagnols et sa chair olivâtre.

11 septembre.

Les courses de Port-Louis, le mois dernier, n'étaient pas intéressantes quant aux chevaux. Mais le coup d'œil du Champ de Mars est assez beau, envahi par des milliers d'Indous, vêtus de blanc et de rouge. Cette harmonie du rouge et du blanc est rompue par d'autres tons plus rares, des jaunes, des bleu-noir - et fait un immense papillotement.

Les toilettes de la société blanche, dans les loges, sont généralement banales. Pour les jeunes filles, du rose et du bleu-clair, comme au bal.

15 septembre.

L'histoire du chauffeur de notre guildiverie, Joseph, un noir d'Anjouan, et des couches de sa femme, n'est pas racontable.

28 septembre.

Hier, c'était la fête indoue du Yamsé. Nous allons la voir à Chamouny. De loin, j'aperçois la foule éclairée par des torches et des feux de Bengale, et le goun qui la domine: c'est une tour en carton ajouré, dentelé, de couleurs éclatantes, avec des vitres de mousseline éclairées à l'intérieur. Au sommet, une espèce de tambour à festons, qui tourne au vent. Ce monument, fait d'étages en retrait, est posé sur une charrette.

Les Indous sont pittoresques sous cet éclairage fugace. Des coups de pistolet éclatent; l'odeur du benjoin se mêle aux âcres vapeurs du pétrole.

Sur une espèce d'estrade sont posées des Indiennes, les unes d'une fataliste immobilité, les autres qui jacassent joyeusement. Elles sont charmantes, avec leur façon un peu athénienne de se draper, parfois de se poser et de se grouper.

Nous lâchons des rabatteurs sur deux ou trois, vraiment délicieuses (œil d'Orient et profil grec), mais sans résultat. Il y a trop de monde.

A travers tout cela des acrobates, des hommes qui « tournent le feu »; d'autres qui agitent un pilon sur leur devant, avec des gestes obscènes; d'autres, les Kalipas, qui luttent à main plate, à la torche, au bâton : et ce sont des luttes gracieuses, des bondissements, des ronds de bras et de jambes. Enfin, des masques qui chassent le mauvais esprit, et un sega nègre.

Nous repartons à une heure après minuit.

30 septembre.

Joseph, de la guildiverie, demande des chats; mais pas de femelles. Elles ont du lait, et il lui semble manger « son maman ».

Au même chauffeur Joseph :

- Combien to gagné zenfants?
- Quéquefois six, sept
- Mais mo conn' enn sélement. A cô't' zaut' ?
- Eh ben, là-bas dans cimetièrè.

Dimanche dernier, à la plage des Grisgris, j'ai eu un peu de vertige, à mi-chemin d'une falaise médiocrement haute, que j'escaladais avec Paul L. Lalanne. C'est plein d'épouvante et de fatalisme, non sans douceur; je n'en avais pas ressenti du tout, dans un panier du fil de Souillac (bac aérien à marchandises) à environ 40 mètres en l'air, au-dessus de l'eau.

Nous allons à Savannah, James Le Maire, Yves et moi. Journée merveilleuse, aux couleurs improbables et vernies. De la varangue de Savannah, d'où le paysage dévale jusqu'à l'Océan, on voit des parterres aux vives nuances, puis des cannes et des filaos d'un vert intense qui se violace au loin, et la mer d'un bleu noir, et le ciel de saphir. Cette mosaïque de tons fait songer à une assiette de Chine.

Malgré tout, dont j'enrage, Dolmancé m'inspire je ne sais quelles secrètes sympathie et pitié. Est-ce pour les vertus qu'il se vante d'avoir eu en puissance; pour ce qu'on croit deviner de vengeance derrière ses actes; pour la manière douloureuse dont il parle de l'amour? (On sait que Sade fut amoureux de sa belle-sœur, amour très traversé.) D'ailleurs, une charogne et peut-être hypocrite : « Ne faites donc pas l'étroit, Dolmancé! » lui dit quelqu'un.

12 décembre.

Un an de passé à Maurice; mais ma barbe a poussé.

Un joli type de l'habitant (on appelle ainsi ceux qui s'occupent de cultures de cannes). - Courtoisie délicate; violence voilée; barbe de fleuve. Des lettres. Aime Balzac. Pas de fortune personnelle. Administre une grande propriété. Maison bien tenue, et avec goût. Deux filles charmantes.

Des officiers anglais, l'autre soir à Curepipe, s'amusaient à intervertir des boules de portail. Ils ont de 30 à 35 ans, et rient pour rien, comme des enfants.

13 décembre.

Une forte cigarette de gandia m'a donné sur les 4 heures de l'après-midi, où je ne dors jamais, un sommeil très doux, et d'abord très clair. Des imaginations bizarres finissent brusquement, sont oubliées, remplacées par d'autres. D'ailleurs je songe peu, et ne sais pas, à divers moments, où accrocher le plaisir que je ressens. Du tapis rouge où je suis couché, je garde des idées de pourpre. L'ouïe est aiguisée; mais les sons perdent leur « perspective ». On dirait qu'ils viennent tous de loin, et qu'on est immédiatement entouré de silence.

Mars 1887.

L'autre jour à la Grand-Baie (Pamplemousses), partie de chasse.

De très grand matin, nous passons devant des taillis de hauts aloès couleur citron, forêt grêle qui se profile sur un ciel violâtre.

L'aube était teinte de couleurs opposées et profondes. C'était une atmosphère factice, très douce, transparente.

Avril.
Curepipe.

Sadisme que le plaisir éprouvé au lit par orage, fondé sur la souffrance présumée des autres.

J'ai toujours rêvé une somptuosité calme au milieu d'une ville tumultueuse (voir le *Joueur généreux* de C. B[audelaire] et le festin de Nabuchodonosor dans la *Tentation de St Antoine* (Flaubert)).

11 mai 1888.
Curepipe.

Je commence ici le 2^e volume de mon journal (le 1^{er} ayant duré du 14 août 1884 jusqu'à aujourd'hui¹. Je laisse quelques pages au commencement pour noter ma correspondance et je ferai l'analyse de mes lectures au verso, et dans l'autre sens, ayant soin à chaque côté de n'écrire que sur la page de droite.

Beethoven est dislocant. Pourtant dans la sonate à marche un passage fluide, à arabesques : bruit agréable, sans rien dessous.

Maupassant dans *Mont-Oriol* décrit des sensations musicales centripètes, les miennes sont centrifuges, et la musique qui me plaît, m'emplit, mais ne me baigne pas.

Les vers de Baudelaire, presque primitifs; larges et doux comme des vagues, « une étrange santé d'expression », dit J-K. Huysmans, - et un esprit chantourné pourtant, l'auteur des petits poèmes en prose: Vinci-Rubens.

Schiller vient de me causer quelque désillusion. Je le voyais dans mes souvenirs d'enfance à travers l'enthousiasme de M^{me} Félix, cette vieille allemande délicate et *désintéressée*, qui pour un peu m'aurait laissé sentimental. En relisant la chanson de la cloche, j'entendais dans ma tête les intonations de la vieille amie. Dans ses toilettes un peu ridicules (il y en avait une d'un violet à reflets irisés, une autre jaune fifi), mais jamais banale ou commune, elle a passé

¹ Ce premier journal a dû être détruit ou perdu. Nous n'avons pas trouvé trace des impressions de l'auteur avant mars 1885, et rien d'avril 1887 à mai 1888. N. D. L. E.

dans ma vie comme une pie qui serait bonne, toujours contente, un peu maniérée, avec des airs de vieux petit oiseau - ou telle encore une statuette poudreuse et surannée de porcelaine. En l'essuyant un peu, on retrouve des coins de couleur jaune. Elle a été bergère et garde la houlette et le chapeau enrubanné. Mais plus de bergers ni d'agneaux, et puis de ses chutes elle s'est meurtrie de-ci de-là, elle s'est cassé le nez. Car la vie est dure aux cœurs naïfs, comme aux Sèvres. Pâte tendre?

Dans *Hamlet* si beau, il y a d'incroyables pathos (avec l'acception française) et hors de saison, Dieu sait. Le récit de Thérémène, certes, sonne creux et faux. Mais encore Thérémène est-il courtisan, et Hippolyte peut ne lui faire ni chaud ni froid; tandis que la reine aime Ophélie, elle la destine à son fils, et en annonçant sa mort à Laërte, elle fait une digression sur le nom obscène d'une fleur.

Fin *Hamlet* (texte anglais) aujourd'hui même. Comme ceci peint:

... the skyish head
Of blue Olympus ...

(Acte 5, sc. 1).

Mai.
Curepipe.

Dans la lumière tropicale les objets se silhouettent, éclatants, mais sans perspective. Il n'y a qu'un plan - pas de nuances ni de modelé. Les paysages ne paraissent pas vastes; les lointains se rapprochent ou se fondent dans un poudroisement métallique.

Juin.

Pays du soleil plus éclatants que colorés.

C'est toujours le même problème irritant. Je ne sais si j'aime l'une des deux ou toutes les deux. L'une est plus hautaine, l'autre plus voluptueuse, aucune n'est jolie, toutes deux charment: vaincre l'une, et avoir l'autre.

Quelle autre épithète donner à cet admirable prélude de *Lohengrin* que spacieux?

Un insecte devant moi fait plus de cent fois le tour d'une bobèche. Je le gêne, il change de sens et recommence à tourner, et s' imagine avancer beaucoup.

Il ne faut pas vouloir la mort du pêcheur, fût-il à la ligne.

Il est des gens qui ont la susceptibilité de l'huître; on ne les peut toucher sans qu'ils se contractent.

Extrait du carnet: « Il y a des Marseillais dans tous les pays; mais ceux de Marseille sont les plus dangereux. »

David est grec en ce qu'il triche sur le dessin.

12 juin.

On pourrait chercher dans la division de l'Allemagne en petits États despotiques, privés de liberté matérielle, les raisons de son idéalisme; alors que la race germanique en Angleterre et en Hollande, parce qu'elle se démaillottait, devenait toute pratique, et alors qu'on ne trouve pas chez le yankee une part intellectuelle proportionnée à la part numérique de l'élément allemand.

Il est vrai que la France despotique (XVII^e et XVIII^e s.) n'a rien enfanté d'analogue; mais son énorme rôle politique, ses fréquentes révolutions et guerres, pouvaient et devaient ramener à terre tout esprit intelligent; tandis qu'un Hessois ou un Saxon, par exemple, sans commerce ni rôle civil, sans luxe mondain et comme encorcelé dans l'étroitesse de son existence et de sa patrie, se trouvait poussé à la spéculation, gagnant ainsi en profondeur ce qu'il perdait en surface.

Chambers dit: « Lord Bacon has a punning remark that a small room helps a studious man to condense this thoughts. » (*Cyclop.*, vol. 1^{er} sur Izaak Walton, p. 342.)

13 juin.

Il y a trois mois, Chose venait de passer une couple d'heures en compagnie d'un dentiste et d'un flacon de cognac. Ils n'étaient plus que deux quand je passe le prendre et nous allons, dans un magasin d'objets d'art, demander des chemises de nuit. La demoiselle vexée nous dit que nous en trouverons chez un mercier, et comme elle se met sur le pas de la porte je dis au cocher d'une voix éclatante : « Va chez un autre mercier. ».

Port-Louis.

Deux valets indous, en blanc et rouge, genou à terre, dépouillent des paniers coiffés de linge. Plus loin, un noir, vêtu d'un complet à carreaux verts, inimaginable, s'occupe d'assujettir des flacons dans les seaux à glace. C'est près de la ville, un petit quartier presque désert, où il y a de l'ombre, de l'eau) un luisant feuillage, tout le décor du plus galant déjeuner sur l'herbe, avec trois ou quatre petites dames, récemment venues de France.

Elles ne sont pas farouches - non. Elles rient, s'assoient par terre, demandent le nom des fleurs. L'une d'elles, Provençale de dix-huit ans, bistrée et drue, qui ressemble un peu, sous le linge, à une statuette de jade vert, - si, à l'écart, quelqu'un la presse, de pudeur ou de plaisir elle pousse on ne sait quel cri coupant et lancéolé, qui monte dans l'air comme un glaïeul.

Au loin, des murailles de roc fauve, que parfois un singe furtif, escalade, au travers des cactus, se dressent dans un ciel sans nuées dont le zénith aveugle les regards. Belles montagnes, dont le flanc à pic surplombe la route et la rivière, quel bonheur subtil en baigne le front tacheté de riches verdure? A goûter de si loin l'inaccessible hauteur, la lumière, le silence, une espèce de vertige, cruel et doux, enivre le cœur.

Et soudain jailli du fond de l'abîme, le vol blanc d'un paille-en-queue, comme un flocon de neige paillette l'azur.

Vendredi 14 septembre.

Passé deux mois à Port-Louis du 6 juillet au 12 septembre. J'avais l'intention de travailler, mais les femmes sont venues se mettre en travers, et grâce à nos accointances avec la troupe théâtrale nous n'avons rien fait que pendant un mois et demi la fête la plus continue, la plus éreintante, et même un moment mêlée de baccarat. Avec le climat de Maurice, je m'estime heureux de n'en être sorti qu'abruti.

Ce monde de théâtre, quelque infime, exerce une « mystérieuse fascination », comme dit Ponson du Terrail. Sans doute un baudelairien en chercherait la cause dans le plaisir mélangé de l'art et de la crapule. Nous courions d'ailleurs grand risque de ne jamais respirer à Port-Louis la divine odeur des coulisses, gaz et poussière, quand l'idée de louer une des loges grillées, et ainsi tous les soirs nous avons pu admirer les pantins du côté des ficelles. Le spectacle d'ailleurs rappelait un peu les coulisses des Folies-Bergère à Bordeaux (1884) et beaucoup les cafés-concerts (Saintes, 1885).

Je me rappelle à moi-même ce poète des *Petits Poèmes en prose* qui avait perdu son auréole dans la boue. Voilà près de cinq ans que la mienne a glissé, et il me semble que je n'ai qu'à étendre la main pour la ramasser. N'était-ce pas hier? Le temps passe si vite en mauvaise compagnie, et pour moi la crapule est toujours nouvelle : « Il est si vicieux, disait-on de quelqu'un au siècle dernier, comment ne pas l'aimer? »

Il y a dans ces choristes une petite Oranaise de dix-sept ans, de figure et gestes un Willette, et de corps une statuette d'Houdon ou de Pajou, alourdie aux pieds et mains, incarnation du voyou, des fossettes, les yeux petits mais embroussaillés de longs cils, et une chair qui épuserait toutes comparaisons : quelque chose de la rose thé.

Mes admirations pour un paysage (surtout ici) sont rares. En voici une. Nous sommes allés quatre ou cinq fois déjeuner avec différentes actrices et choristes à un endroit des Pailles qui nous plaisait: *les Cascades* (il n'y en a pas d'ailleurs). Je relève sur mon calepin: « Dimanche 26 août. Les hautes tranchées toutes droites, taillées par les rivières, montent dans un ciel d'une splendeur délicate (où nagent les pailles-en-queues couleur de lys). C'est d'une beauté sereine et attendrissante en quelque sorte, faisant songer à ces paysages « si

beaux, dit Flaubert, qu'on voudrait les presser sur son cœur ». Réellement ces montagnes silencieuses dont les flancs à pic surplombent la route et la rivière, immenses murailles brunes, hâtivement escaladées par quelques singes, m'ont donné des sensations d'un ordre rare, idées de silence, d'ombre, d'éternité. De plus loin (de l'endroit où j'écrivais la note ci-dessus) leurs sommets dressés en plein jour et tachetés de riches verdure m'apparaissent désirables comme si un bonheur subtil les eût baignés. De fait on s'enivre à les regarder, si loin et pourtant si près (vêtus de lumière et de silence) et quelque chose de doux et de cruel en émane, comme un commencement de vertige.»

Note écrite le jour même à la gare des Pailles me rendant à Curepipe au dîner d'adieu à moi donné par H. Elton.

Projet de critique : que les personnalités des artistes peuvent se ramener comme des mosaïques, ou peut-être comme des produits chimiques à des unités composantes de peu de types mais de combinaisons nombreuses (mars 88) ou tapisseries où on peut retrouver toujours les mêmes fils (1^{er} avril 1888). - Que la critique que je veux faire serait à celle de Taine comme la chimie à l'histoire naturelle. H. Taine étudiant les œuvres dans leur milieu et comme des séries d'exceptions, tandis que je voudrais les ramener à quelques corps simples, chercher par exemple des points communs à l'*Imitation* et à une comédie de Meilhac (juillet 1888). « Séries d'exception » signifie que H. T[aine] considère chaque œuvre ou plutôt chaque série d'œuvre comme une unité, ou une personnalité se développant et mourant pour laisser la place à d'autres qui se développeront par d'autres causes. Je voudrais trouver le général sous le particulier, les causes toujours agissantes, les différences provenant seulement des causes secondaires et des concomitantes (14 septembre 88).

26 septembre.

J'ai été obligé de retarder mon voyage à Alger. Je partirai dans un mois, par le *Pei-ho*, qui suit les côtes de Madagascar et d'Afrique.

J'admirais aujourd'hui pour la vingtième fois en allant à Jouvence les bois de filaos qui bordent la mer. L'atmosphère en est particulière: fraîche, et d'une demi-lumière très diffuse et égale. Ils sont généralement pleins de roucoulements, et de l'éternel bruissement des branches, sans que ces bruits, grâce à la continuité

même, éloignent l'idée d'un silence très doux. Aujourd'hui les tourterelles se taisaient.

J'ai été l'autre jour au célèbre Pamplermousses garden. Le jardin ni français, ni hollandais, ni anglais, ni exotique m'a agacé, ouï tout le bien qu'on en dit. Et il est couvert d'écrêteaux et plein de gardes. Je préfère la forêt vierge vert-de-gris, avec ses arbres morts tout blancs, et ses troncs guillochés d'argent, et je préfère mes forêts béarnaises d'automne, où je cherchais des champignons avec la petite chose aux yeux de pervenche.

Comme vous avez eu raison de vous faire grue, petite chose. Ou, vous auriez épousé un lourdaud, et vous auriez des rides et des têtasses maintenant. Je sais bien où vous tomberez, si vous n'y êtes déjà. Mais qu'importe; je n'y suis pour rien que pour un peu de dépravation morale. D'ailleurs on y est relativement bien, et même j'y ai rencontré les deux seins les plus exquis que j'ai vus (pour ne pas me citer) :

..... double merveille,
Deux seins la pointe en l'air et pas encore pâteux.

27 septembre.

(Notes de calepin). En impressionnisme ne pas tant appuyer sur ce qui différencie le type des autres types, que sur ce qui différencie les représentants individuels du type. Si je fais un chat en colère, plutôt qu'on le prenne pour un porc-épie que pour un chat tranquille.

3 octobre.

Ce qu'il y a de mieux à Maurice, c'est la jeune fille, qu'elle soit affinée et raffinée comme un fruit de grande ville, ou, type plus général, d'une fraîcheur un peu primitive. On en trouve beaucoup comme suit: grandes, bien en chair, l'œil noir, impératrices plus que reines, enfin d'une superbe animalité : belles grappes de raisin, qui doivent donner un vin franc mais sans profondeur.

Malheureusement, et celles-ci surtout, elles grossissent. Le mariage leur est fatal, les empâte. Elles ne sortent qu'en voiture, restent beaucoup chez elles, menant leur ménage et leurs enfants d'une façon un peu simpliste. Elles s'habillent à crier. Combien j'en ai rencontrées, dans le train, cuirassées de leur toilette trop riche et leur linge trop « cangé » (empesé). Sur leurs genoux un petit cabas comme en ont les chanteuses de café concert en France, des gants trop courts, des bas blancs. Et quelle conversation!

L'ignorance excusable chez la femme, qui n'est pas faite pour causer art ou philosophie, encrasse ici les trois quarts des hommes; j'ai beaucoup pratiqué les jeunes gens. Souvent ils sont superficiels, sans largeur de l'esprit, trop occupés de leur pays, et d'eux-mêmes, d'où aisément vantards. D'ailleurs leur instruction est mal faite, trop courte, ni française, ni anglaise; leurs plaisirs sont trop matériels. Les boursiers qu'on envoie en Europe réussissent, mais aussi c'est l'élite.

La race après tout est intelligente. Sûrement elle est sociable, hospitalière. De plus elle a l'instinct de la famille; est-ce assez pour durer?

A citer: Ch. Baissac (blanc), écrivain très frais, bien lui-même, mais un peu court d'haleine; Léoville Lhomme (de couleur), poète : du souffle, de l'envergure, doublure de Leconte de Lisle, mais bonne doublure; quelques tempéraments de journalistes, Charles Newton, avec de l'esprit ou plutôt du bagout; des gras en général, etc.

Sont de Maurice : le sculpteur d'Epinay, Maurice Bouchor, le naturaliste Brown Séquard (de couleur), Carvailho..., etc.

Surtout pour connaître l'île ne conseiller ni *Paul et Virginie*, ni *Georges* (par Dumas père).

- Est-ce qu'il y a en France, me disait un père de famille dans un bal, des fêtes plus jolies que celles-ci? - « ? » - Connaissez-vous M. Un tel? me demande une demoiselle. - « Non ». - Pourtant il habite la France, etc. On n'est pas trop sévère ici sur le choix des pièces (il y a une censure d'ailleurs) et deux demoiselles qui ont été à plusieurs représentations ont trouvé la musique de *Carmen* « insignifiante », mais se sont pâmées à *Boccace*.

4 octobre.

S'il n'y avait quelques divins poètes qui ont écrit en prose (Flaubert, Fromentin, C. B[audelaire], Quincey, etc.) on dirait d'elle, comme du mariage La Rochefoucauld, qu'il y en a « de bonne, mais non pas de délicieuse ».

Les vers sont comme des vins très puissants dont il ne faut boire que par gorgée.

20 octobre.

Un parisien qui est ici disait devant moi à une fille enceinte refusant de fumer : « Tu as peur de boucaner ton moutard. »

Les femmes m'amuse et ne m'intéressent pas, les hommes réciproquement.

Il y a des moments, et ils sont tristes, où je hais le beau comme le gendarme les voleurs; ça fatigue.

A propos d'un amant de cœur Rupra disait : « Elle ne lui coûtait rien, que très cher. »

Heureusement que M. X ... a ses appointements pour se consoler de ses désappointements.

Je suis comme une créole qui apprendrait après coup que son amant est un mulâtre.

En théorie je ne différencie pas le bien du mal, et cependant, impossible de songer à lui, sans une horreur douloureuse.

Ce qu'il y a de meilleur à l'étranger ce sont les compatriotes qu'on y rencontre.

Quitté Maurice sur *Pei-ho* le 23 octobre 1888 (arrivé à Bourbon le 24, dans le port de Pointe-aux-Galets). Allé à Saint-Denis, un tunnel de 16 minutes, le pays par là ne produit guère que des roches, quelques endroits pittoresques dans la montagne, une espèce de porte triangulaire entre deux montagnes. Retrouvé à Saint-Denis la troupe théâtrale de Maurice.

Le 26 arrivée à Tamatave; j'y rencontre Gondolo, négociant de Maurice, et Dempster; lui et moi nous allons nous promener en fitacon (ou filanzane). Nous passons le Manganarèse, ce qui nous sacre Malgaches.

Partout du sable brûlant ou un gazon rabougri. Des négresses assez belles. Dans chaque case on voit une barrique de rhum.

Le 27 : Sainte-Marie, très jolie île, dominée par un fort à arcades, couverte d'arbres, et ceinte d'un boulevard de manguiers. Les femmes y sont jolies. Comme je m'en vais, de derrière Madagascar, qui est en face, bleuâtre et longue, le soleil emplît le ciel de bandes multicolores et régulières qui font une aurore boréale claire, et l'eau clapote autour de la pirogue, avec des ruissellements de pierres précieuses.

(Le lendemain nous suivons la côte de Madagascar, qui se déroule monotone et convexe, avec ses plans successifs de montagnes qui escaladent.)

Le 28, allé à Diégo-Suarez. Des maisons et casernes élégantes, improvisées en deux ans, sur une espèce de falaise: le tout de couleurs ardentes, ternes et profondes, comme recuites, tel je rêve le Sénégal. Un port des plus beaux du monde (il fait très chaud; à grand-peine nous nous faisons servir de l'eau frappée; les cafés, d'ailleurs, ne manquent pas).

Le 30, allé à Nossi-Bé, admirable encore de couleur (et de lumière). Une place très ombragée et délicieusement odorante. Quel air lumineux, comme fait de pierreries fondues. Très chaud, beaucoup d'arbres. Déjeuné avec docteur Lallour (qui y demeure).

31. - Vu Mayotte; pas descendu. C'est monotone à la longue, ces îles pareilles, pareillement boisées, avec des Noirs pareillement vêtus de blanc, qui arrivent tout aveuglants dans des petites barques.

2 et 3 novembre 1888.

Très loin, sur la ligne où se joignent le ciel implacable et la mer aveuglante, quelque chose de blanc apparaît. C'est la première terre en vue depuis les Comores : Zanzibar. Et comme si ce vocable exotique avait éveillé dans toutes les âmes, à travers l'engourdissement tropical et les souvenirs de vieilles lectures, la confuse image d'une Afrique barbare et magnifique, voici que les passagers s'arrachent à leur torpeur; et, accoudés sur le bastingage, ils luttent d'yeux et de lorgnettes. Cela grossit peu à peu, et se manifeste sous des formes symétriques. C'est une ville. Déjà des constructions d'une blancheur éclatante se dessinent encore mal en perspective. De hautes arcades se développent, des minarets jaillissent : on dirait un amoncellement de palais. Par là-dessus, flottent les drapeaux des consulats : le français un des plus lointains (on aperçoit pourtant avec netteté ses trois couleurs), loque presque banale sous le ciel de France, dont on ne sait tout le prix qu'à l'étranger.

Mais les eaux deviennent calmes, c'est le port. Le navire immobilisé jette ses ancres, tandis que s'approchent les lourds chalands noirs de charbon, et qu'une nuée de pirogues, déjà, grouille à l'autre flanc, jette sur le pont des marchands de bibelots et emporte les voyageurs curieux de descendre à terre.

On frôle au passage un navire à coque rouge armé de canons, qui représente la flotte zanzibarite. Son état-major européen a dû l'abandonner à cause des derniers événements, et il a cette apparence mélancolique des bateaux déclassés qu'on laisse moisir sur leurs ancres dans les arsenaux maritimes. Un équipage noir l'occupe avec nonchalance. Seul un nègre, vêtu de violet, semble travailler à quelque chose suspendu sous le beaupré, un outil à la main.

Il y a d'autres bateaux de guerre dans les eaux de Zanzibar, mais au large, et puis plus sérieux, ceux-là. Représentants de cette gendarmerie marine dont l'Angleterre a fait si longtemps le fallacieux épouvantail de l'Europe, ils

surveillent l'île de loin, semblables à des bêtes mystérieuses, venus sans doute pour garder les Allemands des Zanzibarites, à moins que ce ne soit pour garder les Zanzibarites des Allemands.

Sur un quai très primitif de pierres sèches, on débarque comme on peut, en s'éclaboussant, et la vue est d'abord frappée par quelques cages en bois mince grillées d'un seul côté - quelque chose comme des poulaillers - où dorment, bâillent, hurlent quelque dix à douze félins : lions, lionceaux ou chats-tigres. Le panneau à grilles est clos par un ingénieux système de loquet autrefois décrit par Perrault. Mais le Chaperon-rouge regarderait sans doute à faire « choir la chevillette ». Tous ces animaux ont été apportés de la côte africaine (l'île de Zanzibar étant dénuée de fauves) et attendent d'être offerts à quelque gouvernement européen.

Indifférents aux fauves, comme aux Européens débarqués, des Indigènes passent en grand nombre, nègres, arabes ou métis. Plusieurs ont des poignards magnifiques à la ceinture et tous, majestueusement drapés de sombre, ont cette prestance méprisante des Mahométans chez eux. Pourtant, à trois pas, quelque chose s'agite qui devrait les faire réfléchir à la vanité des bonheurs humains : le cou passé dans une grande chaîne, décharnés, presque nus, dix à douze prisonniers, hommes et femmes, se traînent en portant de grosses pierres. Peut-être le sultan fait-il bâtir. Son palais est vaste cependant, et d'une réelle magnificence. Parmi toutes les constructions aperçues du large, c'est même la seule qui ne désappointe pas, vue de près. Le harem surtout est très « couleur locale » avec ses murailles épaisses et ses ouvertures étroites et rares. Le palais proprement dit, par ses galeries superposées, ses larges fenêtres, rappelle un peu trop les banques et maisons de commerce que les Anglais construisent en climat chaud; et le minaret qui est auprès serait parfaitement oriental s'il ne portait, orgueilleusement enchâssée au front comme un diamant, une horloge des plus ordinaires. On a donc besoin de savoir l'heure à Zanzibar? Et pourquoi faire, bone Deus! Le soleil, ou les étoiles ses sœurs, n'y disent-ils pas éternellement que le moment est venu de fumer, de dormir ou de faire l'amour?

(Au tomber de la nuit, ayant fumé du gandiah sur le pont, je vois un Zanzibar fantastique, des enlacements de palais neigeux qui s'escaladent.) L'île, côtoyée le lendemain, est luxuriante : des plantations de girofliers. Çà et là des cubes blancs, évasés vers la base, me font rêver aux tours de vignobles dont parle le Cantique des Cantiques.

Aden étouffante, sans nuances ni perspectives, au ciel tacheté de pesants vautours; et partout et toujours trois couleurs, plâtre, indigo, beige.

Obock, aussi désolé qu'Aden, plus mesquin (d'ailleurs pas descendu).

Alexandrie.

22 novembre.

Suez - y ai couché; pris train pour Alexandrie, voyage fatigant. Première impression d'Égypte (au sortir du désert), idées de tranquillité plantureuse, de paix, de lenteur. Fertilité, couleurs jamais cruelles; pas de collines. Alexandrie plutôt levantine qu'orientale, pleine de rastaquouères, de snobs, d'interlopes; dans les beaux quartiers rappelle Bordeaux, dans les autres Bayonne. En fait, une prospérité yankee où l'idée raffinée fait défaut. Vu une très belle Grecque dans une brasserie (Katina).

Allé au Caire le 17 au soir, froid. Le 19 à 6 heures du matin nous partons (Maurice Claudius et moi) pour les Pyramides, enveloppés de pardessus et couvertures comme pour une Sibérie (8 degrés).

Montés sur Pyramide Chéops, éreintant. On est encore loin des Pyramides, qu'on s'en croit tout proche; et on les voit grandir, grandir, sans les atteindre encore. Idée de masse et non de hauteur. Au loin, dans la désolation du désert, on aperçoit celles de Sakkarah, comme de grandes tentes. Un instant avant, on était encore parmi la fertilité, sur la chaussée de terre brune, bordée d'arbres vert-bleu, des deux côtés la grande nappe frissonnante de l'inondation avec çà et là des îlots de maisons et de verdure. En partant, nous avons vu, de la route de Gésîreh, le soleil se lever derrière le Caire. A gauche le Nil couleur d'argent avec ses barques aux mâts recourbés et les plantureux palmiers de ses rives, puis la ville, noyée dans un brouillard bleuâtre où des palais se distinguent vaguement des minarets. La colline de la citadelle barrait l'est orangé de sa ligne longue et sinieuse brisée au sommet par deux minarets et une moitié de dôme. A droite, la lune, lumineuse encore, s'abîmait dans un ciel améthyste clair, et l'horizon était borné au ras par des arbres bleus.

Le 18 (la veille), après promenade dans rues et jardin de l'Esbekieh, nous visitons les tombeaux des Califes. Ils sont près de la ville, en un lieu stérile et desséché, où un vent aigu nous chasse à la figure des nuages de sable. Dans l'aveuglement du soleil et de la poussière, on les perçoit incolores et ternes, qui profilent sur le ciel flamboyant, comme des découpures sur une fournaise, leurs coupes et leurs tours. Ils sont délabrés. Mais l'intérieur de l'un, quoique délabré aussi, est charmant (on y voit moulés les pieds de Mahomet). Il est plein de mosaïques, de grilles, et sur les flancs de la coupole haute et étroite, jusqu'à être grêle, étincellent les plus merveilleux vitraux, comme faits de pierres précieuses. Puis à la citadelle, la mosquée de Mohamed Ali. Elle est belle extérieurement, sans être extraordinaire, mais l'intérieur a de la splendeur quoique avec des lourdeurs. Des vitraux criards, mais qui se perdent dans la tonalité vieil or de l'ensemble. D'énormes tapis de Smyrne étouffent les pas; et le dôme, avec une profusion de lampes, pendues à un fil, comme des araignées, paraît d'une hauteur extrême, vu l'étroitesse relative de la mosquée. D'une galerie extérieure, nous avons vue sur le Caire, qui se déploie hérissé et grouillant le long du Nil. Au loin apparaît le désert d'or, et ses deux groupes de tentes géantes. Il y a au Caire des avenues superbes, larges, bordées de beaux arbres de ce vert-bleu particulier à l'Égypte. Ce qui caractérise la campagne, c'est une richesse monotone, sombre et terne de couleurs, jusque dans les maisons de fellahs, couleurs vase-sèche. Le bleu et le brun colorent les deux tiers du paysage (les fellahs s'habillent presque tous en bleu). Il s'est fait des horreurs pendant la guerre des Fellahs. Une jeune fille grecque à qui on arrache les yeux, pour remplir les orbites de pétrole, allumé ensuite. Un Français dont on scie le cou. Un homme dont on dévide les boyaux. Cela s'appelle les « événements ». - Le 20 novembre visité musée de Boulak, vu Sésostriis : un vieux Gascon entêté, et des cheveux jaunes. Bien de la souplesse et de l'esprit dans certaines œuvres - rapports avec Japonais et Athènes - mais des répétitions de poses, ennuyeuses. Admiré une peinture grecque : une tête jeune et délicieuse, comme les premières pêches. La fraîcheur excessive de tous les objets contenus dans le musée, cause une impression bizarre.

Alexandrie-lès Chicago,
23 novembre.

Hier 22, atteint de pituite pour avoir trop fumé et bu la veille au soir, sans pouvoir me griser, dans un bar chic de la rue des Sœurs, où le garçon est russe, la patronne allemande et la brasserie française, je sommeille toute la journée, mange mal, et le soir, épouvantablement triste, j'invente de manger de l'opium acheté à Zanzibar, et j'attrape une espèce d'insomnie coupée de mauvais rêves, qui me fait un siècle de la nuit, et des souffrances aiguës de toute sensation optique ou acoustique. Seules, certaines de tact sont agréables. Tout l'être d'ailleurs se multiplie. L'isolement dans cette banalissime Alexandrie (qui me semble aussi haïssable qu'à Baudelaire la Belgique, et Lyon à Stendhal) me pèse tant que je suis obligé d'aller à ce « Tribunal bar » causer avec une brasseuse nommée Reine, qui a des yeux d'or, et du galbe (nuance plus plastique du chic), mais qui est affreusement canaille. Avec quelle satisfaction, je penserai en quittant cette ville « Io vengo adesso di Cosmopoli »). Ce genre « canut » (Beyle), innational, m'accable, L'autre jour, d'un fort bombardé par les Anglais, je voyais Alexandrie se déployer en demi-cercle le long de la mer. Ça ressemblait à tout, et surtout à ces villes italiennes que j'ai vues en dessin, où des maisons trop haut ont des fenêtres étroites et rapprochées, sans contrevents. Du caractère, bone Deus, du caractère. Ils sont quatre ou cinq peuples (Yankees, Australiens, Belges, etc.) qui concourent à un type innommable de ville, qui sera à la cité ce qu'une nuit de tolérance est à l'amour. Ceci m'amène à l'affaire Chambige qui m'a fort intéressé ce matin. J'ignore si ce Chambige était réellement un artiste comme on l'insinue; mais il avait à ses chausses un tas de bourgeois qui suffirent à me le rendre intéressant - et d'abord ce sympathique « Maître de Forges de mari et Grille aimé des dieux et des autorités puis une culotte de peau, au français essoufflé et hilarant, et d'autres. Venant lire du Bourget et des *Figaro* je suis tout extasié des finesses psycho logiques actuelles. Ça peut être byzantin; mais au diable, ça n'est pas canut.

J'arrive de la Colonne dite de Pompée, composée par d'énormes monolithes de granit. L'ensemble est élégant. Ça, et une sorte de cariatide dans un coin de maison, c'est tout ce que j'ai vu d'antique ici. Preuve du matérialisme

de cette ville : je n'ai vu nulle part aussi peu de marchands de curiosités. Le français me semble dominer en Égypte comme enseignes, journalisme, librairies. Il est très parlé aussi. Il y a beaucoup d'Allemands, et nulle part on ne voit ni n'entend leur langue. J'ai entendu tout le monde se plaindre de l'intrusion anglaise.

Quitté Alexandrie le 24 novembre sur *Djemnah*, - eu très froid et un moment mauvaise mer. Beaucoup de Hollandais, très affables, « bons enfants »; mais leur politesse paraît manquer d'une certaine fleur.

Arrivé à Marseille, mercredi 28. Visité le musée: un Regnault, un Millet, Duparc (?) genre Greuze, Breughel, Ruysdaël, bas relief de Préault, et surtout deux admirables peintures, très décoratives, où P. de Chavannes a broyé des saphirs et des turquoises. Ça m'a renversé. Le musée lui-même, avec la fontaine, forme un ensemble à remarquer, mais un peu Bidel et Pezon. Il y manque un Tartarin. Le soir un tas de ruelles étroites, tournantes, montantes, tachées de lanternes à gros numéros, où sont écrits les noms des propriétaires ou fondatrices.

Marseille, 29 Nv. 3 heures du matin.

Marseille, porte de l'Orient, a dit épigrammatiquement Puvis de Chavannes. On n'habite ni les portes, ni Marseille.

1^{er} décembre 1888.

Passé à Toulon le 29 et le 30, reparti le 1^{er} pour Marseille où pris le *Languedoc* pour Alger. Emporté je ne sais quel regret stupide de Toulon où vu beaucoup de cocottes. Je ne sais pourquoi je les aime tant, ni pourquoi je les prends si rarement. Toulon encaissé dans montagnes couleur vieil argent, ponctuées d'arbres¹. Des rues étroites et sombres entre les maisons à innombrables étages très bas, où tout le monde a cet air détaché, peu commerçant qu'on trouve dans les villes tout entières de soldats et de fonctionnaires. Emporté aussi l'impression d'un cauchemar carnavalesque en forme de roue, d'allées et venues dans des cafés nocturnes avec des officiers et des filles qui changeaient sans cesse, des gens partant pour la Chine, d'autres venant de Madagascar. Le musée, joli monument d'une aimable polychromie, mais lourdement picturé le long de la galerie.

La cariatidomanie en Provence.

Fraternité humaine: aimer les coins parce qu'on n'a qu'un voisin.

Alger, 3 décembre.

Arrivé à Alger le 3 décembre. Non ce que je me figurais, mais joli. Pris chambre, 50, rue Rovigo, et pension chez Fautrier, rue de Tanger.

¹ Note du 25 juillet 1911. - Je ne sais pourquoi le journal ne dit rien du net et beau paysage à lignes de paysage grec, à feuillages argentés, qui sépare Marseille de Toulon et où l'accent et la gesticulation des habitants vous rejettent si durement dans le vulgaire.

11 décembre.

Passé demi-heure délicieuse à regarder les turquoises de mes rideaux se foncer, se ternir et se fondre dans la nuit.

Alger, 12 décembre.

Occupé de spiritisme. D'abord visite dans une sombre et petite chambre de cinquième encombrée de vues et de dessins, une vénérable petite vieille, une grasse et enrhumée quarantenaire et un gaga bègue nous reçoivent. Les statuts de la société (dite de Béranger) et un règlement apparaissent, une carafe à médium, des portraits; et la chambre a des aspects ratatinés, comme les occupants. La vieille dame d'une voix monotone et grise épanche des historiettes d'un spiritisme édifiant, coupées par les bredouillages de « l'apôtre » bègue et hirsute qui parle d'un voyage en Kabylie. Il a des yeux rouges sans regard et dessine avec son doigt sur la table. La grasse tousse.

Le soir séance. Même chambre, mais avec une grande table de bois blanc à trois pieds. Le bègue n'est plus là, mais de jolies femmes et fillettes, et un blond dont le blond même est douteux. Puis vient un petit brun empaillé avec deux dames catarrheuses, dont une borgne : du côté gauche, elle a toujours l'air de dormir. Puis la séance prend son cours.

Alger, 1^{er} janvier 1889.

2 h. ½ du matin.

A l'heure précise où l'année commençait, trouvé au café du Ballon avec Casanova et Cotoni à causer métaphysique.

8 janvier.

L'amour, étrange alchimiste, change suivant sa jalousie ou son espérance toute chose en plomb ou en or.

En amour comme en maladie les rechutes sont graves.

Alger, 23 janvier.

Je ne sais pourquoi je prends mon journal. Mon existence coule monotone et sans travail. Je ne puis me mettre à travailler, et le froid qui persiste accompagné d'humidité y est pour beaucoup. J'ai collaboré à un à-propos en vers (*la Servante de Molière*) qui a été joué le 14 avec seulement les noms de Martin et de Cotoni. Ma scène a été mal dite, comme des vers en langue étrangère. Ça m'a fait souffrir. J'ai analysé la pièce dans le *Moniteur*, en ai dit du bien sauf de ma scène que je me suis offert la fumisterie d'éreinter et de ridiculiser.

Je n'ai pas encore visité la Casbah ni la campagne algérienne.

1^{er} février.

Je viens de la représentation des « Contes d'Hoffman », musique probablement imitée de Faust (Gounod). Le 1^{er} acte (taverne, bonne mise en scène) m'a mis tout de suite dans le fantastique, et tout vient fortifier cette impression. La gaucherie symétrique des chœurs leur donne un aspect fantomatique, puis la crudité des décors et des costumes, et aussi la bizarrerie de la musique et l'illogisme inquiétant du livret. Tant que cette impression (de fantastique) résulte de causes multiples et non immédiatement aperçues c'est parfait; mais il arrive des trucs, inventions brutales qui détruisent le mystère (mais l'intention est bonne).

J'aime ces tavernes enfumées d'Hoffmann, avec leurs étudiants raillards et braillards, parmi les fûts de vieux chêne, et parfois quelque inquiétant bonhomme qui joue aux échecs ou du violon. Avec accompagnement de flamme et de grillon

ces lectures sont savoureuses. Mais comment je préfère le fantastique *clair* de Paul Hervieu dans son histoire de fou et de rideaux roses (*L'inconnu*). Le merveilleux dans le sombre, avec des points, est plus commode et moins raffiné. A propos, j'y songe, cf. deux plaisanteries de P. Hervieu à Becque, même ironie.

Un ballet qui a suivi m'a rempli de joies lumineuses et colorées. Il y avait des gazes bleues, émeraude, un ciel rouge et vert sur une mer de lapis et tout cela s'harmonisait, se fondait par dégradations légères. Ce que l'œil peut donner de joie quand on s'abstient de penser est innombrable.

Entendu hier un voyou brailler à un autre, sous Babazoun, à 6 heures soir: « L'argent, moi je la reçois des femmes et toi tu la leur donnes », cela d'un air de mépris dont l'autre était visiblement affligé

8 février.

Rompu avec S ... Elle couchait avec un de mes amis, et semblait sur le point, avec un autre. Tout cela quoique je m'en doutasse, me laissait froid, mais tant que caché. Quand on sait les uns les autres qu'on le sait, il en résulte une situation cynique et presque honteuse dont je connais par expérience (Bordeaux) les inconvénients. En deux visites où j'ai dû user de prudence pour ne pas me laisser reprendre (par ce que j'ai de plus bas, dirait P. Bourget). La cassure a été faite en douceur et nous restons comme il convient « bons camarades ». Je regrette de l'avouer, mais le 7 même je l'avais remplacée.

Il va de soi que la trahison de S.... ne m'avait pas même endommagé l'amour-propre. J'en étais déjà fatigué.

20 février, jeudi.

Dimanche dernier, j'ai été à Staouëli visiter la Trappe. C'était la première fois que je contemplais la campagne algérienne. Il me semble qu'elle a des rapports avec la française. Bien cultivée, assez peu d'arbres, des vignes, des coteaux bas, et partout des auberges de banlieue, avec les enseignes et les

tonnelles que l'on sait, de ces maisons qui ne sont jamais vieilles, et toujours décrépites. Ça me paraît beaucoup plus beau du côté de Mustapha supérieur.

A la Trappe, entendu la messe dans une chapelle sinistre et basse, déjeuné de légumes en compagnie d'une haïssable et bruyante Batignolaise et de ses filles : une de ces femmes qui font regretter l'interdiction de les gifler. J'admire la Trappe si elle était franchement nue et austère - mais sur un tas de grands murs on a appliqué, c'est le mot, des élégances mesquines (statues peintes gravures, etc.) et en petit nombre, ce qui en augmente la mesquinerie. Autant vaudrait mettre un chapeau à plumes à un éléphant. Il en résulte une impression de pauvreté prétentieuse. Mais les caves, étables, magasins, etc. sont parfaits, et surtout la culture. Les Trappistes à qui nous avons affaire, et qui ont droit de parler, sont joviaux, avec je ne sais quoi de pas naturel. Nulle grandeur non plus. Celui qui préside au repas se plaint de l'abbé qui ne leur laisse boire de vin blanc qu'en cas de maladie.

En somme on croirait avoir affaire à une ferme modèle dirigée par un maniaque. Partout le travail vous y impressionne et nulle part la religion.

J'ai eu occasion de voir plusieurs fois et de nuit la Casbah qui est vraiment remarquable. Elle est bien éclairée, mais toutes ses rues montantes tournantes, avec leurs maisons qui se touchent du toit, leurs escaliers, détruisent si bien toute perspective qu'on croirait marcher dans le rêve. Ajoutez la forme bizarre des ouvertures, les sons monotones et sourds de quelque orchestre indigène; une Mauresque encadrée dans une porte, et cela devient agréablement mystérieux.

Ce que j'admire en Alger, c'est la qualité particulière de la lumière, surtout la nuit où on dirait des saphirs liquéfiés, et cela est plutôt très translucide que clair. On voit très loin. Pourtant, même de près, le paysage est légèrement estompé.

26 février.

Alger.

A propos de vases en bronze, Pierre Loti écrit dans *M^{me} Chrysanthème* : « On en voit de compliqués et de tourmentés, d'autres en plus grand nombre qui

sont sveltes et simples, mais d'une simplicité si cherchée que pour nos yeux c'est comme une révélation d'inconnu, comme un renversement de toutes les notions acquises sur, la forme. » (Comparez *godoun* en japonais, endroit où on met les œuvres d'art, à *godon*, mot employé à Maurice pour pièce servant de garde-manger.)

P. Loti me paraît bien injuste pour le Japon. Il insiste sur le côté petit et joli et oublie l'héroïsme, le sentiment de la nature, l'art réaliste de cette race. Il prétend même n'y trouver qu'un art conventionnel, ce qui est manifestement faux.

Pour ma part j'ai trouvé dans les *Poèmes de la Libellule* bien des sentiments à nous connus.

P. Loti a recommencé Alcibiade. Très facticement il a endossé tour à tour différentes nationalités. Dans *Chrysanthème* il est vieilli, ennuyé de ce jeu, sa mousmé ne l'aime pas et il reporte ces vexations sur le Japon.

D'ailleurs avec l'immense talent que l'on sait et même plus de profondeur que d'ordinaire. (Écrit en marge de la note précédente, à Carresse, le 28 février 1890) : Loti n'est pas Alcibiade.

Son charme provient peut-être de ce qu'il décrit d'une façon étonnante l'extérieur des civilisations étrangères, sans en comprendre ou en expliquer l'esprit, de sorte qu'il leur laisse le charme mystérieux qu'ont les temples ruinés, les inscriptions indéchiffrables, les femmes voilées. Très raffiné, mais de sens seulement, et se pâmant toujours sur ce que les Japonais sont jaunes, qu'ils adorent Bouddha au lieu du Christ, que les Turcs ne vont pas au pardon, que Rarahu ne ressemble pas à M^me de Mortsauf. De plus il a, comme Chateaubriand, cette maladie inventée par ce siècle et presque sa caractéristique en art : la nostalgie.

3 mars.

Je tourne au gaga. J'ai la tête pleine de filles, et quand je devrais estimer leur opinion autant que celle des chiens ou des chevaux, ce qu'elles pensent de moi m'inquiète. Car enfin ce n'est pas les avoir que je veux, mais les avoir dans certaines conditions, avec dandysme et prestige. Je connais mon ridicule, j'en souffre, et ma vanité augmentée de ma manie de persécution saigne et n'en devient que plus sensible. Ma journée pivote sur les quelques heures où je puis

voir ... ou et selon la qualité du salut ou du sourire qu'elles m'adressent je m'emplis de joie ou de tristesse.

Tout cela est bien factice. Ce qui fait peut-être en grande partie le mystère de la femme, c'est qu'on ne veut pas lui prêter des mobiles assez simples et puérils. Un pantin ne doit pas se démonter comme une montre - ni s'expliquer transcendentalement.

Les femmes sont comme les montres, jamais à l'heure qu'on voudrait.

21 mars.

Vu jouer ce mois-ci Sarah Bernhardt dans *Froufrou*. Je suis malade, mal assis, trop haut et je ne trouve pas en elle ce que j'attendais, quelque chose de subtil et de poignant qu'elle ne me donne pas aussi intensément que je le rêvais. Sa fameuse voix qui réellement charme me paraît tenir des accents créole et russe. - Quelques phrases chaudes et dorées de Damala au premier acte m'ont séduit.

Vu aussi Galli-Marié dans *Carmen*. Elle le joue très savamment, mais à mon goût de façon trop joyeuse et papillotante.

Cette *Carmen* est un grand rôle. Je le voudrais joué tristement et « à la fresque ».

23 mars.

On n'aperçoit jamais si bien la vanité des choses que perdues.

Alger, 24 mars.

Quand je te quitte, la nuit, ô la plus maigre de mes maîtresses, j'allume un bout de bougie pour descendre les escaliers.

Mais dehors, je l'éteins, et les étoiles lointaines et la secrète Phœbé éclairent ma route.

A mesure que je monte, Alger se déploie à mes pieds comme un tapis qu'on déroule, et la mer miroitante, et la courbe du golfe.

Et dans l'air un frais parfum circule qui me fait oublier celui de ton corps, ô maigre maîtresse.

29 mars.

Je ne suis pas satisfait de ma journée. Il me semble que je n'ai pas fait mes frais, que j'ai laissé une impression désagréable à beaucoup de personnes. Et puis les femmes m'ennuient, ce qui m'arrive rarement. J'en vois deux que j'aurai, si je veux, et j'en suis dégoûté déjà.

J'en voudrais une plus lointaine, plus rare, plus difficile, qui me ferait ramper longtemps avant de me donner ses doigts à baiser.

14 avril.

Je vais chez une mauresque avec un journaliste : on entre par une porte basse, et un escalier tournant, bleu-ciel comme un chemin de paradis, mène à sa chambre, basse aussi, comme le lit, avec un plateau à café au milieu, entouré de divans. Des photographies, une pendule en zinc doré sous un globe, une armoire à glace, d'autres glaces, etc. Elle ne vient pas; une vieille très blanche, qui fait songer au brie qui coule, nous sert du café, et nous nous mettons à causer de choses très sérieuses. Puis nous repartons sans avoir vu la Mauresque, par l'escalier bleu-ciel.

Le soir, de la baignoire affectée à « la Vigie », plongé dans une bergère, j'assiste au 2^e acte de *l'Africaine*. Nelusko est habillé comme un Gallo-Romain à la cour de quelque Clotaire. Une colonnette de fonte est entre lui et moi. Je rêve d'une antique miniature rongée longitudinalement par un objet géométrique. Tout rapport entre lui et le bruit fait finit par m'échapper.

Par suite d'un différend avec un jeune drôle (frère d'un directeur) qui rejette d'ailleurs mes *piquantes* propositions, je ne vais plus au Théâtre des Nouveautés, quoique maison de plus de tolérance que le Théâtre municipal.

17 avril.

Hier 16 me suis laissé aller à flanquer des gifles au nommé Alfred Coste, frère du directeur des Nouveautés. Il feint de vouloir se jeter sur moi, on s'interpose; et puis voilà tout. Cet ignoble capon ne veut rien savoir de duel.

20 avril.

Vieille note retrouvée écrite à Maurice : « Je me rappelle des maisons fraîches, un peu nues, vues en été; tandis que de l'alourdissement extérieur, rien ne venait ; dedans, des claquements de porte, un bruit de voix jeunes. Et j'apercevais à travers quelque porte vitrée, un petit jardin, entouré de murs hauts. »

Des souvenirs me sont restés, d'une intensité presque douloureuse.

Je rêve à notre villa de Bilhère. Souvent, l'été, par la fenêtre d'en haut tournée au midi, de grand matin je regardais. D'abord, adossées à l'horizon, les lointaines Pyrénées, d'un bleu tendre - immédiatement contre, le Parc de Pau, cachant les plans intermédiaires de sa colline aux sombres feuillages - puis dans le bas, jusqu'à la prairie d'en face, du brouillard - et enfin, notre jardin, éveillé par le soleil levant, plein de bourdonnements et de parfums, avec ses poiriers symétriques, ses allées de gazon, et sous moi une tonnelle de glycine aux fortes odeurs. Du côté gauche, la caserne envoyait parfois un chant de clairon.

J'ai vu de beaux paysages depuis, de bien plus beaux paysages (s'il y a des degrés à la beauté toute subjective de la terre). Combien me sont demeurés aussi intenses, combien ont éveillé dans mon cœur cette ivresse presque dangereuse où entraînent pour causes ce parfum de glycine mêlé à la brise des Pyrénées, ces chants de clairon qui enflent la sensation de vivre, et le vague et la beauté dont les brouillards revêtent la terre? Mais tout ce charme s'évente à l'écriture, et mes paroles n'ont pas su faire revivre ces sensations d'enfance évanouies, fondues, comme la neige qui blanchissait alors les montagnes.

Chose curieuse, le côté nord de la villa ne m'a laissé que des souvenirs antipathiques. Cela tient-il à l'humidité et à l'ombre des murs, ou à l'aversion

que m'ont toujours inspirée ces perrons à angles agressifs qui font rêver de fronts ouverts? Il y avait là pourtant un cerisier-fleurs superbe au printemps.

Le printemps à Bilhère pendant mon enfance, je me le rappelle singulièrement effervescent et plantureux. Il y avait surtout auprès la fontaine des Marnières tout plein de bêtes bourdonnantes : beaucoup de fleurs et de papillons dans les prairies; l'herbe était grasse, l'ombre épaisse. Tout cela n'existe-t-il donc pas maintenant et ailleurs?

Ne puis-je attribuer qu'à la vanité, et à un égotisme exagéré, la blessure disproportionnée à la cause, qu'occasionne chez moi toute diminution même infinitésimale aperçue, peut-être rêvée, dans l'estime ou l'affection d'autrui.

Ceux-là sont mal venus qui veulent guérir nos chagrins en les montrant disproportionnés à leur cause. Mais, souvent, si nous souffrons c'est que nous voulons souffrir, et si ce n'était pas ceci, nous inventerions autre chose.

Autant vaut montrer à un amoureux la vilénie de la femme aimée. Elle n'est qu'une occasion d'aimer, un mannequin que l'homme habille avec son âme, un portemanteau où il accroche son rêve.

Les sages jettent leur vie au plaisir comme Tiepolo son argenterie à l'Adriatique: après avoir tendu des filets sous les fenêtres.

Il est moins exaspérant de manquer une chose que de l'obtenir quand on n'en veut presque plus.

Certains amoureux éprouvent à abaisser leur maîtresse le même plaisir que les enfants à éventrer leurs pantins.

Rien n'est plus féroce que le cœur.

Le 25 avril.

Allé phare Guyotville. La route côtoie la mer et du côté gauche des collines d'un assez agréable effet, feutrées d'une verdure sombre et par endroits

émaillées de toute la gamme des verts, avec çà et là d'anciens forts arabes, jaunes. Elles sont d'ailleurs rongées par des vignes, assez jeunes encore; et l'on sent dans ces grands carrés fauves un effort continu d'accroissement: comme l'expansion d'une tache d'huile. Du phare la vue est assez banale. Remarqué encore cette profusion d'honorables guinguettes avec leurs grotesques inscriptions et leur ignoble « Casse-croûte à toute heure ». Sur une voiture de boucher : « A la source de la bonne viande. »

Allé aux fêtes de Blida, 9 et 10 juin (dimanche et lundi). Le chemin de fer passe à travers la Métidja, dont certaines parties, planes, baignées de blond, avec des lointains bleuâtres ressemblent à une Touraine. Mais des verdure intenses d'un noir bleu, parsemées sur la plaine, trahissent l'Afrique, et rappellent l'Égypte, de même que la tache éclatante et plate des éléments indigènes sous le soleil.

A droite et à gauche, des tronçons de l'Atlas arrêtent l'œil et caractérisent définitivement le paysage.

Blida, une petite ville, m'en rappelle d'abord d'autres de France. Dax, par exemple, reliée par une avenue analogue à sa gare, ou Bayonne.

Je suis ramené encore à la réalité, et par l'absence de fleuve. Mais la vue de l'Atlas, avec ses hauteurs moyennes, ses rases verdure, au bout des rues, me transporte à Port-Louis de Maurice. L'illusion est surtout intense, plus tard, à l'éveil de l'aurore: devant moi, s'allonge irrégulièrement une étroite rue bordée de maisons basses et blanchâtres, semblable aux rues qu'habitent les filles là-bas. Au bout l'Atlas verdâtre et courbe. Par là-dessus, un peu de jour, un peu de lune; tout près de moi un bec de gaz se contracte et jaunit.

Blida, pour les mêmes raisons, m'a fait me souvenir un instant de Cauterets. C'est le plaisir et la douleur des voyages, que la complexité croissante des sensations. Si le plaisir est gonflé, peut-être, par plus de compréhension, il se mêle de douleur par l'absence de naïveté, et par la multiplicité des nostalgies tellement aiguës parfois qu'on en pleurerait.

Autre aquarelle. Au soleil couchant, sous le ciel jaune, une large rue bordée d'orangers et de maisons, poudroyante d'or, avec un arc au bout. Et entre l'arc et moi, un écusson de lampions verts, comme une grosse émeraude.

Une autre rue, à l'aurore, dans l'ahurissement d'un retour de bal. Au loin, le ciel est jaune et vert, délicieusement; et il y a de grands arbres mystérieux, des arbres de contes de fées. Sur la rue, comme des yeux fatigués, des lampions clignotent.

Le lendemain matin, échoué dans un café. Au dehors le matin naît, tout violet, par contraste avec la lumière du gaz, mais d'un violet intense, improbable : un matin de tournée épiscopale.

Excessivement amusé à ces fêtes et pas brutalement.

26 juillet.

Dans *Cornélis*, Bourget a recommencé « Hamlet », dans *le Disciple* « le Rouge et le Noir ». Ce n'est pas un plagiat, certains sujets appartiennent à tous. Ressemblance du *Disciple* avec *Cornélis* : dans les deux, troubles qu'introduit chez un intellectuel la nécessité de l'action et en cela tous deux tiennent d'Hamlet. Mais Greslou tient de Julien Sorel, et de Lebiez, et du criminel de « Crime et Châtiment » par idées sur lutte pour le bonheur personnel.

Bourget a bien acquis de largeur, de virilité depuis *Cruelle Énigme*. L'influence anglaise se perd; la balzacienne va jusqu'au prodige, jusqu'au recommencement exact de certains procédés de composition de chapitre et de certains procédés de style (longues phrases interrogatives). Voir tout le début du *Disciple*.

15 septembre.

Voici revenir la saison des votes et des vendanges; dans quelques mois nous aurons une Chambre nouvelle et du vin nouveau.

Sur les coteaux bien exposés dont la bêche fouilla les flancs, les grappes que le soleil africain a insensiblement mûries et rendues translucides, les grappes jaunes et violettes attendent d'être cueillies. Puis leur suc bouillonnant ira s'assagir dans les cuves et dormir sous les flancs bombés des barriques. Un jour enfin, parfumé par l'âge et le repos, le vin sacré coulera de la panse obscure des

bouteilles pour donner aux pauvres hommes un sang plus actif, des rêves et l'oubli qui console.

Dans la cervelle des ratés, les fruits de la rhétorique attendent aussi qu'on les cueille, aigres et blets; et la vendange se prépare, des phrases creuses et des mots retentissants. Car Dikaios s'est récemment aperçu que la société est pourrie, qu'elle se meure, qu'elle est morte ..., à moins qu'on ne l'appelle à son chevet. C'est un homme instruit que Dikaios; il sait la philosophie, étant bachelier, et aussi l'histoire. Merlin (de Douai) le hante, et Robespierre, et la grande ombre de Danton. Qu'on lui laisse seulement appliquer les formules d'une algèbre politique qu'il croit avoir inventée, et l'Algérie est sauvée ainsi que la France.

Eucratès, lui, se croit aussi appelé à guérir son pays; mais il en tient pour des méthodes chirurgicales. Partisan du sabre, de l'amputation, de la saignée et autres gentilles, son rêve est de retrouver un Napoléon 1^{er} ; pas dégoûté, Eucratès, mais on peut craindre qu'il ne se trompe de numéro.

20 septembre.

La politique ne respecte même pas les pierres.

Depuis une semaine, sur les colonnes et les murailles, s'étalent d'épouvantables affiches, et comme il s'agit de tirer « l'œil », non de le charmer, les couleurs les plus fausses, les plus criardes, ont été choisies, il y en a d'écarlates: quand on les aperçoit sans s'y attendre, elles font l'effet d'un coup de pistolet. Il y en a des vertes, de cette nuance particulière que le vert-de-gris communique aux petits pois de conserve, de cramoisies, de pourpres, de tricolores; et la violence des teintes indique sans doute l'ardeur des convictions.

Comme je me lamentais intérieurement de ne pas être aveugle ou daltonien au petit moins, Adolphe M... m'accosta: c'est un des candidats, et des plus jeunes. Au collègue, où nous étions copains, c'était un parfait cancre, bon garçon au demeurant, et ne tenant rancune à personne de son incapacité. Comme sa très riche famille ne le laissait manquer de rien, il achetait ses devoirs à un fort-en-thème assez misérable, et cela contribua sans doute à lui faire admettre une vénalité générale des consciences, hypothèse qu'il entreprend aujourd'hui de vérifier.

Par une série de ces miracles chers aux Facultés, il arriva au doctorat : ses débuts furent malheureux, car les remèdes qu'il administra à son premier client, un ouvrier assez légèrement malade, l'emportèrent en un rien de temps. L'affaire après avoir fait quelque bruit fut étouffée grâce à la bourse paternelle, et Adolphe supplié par sa famille de ne plus pratiquer. Entre temps, il avait acquis une opinion politique. Sa famille était républicaine, mais Adolphe ayant été présenté à une Altesse fut converti aussitôt. Le prince l'avait attiré auprès d'une fenêtre, et lui avait parlé confidentiellement de la pluie, et du soleil, et de Sarah Bernhardt. Au sortir de l'embrasure, le jeune homme avait les yeux dessillés, et il apercevait clairement les nombreux abîmes où le régime actuel entraîne la France. Depuis il porta les fleurs de lys à sa cravate, et ne manqua plus la messe.

Quand il voulut passer à la pratique, son père, indifférent au fond, lui accorda l'argent nécessaire à une campagne électorale, et c'est ainsi que le nom de mon Adolphe hurlait sur les affiches vertes, au-dessous de promesses merveilleuses et d'apocalyptiques malédictions.

- Ah, me dit-il, veinard. Vous ne vous occupez point de politique, vous.

- Oh non, répondis-je « avec âme »; mais vous, ça va-t-il les affaires?

- Ça marche, mon cher, ça marche. La majorité est assurée; je ne travaille plus que pour la rendre écrasante. Et je vous promets que nous serons assez nombreux du bon parti, à la rentrée, pour jeter tous les coquins par les fenêtres.

- Ce sera ennuyeux pour les passants; mais enfin quand vous aurez pris leur place, la France en sera-t-elle plus heureuse?

- Mais certainement. Voilà trop longtemps que les déclassés gouvernent la France, trop longtemps ...

- Alors vous nous débarrassez du suffrage universel?

- Pas du tout, c'est notre plus ferme appui, mais il est compatible avec une aristocratie des intelligences.

- Ah! oui, le mandarinat intellectuel : M. Pasteur aux cultes; M. Meissonier au commerce; les beaux arts à M. Eiffel; l'Algérie à M. Benjamin Constant qui a visité le Maroc; et puis des professeurs partout, partout, de Normale, si faire se peut.

- Vous n'êtes pas sérieux; nous voulons surtout des honnêtes gens.

- Adolphe, repris-je avec angoisse, au nom de ce que vous avez de plus cher, faites-nous grâce des imbéciles; et, puisque le sort de la France est entre vos

mains, rappelez-vous qu'elle a été rarement gouvernée par des hommes encombrés de conscience, et que ça l'a sauvée. Rappelez-vous qu'on se gare d'un domestique voleur, tandis qu'un sot enflamme les lampes à pétrole, laisse tomber des sous dans le potage et jette vos papiers d'affaires au feu. Rappelez-vous le pavé de l'ours, et que Mandrin a failli être ministre et que l'honnête *Genevois* Necker a superposé les impairs. Rappelez-vous !...

Tandis que je vaticinais, en considérant, selon une vieille et louable habitude, la pointe de mes chaussures, Adolphe s'était évanoui. Je l'aperçus, en levant la tête, qui causait avec un vieillard sale mais décoré, quelque électeur influent.

Le sommeil n'est pas autorisé en temps de vote : décret du peuple souverain.

Des bandes hostiles, mais faisant un tapage égal, se meuvent dans les rues. Les uns chantent *En revenant d'la revue*, et ne sont pas les plus coupables; la chanson a été faite pour eux, ils la savourent, Paulus ayant parfaitement calculé la somme de poésie et de musique qu'ils sont aptes à goûter.

D'autres ou bien les mêmes hurlent la *Marseillaise*. Ils l'ont travestie spirituellement à leur usage et prononcent :

Aux urnes citoyens...

car ils ne se font pas illusion; ils savent qu'ils n'ont rien d'héroïque, que le temps est passé où l'hymne brutal avait le canon pour accompagnement.

23 septembre.

Ce pauvre Adolphe, « blackboulé dans les grandes largeurs » à ce qu'on m'annonce. Pas de défenestration encore pour cette fois.

J'ai envie de lui envoyer quelques maximes de saison, dans ce goût-ci :

Il ne faut pas traiter les gouvernements comme les chemises et les changer sous prétexte qu'ils sont sales.

Les parlementaires d'aujourd'hui singent les conventionnels qui singeaient les Romains. Et les Romains qui singeaient-ils?

Certains, en vieillissant, se fixent enfin à une opinion, girouettes que l'hiver a rouillées.

Le népotisme est comme ces salons dont on dit du mal tant qu'on n'y est pas reçu.

On a peine à trouver des raisons solides pour choisir entre deux régimes; mais on pourrait peut-être prouver qu'ils sont chacun réciproquement le pire.

Il y a des panacées politiques qui guérissent tout le monde... momentanément. Tel l'orviétan, la thériaque et autres remèdes dont il faut se hâter d'user, étant encore de mode.

On justifie une erreur par la majorité qui l'a établie : cent mille coups de bâtons valent donc mieux à recevoir qu'un seul.

13 décembre.

Quitté Alger le mardi 19 novembre. Passé trois jours à Marseille, puis allé à Carresse.

12 janvier 1890.

Visité Saint-Jean-de-Luz et Guéthary. A Guéthary, la mer par une fenêtre, un carré bleu tendre, et des oiseaux qui passent dessus, continuellement dans le même sens, quittant la montagne.

Le 24 mars 1891 parti de Saint-Loubès et de Bordeaux -le 25 à Madrid (où passé 12 heures) et le 26 à Séville.

Notes de voyage: Bordeaux-Bastide. Le train s'arrête devant un appareil de toits violemment silhouettés sur un couchant qui saigne. Derrière on devine le fleuve. Un navire regagne la mer, et entre deux maisons on voit son fanal et ses mâts glisser, glisser lentement, disparaître, tandis que d'une sirène très douce, presque gémissante, il semble clamer les mélancolies du départ, et ses joies nostalgiques.

Vittoria. Des maisons toute vitrées d'un côté comme de grandes serres. Depuis Saint-Sébastien: montagnes, ravins, nuages, arcs-en-ciel, neige (çà et là dans les champs une femme en jupon rouge semble un coquelicot).

Impressions chaotiques. Près d'Avila plus fort encore, et, la nuit, au clair de lune, ces rochers à pic, ces précipices arides, frappent... Burgos a aussi beaucoup d'œil, la nuit. Quand on en part, la vieille cathédrale se silhouette d'une façon exacte et pittoresque, avec ses deux clochers et sa grosse tour hérissée d'aiguilles. L'Escorial, amas de constructions à mi-montagne, un vaste dôme blanc : caprice royal d'une grandeur et d'une bizarrerie solitaires.

Mercredi saint. - Madrid entouré de plateaux froids et chauves. La ville aussi est froide. Bruyante avec de larges rues, un certain air de faste qui frappe dès l'abord, de hautes demeures, palais écussonnés, banques ou magasins. Des gens flânent bruyamment sur les trottoirs, toute la journée, ou sont assis sur la margelle des fontaines. Et puis des jardins. Et puis des jardins, des statues, des arcs - et de hautaines inscriptions de Charles III ou d'Isabelle qui semblent les épitaphes de l'Espagne. En sortant du musée, où deux beaux écus me donnent malgré interdiction l'occasion de goûter tranquille quelques grandes joies, je suis presque accroché par un vélocipédiste. A ses excuses castillanes je réponds en français : « Vous vouliez m'écraser. - Yes », fait-il d'un air entendu. Satisfait d'avoir répondu à un étranger dans sa langue, il veut réenfourcher sa bête et

déchire dans l'élan son inexpressible à un endroit plus inexpressible encore. - Une petite marchande de gâteaux se tord.

Séville, mars 1891.

Le soir en quittant Madrid pour Séville j'éprouve une joie inexplicable, une certaine ivresse du moi, que je qualifie au moment même de *stendhalienne*, sans bien m'expliquer pourquoi. Aux rayons d'un coucher de soleil indulgent des gens joyeux emplissent les rues, et ma réceptivité devient énorme, je jouis de toutes leurs joies et les ajoute aux miennes.

Après l'aridité de la Castille et de la Manche, l'Andalousie, à l'aube paraît délicieuse, d'un vert intense au premier plan, toute bleue à l'horizon, et des écharpes de brouillard marquent le cours des rivières. Processions. Le premier paso est précédé d'une musique verjuteuse produite par des pompiers vêtus en Romains de cirque avec un plumeau à leur casque. Les pasos me désillusionnent un peu, ni assez réalistes, ni assez mystiques: un juste milieu qui fait presque prévoir les bondieuseries actuelles. Exceptions pourtant. L'Alcazar ne doit pas être trop méprisé; sans doute c'est pâtisserie, grande cocotte. C'est cependant le produit d'une formule d'art très particulière qui a de la volupté à défaut de grandeur. Et puis des coins paradisiaques, sinon célestes. A travers une arcade, une autre apparaît au fond, avec du soleil clair plaqué par places et des arabesques bleues et blanches, délicieuses.

Parti de Séville le lundi après un jour et demi de pluie qui transforme la ville. Visité auparavant la maison de Pilate (XVI^e siècle), mélange de Renaissance et de moresque, mais remarquable par la robe de faïences hispano-moresques dont elle est vêtue. La première moitié de l'escalier me stupéfie avec ses panneaux qui apparaissent dans le demi-jour verdâtres et miroitants comme des peaux de couleuvre. Vu aussi à Séville une représentation de danses, où de jolies filles en costumes divers et de couleurs locales un peu trop voulues, se déhanchent ardemment. Ensuite un café-concert étouffant où l'on chante flamencos et malaguenas et où de très jolies filles boivent avec nous du manzanilla. Cependant le charme de ces Andalouses est monotone : elles manquent de complication et de diversité, l'esprit et la chair toujours tournés à

quelques appétits et sentiments des plus simples. Ce qu'elles ont de mieux c'est d'être caressantes. Une m'intéresse cependant, c'est à l'hôtel où une jeune fille chante un soir au salon des malaguenas avec une expression d'extase sensuelle infinie. (Cf. *Danaë* du Titien à Madrid.)

Passé à Madrid le mardi; revu le Musée du Prado. Passé deux heures agréables à farnienter dans un petit café ouvert d'où l'on voit passer le monde dans un grand jardin public qui borde la rue d'Alcala, une rue superbe. Elle descend, remonte et se déploie en demi-cercle, très large, bordée d'arbres, encombrée de promeneurs et d'équipages, avec des toits et des dômes dans le fond. (Sketche from l'arc de triomphe, en lui tournant le dos.) Des farnientes bien agréables aussi, passés à Séville dans le patio de l'hôtel, en rocking-chair; tandis qu'au-dessus des terrasses à balustres écussonnés, le ciel tendu comme un vélum se fane, s'assombrit et peu à peu se pique d'étoiles - tandis que dans la vasque l'eau coule et murmure. Et dans les jardins de l'Alcazar encore, une heure bien douce passée assis dans l'herbe sous les orangers, contre les remparts avec des verdure au-devant de nous et presque sur nos têtes les chants des rossignols.

Passé le mercredi 1^{er} avril à l'Escorial. Dans ce monument démesuré, bâti d'éternels granits, un ennui désespéré plane. Les hautes salles grises, les cours désertes habitées par de rares statues ornées d'or, les terrasses aux arabesques de buis suspendues sur de vastes landes, le silence épais, l'haleine humide et glaciale des prochaines montagnes, tout cela accable, éloigne et stupéfie. Mais le Panthéon, tout lambrissé de marbres rares et miroitants, avec son escalier qu'on dirait taillé dans l'onyx, sa porte luxueuse, sa rotonde reluisante et brodée d'or où dorment les rois en des tombeaux semblables et trapus, - l'enfilade blanche de ses innombrables cercueils d'infants - est d'un macabre grandiose et réjouissant, savoureux, riche, bien lavé.

Salies, 3 avril 1891

où arrivé le 2 avril après journée passée à Biarritz.

Carresse, 21 septembre 1891.

De retour à la maison si triste et solitaire déjà je maudis la campagne, et le pesant silence de la nuit qui m'opresse à peine troublé par la pluie monotone. Que ne puis-je encore entendre les clameurs citadines, le tintement des hautes horloges et le bruit aussi des fiacres ébranlant le pavé!

Il me semble qu'un lourd couvercle s'est refermé sur moi, et que je suis seul, implacablement. J'ai trouvé des lettres amies mais on dirait qu'elles ont été écrites il y a cent ans. Ne suis-je pas un fantôme égaré parmi des lieux qu'il croit reconnaître; et tous ceux que j'aime, morts?

O choses, êtes-vous hostiles? Écrasez-moi si je ne puis vous aimer?

Paris, juillet 1892.

Je voudrais noter une journée de ce mois: déjeuné au Lapérouse (vue Louis XVI sur le quai) avec Georges et Casa, allé au Cercle militaire, dîné au même restaurant Lapérouse avec Lacroisade, allé avec Lacroisade et Barthou à une réunion de célibataires, - avec Georges et Casa au Moulin Rouge et chez Julien, - à 5 heures du matin seul au Pré Catelan (impression délicieuse au Jardin d'Acclimatation d'un pays de Robinson Crusoé bien peigné et fraîchement peint).

Il y avait à ce félibrige Paul Arène (air d'un bureaucrate rageur) avec une très ancienne maîtresse, grisette engraisée, peu consolée de ses quarante ans très dépassés et qui minaude, et qui aussi (hélas!) récite des vers de son amant. Le théâtre représenté par Sylvain déclame une chose éternelle des *Châtiments* (ouf), et il règne dans cette salle une grande conviction, l'amour du midi et des longues chevelures. Deux gardes municipaux (ils sont très gais de tons) encadrent un

quidam en sombre, et Lacroisade prétend que c'est un condamné à mort dont on a voulu adoucir les derniers moments. Cependant Ch. Maurras écoute comme un sourd.

Visité Toulouse-Lautrec à Montmartre : il y a un de ses pastels (intérieur de prostibule) qui prête à une sous patronne des yeux vert trouble (où transparaissent la canaillerie et une grande fatigue d'ouvrir tout le temps des portes à des messieurs insultants). Toulouse-Lautrec est contrefait, trop court de jambes et s'exprime avec haine, entrecoupant son discours d'une espèce de « hein ? » plaintif et sauvage.

La Rafette, 1892.

A SOI-MÊME. « Festina lente ». Non, tu n'es pas de ceux qui compromettent par une hâte juvénile des projets lentement mûris, tu n'es pas pareil à ces insensés toujours jeunes chez qui la passion vient déranger sans cesse les calculs médités avec lenteur. Le sage Nestor, sans doute, et Fabius Cunctator ont veillé sur ton berceau, et tu as grandi sans hâte, en un climat plein de fainéantise: pareil aux Termes qui ornent les carrefours et dont le cerveau de marbre commande en vain à des membres absents.

Inutiles, j'ai vu passer les dragons d'airain dont la sagesse de l'Empire a établi les relais entre Lutèce et les provinces aquitaines ; inutile leur course rapide crache du feu et des vapeurs: aucun ne portait dans ses flancs le sac obscur aux habiles charnières avec lequel j'ai jadis oublié dans la ville les peignes dont chacun coûta la vie d'une tortue, les parfums indiqués et ces pâtes odorantes dont le secret nous vint autrefois de la molle Lydie avec les dépouilles de Mithridate.

C'est pourquoi, ô ami (s'il est encore des amis), je te supplie et te somme d'être pitoyable à mes impatiences. Le vil appas de quelques sesterces t'aurait-il fait disposer de ces choses qui étaient loin de t'appartenir; ou une maladie subite t'aurait-elle renversé sur une couche pleine de gémissements? Réponds-moi tout au moins, par quelques-uns de ces mots pleins d'un atticisme tourmenté, que l'une des Grâces, en ses jours de fièvre, t'inspire sans doute, sur ton épaule penchée.

Cependant, je prie Apollon l'archer rapide et Bacchus à la mitre d'or de protéger tes pas et ta pensée, dévouant à Esculape, le Berbère (imberbe presque) notre ami. Quant au Corse subtil et doux qui étudia naguère dans la ville d'Hercule les secrets militaires du feu grégeois, j'invoque en sa faveur le prince à la course légère, Hermès menteur et mystérieux.

PAULUS JOANNES TOLET BURONIENSIS.

Carresse, 25 octobre 1893.

L'autre jour, en traversant les Landes, autour d'une cuvette naturelle d'une onde argentée, de hautes bruyères d'un rose intense, improbable; fastueux tapis. Et je songe à des tableaux argent et rose d'Armand Point sur des lauriers roses algériens.

A Carresse, à la fin de l'après-midi, le ciel couleur d'étain, et la pâle lune au milieu qui s'éclaire à peine : on dirait un tub où l'on aurait jeté un écu.

Paris, janvier 1898.

Le mois dernier (décembre 1897) chez Curnonski, Émile Goudeau nous conte une histoire excessivement snob: habit, cravate blanche, seul dans un bouge bientôt dompté par une récitation poétique et qui commence par ce vers inconscient: « Une nuit, je sortais de chez une duchesse ... »

(N. B. - Je n'ai pas enlevé un « que) pour faire le vers.)

Paris, 18 mars.

Jeudi dernier (Mi-Carême) grand bal sodomite à Bullier : il en arrive, il en arrive tout le temps, d'autres encore, les uns en habit, clubmen corrects, d'autres, surtout les entretenus, en costumes dont quelques-uns beaux. Une toilette à la Rops, noire sur un corps musculeux. Une manola de Goya trop charmante avec des yeux et un sourire minces, une jupe flottante, un court corsage vert (Octave). Un cinquantenaire ridicule, en Cupidon, avec, dans le dos, des ailes en duvet d'oie. Deux cavaliers Henri III en blanc qui gracieusement tiennent leurs poses. Toute une bande de petite marque, prostitués âgés, vêtus médiocrement de costumes Restauration. Ils dansent un quadrille monstre, et répugnant, qui me donne l'idée de la basse noce à Sodome - la guinguette de Loth. Tous ces gens-là ont une chose commune, la voix aigre, aiguë, inquiétante, mais ils ne me dégoûtent beaucoup ni ne m'étonnent. Ce bal n'est étonnant en effet que quantitativement, parce qu'on en voit tout d'un coup beaucoup plus qu'on n'a l'habitude au Grand Café ou à la Paix. Mais deux seulement, qu'on verrait de près, réellement passionnés, se torturant et s'aimant donneraient une impression beaucoup plus intense, et partant beaucoup plus émouvante.

11 mars 1899, Paris.

Voilà une journée de Mi-Carême. Passé journée seul, pas mangé, bu un peu de champagne. Dîné Côte-d'Or, de là allé Folies-Bergère avec Alioth et Curnonsky et René. (Pantomime J. Lorrain avec Thilda et Valéry, danseuse de belle musculature. Moments intéressants. Ballet de costumes agréables. Ensuite une Loïe Fuller d'une magie un peu rudimentaire mais réelle. Une Otero qui montre en dansant de belles cuisses et des fesses rondes et hautes vêtues d'un invisible maillot et cerclées en losanges de bandelettes noires à la Rops de l'effet le plus sensuel.)

Puis au Bullier le Bal des hommes. Reconnu plusieurs sujets de l'année dernière entre autres Émilienne (Octave) un peu vieilli, joli encore. Avec un acolyte, montés sur une petite estrade, ils font admirer à la foule des dessous en satin vert pâle et vieux rose. Survient Thilda, en noir, très correcte. Elle s'empare de ce pseudo-collègue et le mange de caresses. Émilienne se laisse faire avec une bonne grâce un peu gênée. Il est toujours suivi d'ailleurs d'une quarantaine de curieux qui paraissent plongés dans une stupeur admirative des plus ineptes.

Quelques cocottes de marque embastillées d'habits noirs, une dame de quarante ans de l'apparence la plus bourgeoise avec des Messieurs décorés, quelques inconnues ultra-masquées étudient ce spectacle qui n'est plus aussi neuf qu'il devient à la mode.

La « nièce » d'un avocat de nos amis y promène une grâce et une surprise tourangelles, aimables à l'œil sous un satin blanc lamé de bleu pâle.

Intermède Albert et Bruchard, ayant échangé des voies de fait au lieu d'idées générales, Albert en vue de complications futures se jette à la poursuite de Mougeil dont on a signalé la présence. Celui-ci qui a eu l'heureuse idée de se cacher sous une longue robe et une corne recourbée finit par se laisser coller dans un coin : il est déjà un peu gris. De loin, tandis qu'Albert lui explique la chose, je le vois hocher la tête et sa corne dorée.

Cependant la petite Sodome bat son plein, avec des cris de tête, et des jupes relevées sur des jambes d'hommes : « C'est très joli », dit une courtisane de marque, au front bas.

Paris, 18 avril.

Concert Colonne: La Médée de Vincent d'Indy. Très beau.

Quand le Démoniaque eut débrouillé les choses, elles se fatiguèrent à la longue d'être ordonnées et obtinrent de retourner au chaos. Mais, dans cet état, elles restèrent reliées par des harmonies, souvenir de l'union ancienne.

Exposition impressionniste, Durand Ruel. - Des Sisley bien, mais tués par Monet qui est décidément un paysagiste de première. Ses meules, et un moulin l'été, et des vues de Seine l'été, sont d'une force et d'une élégance extrêmes et d'une vibration de lumière.

Un Manet très bien : une guitariste second empire qui sort d'un restaurant avec des cerises. Elle est en gris à ganses noires. Un Delacroix, chaud, grouillant, grotesque, savoureux: du Goya et du Bonington (*Le roi Jean à Poitiers*).

Paris, 7 août.

Quand vous êtes sortie de chez moi, j'ai vu votre ombre passer sur mes rideaux.

Ainsi tout bonheur est une ombre, et le plaisir aussi une ombre; et même les songes, qui sont le meilleur de la vie.

4 décembre.

Allé à Londres le 20 novembre chez Arthur Machen, l'auteur du *Great God Pan*, ascète artistique à longs cheveux et veston de velours qui mange peu, boit sec et s'initie aux sciences occultes.

En arrivant à Londres je vois sur « Theobaldus », un troupeau de bœufs et de moutons, libres - et une jolie femme dans un hansom, la seule que je verrai de huit jours.

Brouillard et jingoïsme. Trafalgar Square est la chose la plus laide du monde, un ennui fait de granit et de suie. Mais la Tamise près du pont de Charing-Cross est babylonienne, avec des tours et des piles dans le brouillard. Somerset house ne déparerait pas Paris, c'est d'une majesté gracieuse

Vu deux Michel-Ange et *Mistress Siddons* de Gainsborough. Les Velasquez (sauf *les Fiançailles*) ne m'emballent pas, ni les primitifs italiens, où je crois décidément qu'il y a à laisser (un Paolo Uccello bien amusant). Mais les marbres du British ont l'air de s'ennuyer, ils ne sont pas en beauté ici.

Je vois un soir une petite dame d'aspect vicieux, diminutif de Circé, qui fait la fête, pendant que son mari fait le capitaine au long cours. Dans ce pays où les courtisanes, pour le peu que j'en ai vu à l'Empire, passent au poids et à l'ancienneté, celle-ci est désirable : un sorbet à la rose et au verjus.

Paris, juin 1900.

Avant de partir reporter dans l’Afrique australe, J. Carrère m’interviewe mystérieusement sur la vie de bord. Je le renseigne sur fauteuils de rotin, pyjamas, etc. Mais ce qui l’inquiète, c’est le passage de la Ligne, il a des souvenirs confus de brimades à la Robert-Robert: « Qu’est-ce qu’on vous fait? » me demande-t-il d’un ton inquiet.

Gabriel de Lautrec, pris de haschich, jetait des chaises dans le lac du bois de Boulogne « pour que les poissons puissent s’asseoir ».

« Pourvu, disait-il, que par ces temps d’émeute les égoutiers ne descendent pas dans la rue. »

Un soir, comme je commençais une parodie d’ode par

En vain dans mon fougueux délire
Voulais-je arracher à ma lyre ...

Curnonsky me souffla :

Le poil qu’elle avait dans la main,

Et Gabriel de Lautrec simultanément:

La dent qu’elle avait contre moi.

Manon-Sylla, qui fréquente un sculpteur depuis quelques mois, est chez Sert, vers deux heures de la nuit, très grise. Au milieu d’un silence, elle dit, avec sa moue puérile : « C’est vrai que Michel-Ange a tué la sculpture? »

J’ai une querelle dans un vague bar avec un voyou, et l’on discute, moi absent, d’un duel possible. Soucieuse d’affirmer ma supériorité : « Soyez tranquille, dit Manon, si M. Toulet répond, ce sera en écrivant. »

Et une autre fois: « M. T. n'écrit pas de la littérature, il écrit de la pensée. »

En pays aristocratique les titres étaient au pouvoir comme était jadis l'argenterie à la monnaie: une puissance latente.

Une petite modiste que J. mène dîner, ils font une philippine et elle écrit : « Si je perds ma philippine, je m'engage à donner tout, excepté l'honneur. »

18 juin.

Je suis content d'être allé au Petit-Palais. J'y ai vu une dame plantureuse et haute, caparaçonnée d'un satin rose métallique, pareille à un scarabée fabuleux.

J'y ai vu (ce qui aurait réjoui mes huit ans) dans les reflets d'un jour frisant les jeux d'un galon écarlate sur le pantalon bleu-paon d'un gardien.

Devant la châsse de Sainte-Foy, chose limousine et barbare d'or fin, lourde de pierres et de camées, une dame anglaise a dit: «That's chinese, I think, or indian. »

Et ça m'a rappelé la jeune fille anglaise, exposition d'Espagnat chez Durand Ruel; elle demande à un employé qui est le peintre : « Plaît-il? » fait l'autre. Et la jeune fille satisfaite transmet à sa mère: « Oh, I see, that's Pletty's picture. »

Devant des émaux champlevés, une dame française a dit: « Je n'aime pas beaucoup toutes ces pierres incrustées. » - « Ce sont des pierres précieuses », a repris le mari, un monsieur décoré.

Devant les dalmatiques pseudo-persanes (XI^e siècle), si belles, à bêtes affrontées, une femme juive a dit: « Cela est remarquablement (elle a cherché son mot) ... ancien. »

J'ai vu R... si languissant qu'on ne devrait pas le laisser sortir sans tuteur, et sa femme, ses yeux insolents et indolents derrière un inébranlable face-à-main, de toilette bizarre un peu négligée, comme en porterait une modiste parisienne qui serait depuis longtemps à Buenos-Ayres.

Et les petits bronzes XVIII^e siècle sont exquis.

21 juin.

L'exposition Rodin, avec la pauvreté de son arrangement, le lyrisme pédantesque de son catalogue, le fatras ridicule de ses dessins, donne bien l'impression d'avoir été ordonnée par la camarilla insupportable qui ne peut [laisser cet homme de génie sculpter en paix.

La *Porte de l'enfer* est inachevée, mais donne une impression de puissance douloureuse. *Les bourgeois de Calais* ont l'air de marcher dans un cauchemar héroïque. - Un général Lynch sur un cheval superbe, qui est non pas une bête en mouvement, mais le mouvement animal lui-même.

D'ailleurs avec son *Ève* de l'an dernier, avec sa *Pensée*, tête délicate qui sort d'un bloc de marbre mal équarri, son *Age d'airain*, homme semé par Cadmus, qui s'éveille d'un rêve confus et mauvais, l'artiste a mieux rendu que Michel-Ange lui-même l'éveil laborieux de la conscience dans la matière sans âme (Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres).

L'*Ève*, dont on a dit tant de sottises, m'apparaissait comme une bête pensante et douloureuse, aux larges flancs bientôt gros de la douleur humaine, une bête à peine née de la vase et qui en demeure alourdie et souillée.

Un buste de jeune femme vêtue à la Rembrandt, d'un fondu délicieux, chose presque picturale.

28 juin.

A l'Exposition, parmi les vitrines d'une incohérente bijouterie, où Lalique qui me plut naguère a l'air d'un Mucha en ferblanterie, rencontré la plus jolie toilette vert poussière, froncée aux hanches : un boléro qui fait fanchon par devant, très court, sur une ceinture de foulard vert pâle, et un plastron et tour de cou de foulard ivoire; un chapeau de paille bourrue à rubans bleu vert.

1^{er} novembre.

La place de la Concorde, ce soir de Toussaint à cinq heures et demie. De la terrasse des Tuileries, sous un ciel couleur de citron mûrissant, la tour Eiffel, qui a un peu l'air d'un phare, et les chinoiseries bleues de la porte Binet. Il a plu, la place est toute miroitante. Quand on ferme les yeux, elle a le grondement continu d'une mer démontée, et par-dessus la corne haletante des tramways on entend pendant quelques minutes le bruit des cloches.

Mars 1901.

Le soir de la Mi-Carême, dans une avenue de l'Étoile, où les gens de maison ont leur bal attitré, une foule tachetée d'ombre et de lumière, ou baignée de feux de Bengale, s'agite dans l'atmosphère spongieuse : valets de chambre, petites bonnes, gouvernantes d'outre-Rhin; et le Métropolitain, sans cesse, à pleins wagons, en amène d'autres, tout débridés, qui polkent d'avance. Peu de masques d'ailleurs; à peine par-ci par-là quelque ancien domino à Madame. Mais, vers minuit, il en arrive presque tout d'un coup un grand nombre : nouveau public, qui peu à peu refoule les premiers occupants, et, la salle conquise, la remplit d'aigres cris, de gestes fébriles et de déguisements féminins.

Pour voir passer cette clientèle spéciale, que la police et les badauds ont, depuis deux ans, écartée de Bullier, un lot de Parisiens avertis fait la haie, et s'indigne à peine. Il y a là de vraies femmes; il y en a même de jolies: L. de L... par exemple, et une amie, toutes deux habillées en homme, par esprit de vengeance sans doute, - ou encore ce biscuit de Paris qui est L. G ... dont on regrette de ne plus apercevoir sur aucunes planches le corps menu et les yeux tendres.

Pau, villa Navarre, 27 octobre 1901.

A SOI-MÊME. J'ai compris ce soir mieux que jamais, mon cher Paul, pourquoi des amis j'en ai si souvent ma claque. Ça n'en est ni la perfidie ni l'ingratitude, ni l'indifférence même, et de tout cela ils seraient portés à se vanter. Mais c'est la maladresse qu'ils apportent à vous aimer tour à tour ou à l'oublier. Ils sont gaffeurs, c'est là le point. Il est vrai que je suis irrité par des histoires de grisettes sans importance. Quoi, n'est-ce rien l'obligation où je suis, grâce à eux, de coucher après-demain avec une fille laide et d'en avoir manqué une qui me plaisait, qui me plaît encore, que j'ai dû laisser glisser entre mes pattes parce que j'étais vissé à une table avec les deux autres sans que la vanité ou la sottise de M... ou de L... leur laissât deviner que j'avais besoin d'être remplacé? Notez que la moins laide était venue pour moi, mais qu'elle ne m'est pas assez inclinée pour que la jalousie de me voir avec deux autres soit un coup d'éperons. Et notez encore, à moins de fouler aux pieds tout christianisme, qu'il n'est pas possible de refuser une fille laide. Quelle férocité, quel grossier égoïsme ne faudrait-il pas avoir? Si elle était jolie, passe encore.

Tout cela tombe à point pour me consoler de ma neurasthénie, de ce manque horrible d'argent, et de devoir rester malgré tout auprès d'un ami malade, qui ne veut pas se soigner, et à peine me voir. Vous rappelez-vous le brillant Guillemain d'autrefois? Et quel enlèvement. Et si seulement il s'en tirait, tout cela ne serait rien.

Les premiers jours où je croyais le voir guérir j'ai joui du beau paysage profond et défini que la villa Navarre embrasse vers les Pyrénées. On les aperçoit par-delà les coteaux aux ombres bleues de Gan et plus près par-delà l'éperon de Bizanos. Au pied, c'est la vallée de l'Ousse, sobre de formes et de couleurs, une vraie terre Béarnaise, où des maisons solides et grises, sous l'ardoise, parmi des champs de maïs, sont toutes pareilles sans doute à leurs aînées depuis six cents ans. Ce site encadré d'arbres au premier plan, glorifié de soleil, ennobli par la neige et l'azur des Pyrénées, il jouirait d'un vaste silence si parfois un âne, je ne sais quelle bête sonore, toujours la même, ne l'emplissait des ondes de sa puissante voix. Et je ne puis m'empêcher alors (excusez-moi de vous parler politique) de songer au sieur Combes et à tous les braiements qu'il déchaîne sur ce beau pays de France, où il ferait si bon vivre si..., si...

J'ai beaucoup rêvé encore, et je vous dirai un autre jour la lettre qu'à mon réveil j'ai écrite en blanc l'autre matin à la dame que j'ai aimée deux ans. De l'avoir eue en rêve une fois, suis-je payé ? Que vous en semble, mon pauvre ?

TOULET.

Ce que j'ai aimé le plus au monde ne pensez-vous pas que ce soit les femmes, l'alcool et les paysages?

Mercredi, 16 avril 1902.

A l'arrivée à Bruxelles le porteur de valises explique que les Révolutions sont faites par les gendarmes - peu d'émotion. - Des gendarmes à la gare avec de beaux, bonnets à poil. D'autres milices coiffées de melons à cordelières rouges, de hauts de forme en toile cirée, de manchons, gardent des rues d'ailleurs paisibles (zone neutre ainsi appelée parce qu'on est censé s'y battre). La seule manifestation en revenant d'Ostende à Alost, où une foule s'est massée près de la gare pour chanter la *Marseillaise* et salue le passage du train. Mais à Bruxelles les civiques ne se montent point le coup, jouent aux cartes ou cassent une croûte sur les marches du musée. Jolie vue de Bruxelles à droite du Palais de Justice, avec de tristes lointains, mais des clochers, tout un effort de pierre d'être grande et belle, et tout au pied, dans une paisible rue, trois Belges tout petits, dans l'éloignement, qui jouent aux cartes.

Campagne belge d'eaux plates, de bouleaux grêles, de triste brique. Bruxelles (capitale de Berthe aux grands pieds), qui veut se faire aussi grosse qu'un bœuf mégalomane.

17 avril.

Avenue Louise, jolie verdure naissante, attelages corrects, mieux qu'au retour des courses de dimanche. Bois de la Cambre, avec des ormes monotones, des échappées modestes.

Les gardes civiques qui « jouent concert » dans leur corps de garde et leur colonel Anspack qui leur récite des monologues.

Incuriosité bruxelloise pour la littérature franco-belge.

De jolies filles, mais sans perfidie dans la physionomie - taille épaisse, grands pieds, chapeaux comme des jardins de curé.

Prince Baudouin tué par un grand seigneur dont il visitait la femme trop souvent qui en garda le deuil. Les Belges s'imaginent leur roi constamment en goguette, au milieu de la curiosité des boulevards.

A Bruges, nous arrivons devant une porte fortifiée et un pont sur un canal qui se remet en place après avoir tourné pour laisser passer un bateau. Nous nous arrêtons un moment: une petite fille à gauche, toute rouge, lave une cuisine. Nous passons - on s'arrête un moment à côté de Romanichels - et Bruges dresse ses clochers délicats dans une brume ambrée: beffroi, Notre-Dame, Saint-Sauveur, Jérusalem, Saint-Sébastien, Sainte-Anne, Saint- Walburgh, les Dames anglaises.

Il y a, entre, deux moulins à vent dont l'un se meut avec lenteur; et deux enfants en rouge qui rampent aux pieds semblent des œillets en vie.

Bruges au bois dormant - où des enfants jouent sans bruit et s'assoient au pas des portes pour manger des tartines, - où l'on ne sent battre d'une vie intime et retenue que ce qui tient d'émoi dans une gorge de palombe, - où c'est le silence même qui semble faire mouvoir les cygnes du canal et l'aile des moulins à vent. La fraîcheur des briques anciennes, la ville nette et menue, des fenêtres vertes, la coiffe des religieuses de l'hôpital Saint-Jean qui écossent des légumes, du linge rouge qui sèche au pied d'une maison verte et se reflète dans l'eau - des fleurs aux fenêtres dans du Delft - à la porte des églises des annonces de faire-part en flamand.

Ostende, mer plate, horizon gris perle.

Les Memlings de Bruges, hôpital et musée, ouvrages de dames, mais un beau Van Eyck large et de couleur harmonieuse.

Bruges, avril.

A SOI-MÊME. Cher maître,

Le silence respectueux de Bruges m'a rappelé trop vivement celui dont je suis saisi en votre présence pour ne pas tenir à vous affirmer une fois de plus l'admiration singulière où me tient votre beau talent.

A vous, avec déférence.

Notre train glissa parmi les vignobles de Guienne, à travers le soir spongieux et roux. Puis des étoiles clignotèrent, et l'on vit reluire au loin la Garonne, comme un sabre tombé. La nuit vint, des fanaux dansaient sur le fleuve; et, comme on approchait du port, une sirène cria dans l'ombre sa faim ou sa mélancolie.

Elle faisait songer à ce kakemono de la vente Hayashi, où, perché sur un roc, une espèce de vautour au ventre en peluche bleue, guetteur affamé de la mer, semblait de son œil d'or pleurer, lui aussi, qu'on ne puisse jamais manger ni aimer à sa faim. Mais les dames préféraient acheter de ces tortueux petits arbres, Dodone ou Liban de ce Lilliput exaspéré qu'est le Japon, - de ces petits arbres qui se dessèchent et meurent à Paris, à cause qu'on ne sait pas le remède, qui est de leur enfoncer des clous dans le ventre, c'est-à-dire à travers l'écorce; et peut-être sont-ils, eux aussi, de ces êtres singuliers qui ont besoin de souffrir pour vivre, qui chérissent ces mêmes griffes dont on les éprouve.

1^{er} novembre 1902

Marseille, sous un beau soleil de dimanche, joyeuse, et toute pleine du plus trivial enchantement : des petits bourgeois sans nombre, - employés, bonnes gens en retraite, commis, - s'y disputent les tramways. Comme tous les petits bourgeois de tous les pays, ils ont chacun une grosse femme et une grande fille. Ils sont bien brossés et mal vêtus; ils sont l'épargne de la France; ils en sont la vertu, peut-être, et la force, si l'on veut; mais, grands dieux! ils n'en sont pas la beauté.

Par contraste, il arrivera qu'on rencontre, dans une rue écartée, quelque vieux Turc, coloré et grave, pareil à un beau légume, bringelle ou pomme d'amour, évadé de son jardin et qui se promène.

A Notre-Dame-de-la-Garde, il n'y avait presque personne. Tout l'air qu'on avait à ses pieds était plein de flammes et des cloches de la Toussaint; la

mer, au loin, vide et bleue, avec un seul navire qui fuyait vers le Levant. A ce moment une belle fille, dont les yeux semblaient humides de désir, entra dans l'église d'une marche assurée. On eût dit qu'elle allait réclamer son bon ami à la Vierge.

On ne se lasse point d'admirer le détroit de Messine; tant de voiles blanches sur l'azur de la mer, tant de maisons blanches sur le vert rivage. Celles de Sicile, pressées comme un troupeau de chèvres candides, sont repoussées par la montagne jusques au rivage : là, elles brillent, et semblent frissonner dans la lumière.

Mais l'œil interroge en vain les rocs et ces nobles promontoires pour y découvrir quelque ruine grecque, n'importe quoi de jadis : trois colonnes doriques, par exemple, liées au front, comme des génisses, par un joug de marbre, et toutes crues sur un pan de ciel obscur. Le navire est-il trop loin; n'y en aurait-il plus? Pourtant, quand on était petit, les estampes avec, au bas, des noms tout pleins de mystère, ne disaient-elles pas une autre Sicile, jonchée des plus nobles débris? Ah, rives Lilybéés, ne serait-ce de vous qu'une illusion aussi, et vaut-il mieux rêver à votre beauté que de la connaître?

Pour la première fois depuis Marseille, le flot d'huile, la clémence de l'air, ont arraché à leur cabine, ou aux longs fauteuils de rotin qui s'enchevêtrent sur le pont, les misérables que gouvernait le mal de mer. Ces êtres convulsés et blafards, aujourd'hui se promènent, mangent, rient. Ils se sont repris à s'aimer et se haïr les uns les autres: ils vivent, voici que déjà s'engage tout le petit drame des paquebots. Les coteries s'agrègent; un flirt ici s'engage; là des gens qu'on vient de présenter font le décompte de leurs amis communs. Quelques jeunes gens naïfs se réjouissent de Port-Saïd prochain; et on voit bien qu'ils ne l'ont pas visité encore cet Orient à 13, si loin des belles mosquées du Caire, et du désert chatoyant, où dorment des colosses. Mais les officiers du paquebot qui « connaissent mieux », comme disent les Anglais, s'occupent de la jolie demoiselle des secondes. Vous l'avez tous rencontrée déjà, svelte ou replète,

brune ou blonde. Elle a des yeux vifs, des toilettes fraîches. Elle voyage seule, et va rejoindre son père, fonctionnaire ou commerçant, dans quelque poste à nom bizarre.

Et il y a aussi les luttes de la salle à manger, le jeu des affinités et des antipathies, les compétitions de préséance. Un vieux monsieur qui voulait la droite du commandant est relégué plus bas par un ecclésiastique, de quoi il est fort indigné. Le temps, sans doute, et la chaleur l'apaiseront; mais les sournoises batailles de dames ont sur l'âme du bord une influence à la fois moins visible et plus dangereuse.

Les voilà tout de suite rangées en deux camps, par la grave question du chapeau à déjeuner. On se croirait à Compiègne, et cela a l'avantage de vous fixer à peu près sur l'origine, les relations, les sentiments de ces dames, ou du moins sur ce qu'elles en prétendent; en sorte que l'on peut ainsi distinguer tout de suite celles qui pensent bien, de celles qui pensent à autre chose.

Cependant la Sicile aux belles pierres décroît et pâlit à l'horizon. Déjà les hauts sommets qui la couronnent se sont dissipés dans l'air comme une vapeur.

Port-Saïd, 7 novembre 1902.

A SOI-MÊME. Je n'attends pas, mon cher ami, d'être à Ceylan pour vous envoyer mes impressions. C'est à peine si nous sommes en vue de Port-Saïd, mais « l'absence ni le temps ... », vous savez le reste. Que ne savez-vous pas?

Par le travers d'Aden, novembre 1902.

A SOI-MÊME. Voilà, mon cher ami, ce que je pourrais voir si nous faisons échelle à Aden. Il n'en est rien heureusement. La dernière fois que j'y fus, il y faisait chaud, et je vis que les moutons y broutaient des petits cailloux, ce qui devait en rendre la viande fort coriace.

Au sortir de la mer Rouge on donna un bal travesti à bord. Plusieurs personnes se firent remarquer par l'ingéniosité ou la richesse de leur masque; un monsieur mûr en bébé, un autre en garde champêtre, un troisième monsieur mûr en rajah, qu'on jugea, à l'étoffe, être celui de Madapolam. Divers jeunes gens avaient eu l'inspiration imprévue de s'habiller en matelots, de sorte qu'on les prit d'abord pour des hommes de l'équipage, conviés à boucher les trous. Seules, deux ou trois Parisiennes avaient conservé leur grâce malgré la chaleur; et tout cela, à la voix de Thibouville, parmi des drapeaux, des fleurs, tressauta, avec tristesse, écrasé sous le grand nombre de degrés qu'il y avait, ce soir-là, rien qu'au-dessus de zéro.

Mais il y eut d'autres spectacles : les poissons volants - une trombe - et surtout les marsouins.

Ces animaux héraldiques sont les plus heureux animaux du monde. Ayant mis leur félicité à sauter par-dessus les vagues, toute leur vie ils en ont la guise, et, de toute leur vie, ne s'en peuvent lasser. En outre d'un divertissement, on dirait qu'ils en ont fait une fonction, presque un sacerdoce; et qui les voit s'élancer ainsi, comme par déclenchement, l'air grave, la physionomie tendue, aussi sérieux que des professeurs d'écriture, comment mettre en doute que ce ne soit pour eux la chose principale ici-bas, que de sauter?

Il y en a de tout petits, à côté de leur mère, qui ont déjà le port important. Il y en a d'acrobates, qui sautent en arrière; mais on voit bien que les autres les désapprouvent, les jugent « nouveau jeu ». Parfois, tous, ils s'approchent du navire, comme pour demander Amphion. L'avant les atteint alors, les renverse : ils roulent dans l'écume, le ventre en l'air, au comble de la joie. Tout à coup, rassemblés à quelque insaisissable signal, ils s'éloignent, se perdent dans la mer. Déjà le gros de la troupe a plongé; on en voit deux ou trois encore faire un saut, au loin; le tout dernier, à son tour, s'abîme; puis rien - du bleu.

Colombo accablée de soleil ou sous les éclats de l'orage et du fardeau brûlant des nuits, où la vie est comme un mauvais rêve lumineux, ne me laissa admirer de ma fenêtre sur la plage par-dessus la bruissante écume de la mer, qu'une aube desséchée, une parcimonieuse aurore, et le vol balancé et le croassement et l'impudence de ces mêmes corneilles dont les lépreux de Kipling dévoraient la viande filandreuse.

Colombo fut une désillusion, comme Singapore plus tard devait l'être. Non pas que la nature n'ait rien fait pour ces rivages. Le paysage, au contraire, en est brillant et habilement modelé, mais les Anglais y ont bâti.

Qui dira les monuments britanniques d'Asie, l'horreur du style victorien, le gothique à terrasses, les arcatures ioniques en ciment armé, l'enduit rougeâtre ou blanc qui s'écaille? Cette coupole indigente, ce péristyle mort-né, cet escalier de nuance saumon, ce sont les Postes. Derrière les guichets dont le bois joue et suinte, des babous vous guettent pour vous voler sur le prix des timbres. A la sortie un rikchau vous guette pour vous voler sur le prix de la course. L'homme du bar vous guette pour vous voler sur le cocktail, et le changeur de l'hôtel sur le change. Deux heures de plus, on partirait nu.

Il fait assez chaud pour cela. Dans la salle à manger, où des restes de carry traînent parmi les letchis de conserve, les punkas agitent un air pesant et riche en mouches. Sous la varangue, deux Anglaises aux robes décolorées traînent aussi et causent avec une bibi presque centenaire, à demi nue, obscène, et qui est comme l'incarnation même des famines de l'Inde.

23 novembre.

Singapore, du large : des baies, des lignes d'arbres qui trempent dans l'eau, tout un dédale d'ondulations branchues. Peu à peu on pénètre ce labyrinthe d'îles, parmi des corbeilles de feuillage, des bâtisses anglaises qu'abrite un bosquet, et mille barques où étincellent des poissons d'or.

Plus loin, entre des maisons clairsemées, couleur de boue, une échappée s'ouvre, hors de perspective en quelque sorte : paysage aussi précis qu'irréel; et ce vert d'oxyde de la mer onduleuse, qui bat au loin contre des collines d'azur.

Voici la ville : elle est cocasse et laide, bâtie par des Anglais. Et voici des Malais au cruel sourire : on dirait Polaire.

Dans le quartier galant, par deux, par trois, sous leur varangue, les petites Japonaises sont assises, et font des signes à tout venant, les signes menus et énigmatiques d'une sensualité qui ne semble pas être tout à fait la nôtre. Se peut-il donc qu'il y ait plusieurs façons, non pas de s'aimer: il y en a beaucoup, beaucoup; mais de se le dire?

Cependant les mousmés multiplient leurs plaisants jeux de doigts, et leurs sourires. Elles ont des mains d'animal, une bouche en accolade, la taille basse. Elles sont toutes vêtues de bleu, les unes aussi carminées que des nymphes de Nattier, les autres telles quelles, avec des joues bombées, l'œil rieur. Une seule a la face longue, le nez busqué, des regards fiers; et peut-être que cela passe au Nippon pour les caractères mêmes de la vulgarité.

Singapore, 24 novembre.

A SOI-MÊME. Mon cher ami (si le mot n'est point trop familier). Singapore par sa luxuriante végétation me rappelle l'ardeur et la richesse de votre belle imagination.

N. B. - Il vaut mieux, par euphonie, remplacer ci-dessus « végétation » par « flore » (mais on n'est pas obligé).

Nous traversâmes, en quittant Singapore, une aube laiteuse répandue sur l'horizon de la mer, et cette fraîcheur qui réjouit les os aux plus jeunes heures du jour. Rien ne s'éveillait encore, ni l'odeur même de la rade aux riches épices; et seul, du fond de quelque navire à l'ancre, l'appel d'un coq traversa le silence du matin.

A mesure que l'on gagnait l'orient, des barques se découvrirent, nombreuses, plus nombreuses, par centaines. Elles glissaient sans bruit à notre rencontre, et, avant de s'engloutir de nouveau dans le brouillard, nous avaient laissé voir une voile angulaire, blanche ou couleur de rouille, qu'elles gonflaient vers la haute mer, comme une femme amoureuse qui tend sa gorge en marchant.

Nous côtoyâmes aussi les rivages de la Sonde, tout un troupeau d'îles montueuses, recourbées, versicolores. Comme de beaux dragons endormis par quelque charme au seuil de la Chine, elles chauffaient au soleil leurs croupes violettes papelonnées de vert pâle, leurs crêtes de feuillage. La mer en battait les bords sans violence, une mer de saphir et d'aventurine, si éclatante, si douce à voir.

On se réveille au milieu de la rivière de Saïgon, et le premier aspect de l'Indo-Chine, c'est du vert, tout un plantureux et plat paysage de rizières, où rampe un grand serpent boueux entre deux haies d'arbres. A cause de ces méandres, Saïgon, les tours fauves de sa cathédrale, la mâture de son port, semblent se déplacer lentement, quitter tour à tour et reprendre la gauche ou la droite.

On accoste enfin, on stoppe. Il y a là, sur le quai ferrugineux, une foule toute en blanc de messieurs inconnus, qui attendent des passagers, des nouvelles, gesticulent, et, comme des Troyens aux belles aigrettes, agitent le liège multiforme de leurs casques. Pourquoi tous ces gens ne sont-ils pas restés chez eux, sous le punka, au lieu de venir haleter sur le rivage rouge? Que tout cela est éclatant et morne! Sous le pesant soleil, les couleurs s'éteignent, semblent palpiter de chaleur. Seules, des fleurs pendantes de bougainvilléa, d'un violet intense, émaillent l'ombre d'un arbre. La fraîcheur délicieuse, la crudité, en désaltèrent les yeux.

La ville de Saïgon se glorifie de trois ou quatre tigres et de quelques employés des Postes. Contre les uns comme aussi contre les autres une administration prudente a protégé le public par un appareil de grilles, auprès de quoi celle de Picardie, si dure, la nuit, aux automobilistes, n'est que fétu et enfantillage.

Aussi les peut-on aller voir sans danger à de certaines heures (entre dix heures et dix heures dix; et de quatre heures et demie à cinq heures moins le quart). Il y en a qui rugissent; d'autres se font les ongles sur le sol de leur cage, ou avec des grattoirs; et, tous, ils voudraient manger de l'homme. Mais il faut ajouter à l'avantage des tigres qu'on ne leur alloue aucuns appointements pour tout cela; et c'est gratis, eux, qu'ils ont si mauvais caractère.

N'ayant pas de cabine sur cette triste *Gironde*, je vis dans la salle de bain. Comme elle est très chaude, j'ai laissé la douche ouverte, et j'aperçois par le hublot Niatrang montueux, avec des cocotiers au bord d'une étroite plage, paysage rond battu de soleil et d'ombre à travers la menue averse argentée qui pleure dans la baignoire, et semble une persienne de perles.

Il y a à Quinone deux tours Kmer (ou miang). De loin on les aperçoit envahies par la brousse et couronnées d'arbustes en cônes inégaux, le plus grand

d'une vingtaine de mètres, dans la campagne triste du soir, coupée de tombeaux, de huttes, de pagodes, bordés par la montagne et à droite par la mer. Elles sont rousses comme des chignons de filles.

Elles sont d'un très bel appareil de briques bien cuites, jouttes presque sans mortier, d'un rouge bien nourri, et de granit sculpté. D'énormes dalles, trouées pour être appareillées, des monstres, le tout de granit, dorment parmi les vieilles filles et les belles de nuit bicolores.

Une partie du décor dont l'arabesque rappelle parfois l'ogive gothique est de briques moulées, gaufrées pour ainsi dire, et parfaitement conservées et le montage de briques sur les plats est d'une rectitude remarquable. Ces briques bien cuites ont fini par faire une espèce de poudingue comme le ciment romain. Le temps ne les attaque que fragmentairement, et par espèce de clivage.

Après Tourane. La mer couleur hyacinthe semblait agiter au soleil, comme une robe de gitane, mille fragments de miroir; il y en avait tout à l'horizon qu'elle n'y était plus qu'une poussière de diamant.

1903.

La baie d'Along, aux écueils innombrables, décrite par tant de voyageurs, et que les Franco-Chinois vantent un peu au hasard, la baie d'Along est un spectacle, qui déçoit d'abord, tellement on sent que c'est le sublime-même, pour tous les gens qui font de l'aquarelle. A la longue, pourtant, cette assemblée de pics, de ballons, de pyramidions, d'éperons, d'aiguilles, de croupes, d'arches, de tours, de choses dressées, vous donne le sentiment de la grandeur par la diversité dans la répétition, d'une grandeur un peu théâtrale, mais avec la plus émouvante toile de fond, faite de monts étagés et brumeux. Et puis tout cela est tellement chinois; et c'est si rare un paysage qui a l'air chinois. Ici on pense au jardin de quelque mandarin géant; comme ils en composent avec des volières, des allées tortueuses, des rocailles, des arbres taillés en bêtes : un jardin qui se serait à demi abymé dans les eaux, et dont on ne verrait plus que les crêtes.

C'est à quelques heures d'Haiphong qu'on entre dans ce Karnac de la mer. Et tout de suite on perd le large de vue. Un dédale liquide et lent serpente entre des rochers noirs chevelus de vert, des milliers de rochers qui surplombent, qui pendent, qui se mirent dans cette eau de fleuve endormi. Il y en a de pareils à des donjons écroulés, à des sphinx, à des lions, à des Memnons sans tête, à des nefes pétrifiées, à des bêtes inconnues qui tout à coup, peut-être, vont se dresser sur la mer.

Mais non, elles dorment là depuis trop de siècles, elles dorment enchaînées par la racine antique des herbes. Nul chant d'oiseau, aucune clameur de marin, ne semble avoir troublé jamais leur rêve de pierre.

Parfois, au hasard de la promenade, on entre dans un cirque à l'étroite porte, ceint d'une haute muraille de rocs à pic; un cirque frais, plein jusques aux bords du plus riche silence et comme d'un sommeil lumineux : telle une coupe où abonde un vin couleur du jour. Et les eaux immobiles qu'il emprisonne forment un tel miroir, qu'on pense naviguer entre deux ciels qui se reflètent. Tout au fond, on s'arrête pour visiter une grotte. Elle est comme bien des grottes, irrégulière, hérissée, pleine de cailloux qui roulent, avec je ne sais quoi aussi qui fait songer à un moule à cauchemars. Et rien ne semble non plus avoir vécu là.

Mais voici que, dans une embrasure, des traces de feu, des débris de vases arrêtent tout à coup le touriste. Il reconnaît avec une espèce d'effroi ces vestiges d'un animal terrible. Hier, ou bien il y a mille ans, des hommes ont passé là, et ils ont mangé.

L'hiver asiatique, comme un triton malfaisant, continue à souffler son crachin sur les choses et sur les hommes. C'est vilain, cet Extrême-Orient pris de rhume: on se prend à passer le jour près de son feu, absorbé dans de vieilles *Revue des Deux Mondes*, ou des romans anglais d'aventures. Qu'elle est loin l'éclatante oppression de ce port de Cochinchine, couleur d'étain et d'émeraude, où des marinières haussés à de longues rames couraient sur les eaux avec des gestes d'insectes - et ce ciel d'un morne métal qui pesait sur la fourmilleuse Cholon.

Certains paysages du Tonquin, mous et verts, avec de beaux feuillages, des eaux qui dorment et des eaux qui courent, auraient on ne sait quel air d'Europe s'ils avaient un peu plus de décision dans les profils; et surtout si l'œuvre de l'homme, maison claire, clocher, ruine, mettait un accent sentimental

à la place précise. Et il n'est pas jusqu'à ces arbres, solitaires sur un tertre au milieu des rizières, où ils croissent en liberté pour faire un abri aux moissonneurs pendant la récolte, qui ne fasse songer à la France, à ces odorantes fenaisons où, tout petit, on s'est roulé sur le foin qui sèche.

..... Dix ans plus tard, on guettait les faneuses derrière la haie pour baiser la belle pourpre de leur bouche, alors que sous le ciel brûlant, couronnées de leur cruche où perle une eau si froide, elles reviennent de la fontaine, et que les faucheurs dorment sur le dos, à l'ombre d'un platane...

En somme le Tonquin, avec tous les éléments d'une belle unité, mainte rivière, des horizons symétriques, une vaste verdure, ne nous présente le plus souvent qu'un paysage inachevé, un peu indécis, et dont il semble qu'il n'est pas encore arrivé à la conscience. Entendez par là que c'est notre âme européenne qui reste incapable de le bien apercevoir, comme aussi d'y associer ces souvenirs personnels, ces légendes, ces traditions, qui prêtent, pour ainsi dire, un sens à la nature.

N'en fut-il pas de même, jadis, pour notre propre terroir, alors que l'âme aisément éparse des Gaulois ou des Francs l'embrassait sans le définir encore, et flottait comme une brume de pensée sur les choses? Et ce ne fut pas trop, peut-être, de toute la raison d'un Descartes ou d'un Poussin pour leur imposer en quelque sorte l'ordre et la logique que nous y découvrons aujourd'hui.

Du reste on pourrait, par d'aussi bons arguments, établir le contraire de tout cet ennuyeux paradoxe, qui n'est peut-être, au coin d'un feu d'hôtel, que la fantaisie, ou le spleen, d'un voyageur trop paresseux pour ne pas aimer mieux d'imaginer que de voir. Et c'est vrai qu'il suffit, pour donner un caractère propre aux sites de ce pays, du moindre monument, mur de temple à frise blanche fleurie de noir, vieux pagodon qui s'écroule sous un manguier, ou bien un de ces beaux toits à la poulaine, que les architectes venus d'Europe ont l'air de mépriser, et qu'ils n'osent entreprendre.

Pour ne rien dire de quelques différences de faune humaine ou animale qui rappellent qu'on est assez loin de Paris. Et penseriez-vous y rencontrer, fût-ce aux Buttes-Chaumont, ce buffle énorme et doux qui porte, assis sur son dos, un enfant coiffé d'un vaste abat-jour de paille; ou ce cochon noir dont le ventre est si traînant qu'on y voudrait greffer, comme support, une cinquième patte; et ce roquet encore, à la courte queue, qui, rien qu'à voir un diable étranger, s'enfuit si

drôlement et ouvre, dans son appréhension extrême, une gueule de crocodile, longue, pointue, silencieuse?

Il y avait ce jour-là à Haïphong une très belle fête chinoise, cortège ou procession qui fit pendant quelques heures du quartier jaune une parade chatoyante et fumeuse.

On eût dit d'une fête pour les enfants, tant il y en avait dans la rue, ou aux galeries, jouant un rôle : bambins grimés et vêtus en fiers guerriers ou mandarins respectables, et jouant la majesté; petites filles aussi fardées que des infantes de Cuello, avec des cheveux tirés en arrière, qui font brider encore leurs yeux bridés, et les costumes les plus chantants.

On y rencontrait encore une profusion de pavillons, d'étendards, de dais, faits de soies somptueuses, des brocarts aux profondes couleurs, brodés, chargés d'or et d'argent; des tout petits chevaux, montés par des enfants, et qui piaffaient et qui se cabraient; des porteurs de cochons laqués et autres cuisines chinoises et assez de pétards pour éteindre le soleil ou le tonnerre.

Enfin, pour clore le cortège, une dizaine d'ascètes en simarres rouges, portés sur des chaises, et se perçant les joues ou les bras avec des broches ou d'énormes aiguilles. La plupart sont impassibles : l'un d'eux toutefois semble cruellement souffrir, et, avec la même physionomie des gens qui montent chez le dentiste, il s'appuie un mouchoir sur la bouche pour étouffer ses plaintes. Le tout dernier est une vieille femme édentée, centenaire sans doute, aux yeux sans cils, les deux joues traversées de part en part. Immobile, et couleur de cire dans son linceul sanglant, plus qu'à moitié morte déjà, elle a l'air d'accompagner ses propres obsèques.

A Hanoï, par une nuit de mardi gras, au sortir d'un bal masqué où l'on put admirer quelques déguisements d'une trouvaille ingénue, dignitaire chinois, Mignon, Folie, mousquetaire peut-être, ou doge, un groupe d'hommes a pris refuge, après souper, dans une fumerie de la banlieue, taudis de luxe et de misère. Le sol est de terre battue; de vieilles soies de Chine, où se jouent les courants d'air, frissonnent à la muraille. Il y a des kakemonos noir et vert où grimacent des monstres. Il y a une pendule à musique, de Hong-Kong, qui joue un air chinois, toujours le même, et d'une vieille voix si lasse! Il y a des pipes d'ivoire,

d'écaille, incrustées d'argent, avec des fourneaux faits de pâtes rares - et il y a un reste d'opium de Bénarès, dans une boîte de pommade à la rose.

De ces visiteurs, trois se présentent au naturel; le quatrième, un étranger, dont personne ne sait ce qu'il fait là, est déguisé, semble-t-il, en vieille fille. Divers idiomes, dont on tâte son intelligence, ne produisent aucune réaction: tout porte à croire qu'il ne sait que l'anglais et encore... comme un Anglais.

Quant au cinquième et plus jeune, il est en « roi du Laos », c'est-à-dire en smoking et bas de soie, caleçon bouffant de cachemire, au lieu de culotte, et, pour toute couronne, un chapeau de feutre mou dit « à la Humbert ».

Les deux masques ont remporté du souper ou du bal la plus joyeuse humeur, sympathisent, crient sans se comprendre, et dansent des pas.

L'Annamite couleur d'eau sale, qui tient la fumerie, est assez jeune, assez prenante : face d'espièglerie et de cruauté, que l'on sent qui pèse sur vous d'un air dangereux, à l'heure où l'opium conquiert un homme de plus à ses joies et à son angoisse; lui fait des os creux et légers comme le roseau des flûtes, tout son corps impalpable, et le cœur plein d'une rayonnante mansuétude.

Celle-ci ne vend pas que de l'opium, et parfois, dans une salle de fond en contre-haut, que dessert une issue détournée et une échelle courte, on entend rire, des verres qui se choquent, et la voix traînante des congais.

Mais ce soir, « Madame » a trop fumé pour avoir le cœur à cette clientèle. Elle reste étendue sur sa natte, sans parler, avec des regards qui filtrent; juste assez forte encore pour faire la pipe des nouveaux venus.

- Vous ne sauriez croire, dit le pseudo-roi du Laos, qui est un peu amant et un peu amoureux de la dame, comme elle est intelligente, d'ordinaire. N'est-ce pas, ma chérie?

Et il miaule quelques mots annamites sur le mode supplicatoire; à quoi elle ne répond que peu de monosyllabes, et par ces mêmes regards coulés. A tout prendre, ce n'est pas couleur d'eau sale qu'elle est, mais de café cru.

- Et amoureuse avec cela. Mais vous n'aimez pas les femmes annamites?

- Je ne les aime pas, dit celui qui est couché, et qui vient d'aspirer d'une longue haleine l'âme parfumée de son bambou. Il est resté généralement connu dans Hanoï, comme « le Monsieur qui a payé pour venir à l'Exposition ». Et tandis que l'Annamite, de ses étroites mains sans paume, lui prépare une seconde

pipe: C'est leur bouche, dit-il, qui me neutralise, ces dents noires et ces lèvres au bétel: un trou dans une plaie.

- Il y en a avec des dents blanches, dit le troisième. C'est ce que l'on vous vend sous l'étiquette : congais d'Européens.

- Mais qui les vend?

- N'importe qui. Mon boy, par exemple, me les amène à l'hôtel. Celle d'hier, qui s'appelle Madame Tou, était charmante, et elle ne s'écria pas en entrant : C'est gentil chez vous! mais se mit à rire pour montrer l'émail clair de ses dents, et s'assit tout de suite au bord du lit. Elle portait un mantelet fait, je pense, d'ailes de chauve-souris, une simarre en velours noir, une robe couleur de couchant, une tunique vert d'eau, un pantalon bleu de perle, une combinaison héliotrope, une camisole rose-thé, pour ne rien dire de sa chemise, de son caleçon, de sa ceinture, ni de quelques écharpes, sautoirs, bandoulières ou autres. C'est ainsi qu'elle participait en même temps de l'oignon et de l'arc-en-ciel.

Quand elle fut tout à fait pelée, et dans le demi-jour elle en paraissait presque blanche, à la fois repliée et offerte, comme ces fleurs qu'on cueille le matin, fermées à moitié et toutes pesantes de rosée...

- Très bien, très bien!

- Vous nous l'écrirez, dites.

- Aussitôt, dis-je (tas de mufles), qu'elle fut accommodée, elle cacha son visage dans les coussins; mais ses yeux bridés épiaient en dessous si on l'admirait. Du reste, elle sentait le poivre, la laque, et embrassait des lèvres comme une blanche, au lieu de vous renifler à la tonquinoise, avec ce mélange d'avidité et de dégoût dont, chez nous, les cuisinières interrogent le poisson.

- Eh bien, moi, j'aime mieux les Japonaises. Celles que nous vîmes à Singapore, par exemple, qui étaient si bien articulées.

- Non, tout de même, intervient le jeune pseudo-Laos; on a beau dire que la femme annamite n'est rien auprès de la blanche, de la femme de notre race qui...

La pensée du jeune homme est à jamais replongée dans le néant par l'étranger « en spinster », qui, le saisissant à bras-le-corps, l'entraîne dans un rush formidable, en renversant les escabelles ornées de burgau, et en poussant de farouches cris de : Heyhoô! Halloô! etc.

.....

Cependant la conversation suit son cours.

- Qu'est-ce que vous voulez ? Il faut bien se plier aux circonstances. Ça et l'opium... Et puis l'exemple vient de haut.

- Mais non, mais non. Et même il paraît que le peu qui en restent se convertissent.

- Papavère lui-même. C'est à croire qu'il s'est acheté une conduite.

- De Grenoble, j'espère.

- Tout de même, il a fallu encore sévir dernièrement, pour des faits connexes, comme on dit à la Cour, et contre ce pauvre Chose, de N.-sur-Mékong, qui s'y est fait prendre une seconde fois, avec toute la lyre : pression administrative, cadouille, scandale au pénitencier, etc. Lui, brave homme au demeurant, et très empoisonné de ce tapage : « Voyons, disait-il, monsieur le Subrogé, mettez-vous à ma place : on me traque, on me déshonore, on enraye mon avancement. Et à propos de quoi, je vous le demande... C'étaient des condamnés à mort ! »

Cette petite, tchinoiserie jette comme un froid sur la conversation; et, pendant quelques minutes, on n'entend plus que l'aspiration à petits coups d'un fumeur qui s'essouffle ; le vent au dehors, qui semble froter ses plumes contre les battants de la porte - et dans la salle du fond, la clameur continue d'une congäï, qui chante ou qui pleure.

- Il fallait voir l'indignation de Papavère à raconter ça, et s'en aller de long en large, en billardant.

- Il a pourtant quelques histoires dans son passé, dit Pseudo-Laos.

- Nous les savons... nous les savons tous... toutes.

- Im !

- Tu vois, ma chérie, dit Pseudo-Laos, comme ils m'attrapent.

Mais « ma chérie » ne répond plus rien du tout. Prostrée sur sa natte, elle contemple d'un œil vitreux la veilleuse aux papillons d'émail, où l'on fait gonfler et palpiter la goutte d'opium au bout d'une aiguille. Elle n'est même plus bonne à cela; et comme quelqu'un de la compagnie connu sous les noms de Vieux-Colon ou de Mon-Colon a envie de fumer une dernière « touffiane », on expulse l'Annamite en douceur. D'une babouche traînante, et, tout en marmottant des mots sans doute injurieux, elle disparaît dans le fond, derrière l'autel des ancêtres, si reluisant de dorures.

La dernière pipe est suivie de plusieurs autres. Dans l'air, déjà saturé d'ivresse, le parfum du Yunnan se mêle à celui du Bénarès. Comme une larme d'opium, la conversation, elle aussi, s'enfle, palpite, se dissipe; et bientôt, personne n'écoute plus personne, que parfois pour envahir son discours.

- Êtes-vous allé aux Américaines? C'est cher, mais si confortable.

.....

- C'était au bal de l'Agriculture. Elle me répond: « Je suis trop vieille, voyez-vous. - Mais non, lui dis-je, c'est votre mari. - Le fait est, avoua-t-elle alors d'un air rêveur, qu'il est un peu comme la piastre : à la baisse. »

- Pauvre homme, il n'a jamais eu bonne presse. Est-ce que vous croyez ce qu'on en dit, que lui aussi a fait partie de la bande Winchester?

- C'est-à-dire, - il en restait alors beaucoup; et d'ailleurs on disait ça de tout le monde, au temps héroïque des vieux Tonquinois. Lui avait sa concession au bord du fleuve, pas toujours un dollar à la cagna, et sa femme, que vous connaissez, qui aimait déjà la toilette. Alors, une fois le temps, il prenait son fusil, et les bateaux annamites qui passaient... vous voyez ça d'ici.

- Oui, oui...

- Et moi, dit le touriste, je ne vois pas d'ici. A entendre les gens d'Hanoï, il y a des jours où on douterait qu'il y ait jamais eu, de toute l'Indo-Chine, un honnête homme, ni...

- ... Indo-Chine, school of scandal!

- ... ni une honnête femme.

- Oh! de celles-là, il y aura toujours assez, s'écrie Pseudo-Laos, qui croit encore à l'adultère. (Vous, l'Angloche, laissez-moi paisible!)

Ici, l'étranger, ayant fait une dernière tentative chorégraphique que l'autre refuse décidément de partager, danse tout seul, se jette par terre, et l'alcool commence de lui aigrir sur la cervelle. Le Monsieur « qui a payé! etc. » étant le seul qui l'entende un peu, c'est à lui qu'il adresse ses griefs en dernier recours.

- Vous comprenez l'anglais?

- Je le parle, mais je ne le comprends pas.

- No mind ! C'est seulement pour dire à vos amis, je vous prie, qu'ils sont des confondues brutes, que je leur tordrais le nez avec plaisir, que l'Angleterre prendra le Tonquin un de ces jours, que...

- Ce gentleman, traduit le sage interprète, vous remercie par ma voix du gracieux accueil qu'on lui a fait cette nuit, et que divers engagements l'empêchent de mettre à profit davantage. Mais il est heureux d'avoir à se louer une fois de plus de la courtoisie française.

Tout le monde s'incline avec des sourires vers l'étranger, qui se retire plein d'un surcroît d'indignation, en laissant la porte ouverte.

Un bruit d'eau et de vent entre dans la fumerie, avec cette humide et froide vapeur qu'on nomme le crachin. Quelqu'un ferme la porte d'un coup de pied, en maudissant la lointaine Angleterre.

.....

- Alors vous pensez que nous ne finirons jamais le chemin de fer du Yunnan ?

- Pas plus que votre vice-roi un discours de sa vie.

- C'est vrai qu'il ne parle guère.

- Ni ne dépense davantage.

- Ah ça, vous n'allez pas vous mettre à parler politique? Les gens bien informés, à Paris, m'avaient assuré qu'on n'en faisait pas en Indo-Chine; et surtout qu'on n'en disputait jamais.

- Mais ils ne font pas autre chose, - ou bien du gâchis, - la moitié des gens que vous voyez aux affaires. Et gais, avec ça, on dirait qu'ils ont gardé des cadavres ensemble.

- Sauté, seulement!

A voix plus lente, on continue d'échanger de banales noirceurs sur les gouvernants et le haut commerce.

- Vous y étiez? demande-t-on.

- Non, mais à ce compte on ne raconterait jamais rien.

L'interrupteur pense peut-être que cela vaudrait mieux, mais ne le dit point; et alors dans le silence, on entend tinter au loin une cloche aérienne et faible.

- Entendez-vous?

- Oui, c'est le mercredi des Cendres.

.....

D'aventures de fumeries, il ne se rencontre guère. L'opium est un dieu qui garde, contre le profane, ses mystères éleusiens. Et des lambris d'ébène, où miroite le rêve, défendent de son temple la noire sérénité.

Mais on y lie parfois commerce d'amitié avec des gens imprévus: tel ce cuisinier oublié à terre d'un caboteur saïgonnais. Cet homme, frappé d'un injuste destin, se rappelait des temps meilleurs, et d'avoir été maître coq d'un paquebot autrichien. Dans cette banale fumerie, il parlait de son passé avec les regards lointains d'un fakir qui, de son rêve de nacre, regarde le temps s'évanouir, et les apparences.

Il voulut bien dévoiler quelques-uns des secrets de sa profession; tout ce qu'on peut « gratter » sur le riz à Colombo, ou sur les bananes au Cap Saint-Jacques; et l'art hermétique d'arracher un pourboire aux Baltes, barons mais avarés: « avaritia famosi Germanire duces », dit ce Marseillais de Pythéas.

Il fallut en retour le payer de quelques confidences. C'est ainsi qu'il apprit sans étonnement, sinon sans regret, que Spinoza était mort d'amour. Sur quoi il se leva de sa natte, et s'avança la main tendue vers la « famille ». Un autre fumeur qui se trouvait là, plus doppé de wiskey d'ailleurs que de bénarès, en pleurait dans son mouchoir. Et le maître coq convint tout en reprenant la touffiane, que l'amour est une projection du moi. Mais il observa, dans un français mêlé d'annamite et de pidgin : « Les congais, il faut les loucsire. » Il ne nia pas non plus, que les Pyrénées fussent violettes, tandis que les Alpes sont bleues; ce qui pour les montagnes est une couleur à bon marché, - ni que la cruauté intellectuelle qui, au lieu des corps prend les cœurs à divertissement, l'emportait de beaucoup sur les jeux grossiers de Dolmancé. La causerie, que vint seule interrompre une aube acide, en robe grise rayée de citron, exquise, scintillait de paradoxes, où cet homme se joua comme, parmi les porcelaines, la fille du roi de Seringam. Environ le petit jour son éloquence avait des ailes, et nous l'écoutions, le cœur palpitant, nous enseigner les ruses des tchocras de Pondichéry.

Ah! pourquoi revoir les gens qui, en une fois, ont donné toute leur mesure? Le lendemain sous les implacables lumières du bon sens et du grand jour, dans ce grill-room luisant et net, tout, chez notre invité, parut médiocre : sa politesse, sa mise, son parler. Il semblait las d'idées générales, voire de sociologie; et même il prit le nom de Rapoport pour celui d'un chien de chasse.

Mais il n'avait pas oublié, à l'égard des femmes, son jugement mystérieux; et, tandis qu'il dévorait méprisamment un si grand tournedos qu'on eût dit la bataille d'Adoua : « Oui, répéta-t-il, les congais, il faut les loucsire. »

.....

- On ne peut plus fumer, la lampe à opium n'a plus d'huile.

En effet, dans l'air fumeux, - elle charbonne, dans le crépuscule qui naît; et le plaisir subtil de la nuit, insensiblement, n'est plus qu'une vide amertume. Pourquoi ne s'en va-t-on pas? Les paroles espacées que l'on dit ressemblent aux larmes de buée, une à une égouttées de ce plafond sale, qui tout à l'heure encore, à travers l'opium, apparaissait comme irisé de rêves.

D'ailleurs la rafale s'est calmée; le matin continue de s'insinuer on ne sait par où, un triste matin, aux couleurs des Cendres, qui fait frissonner les coulies-chais dans leurs pousse-pousse. Et on se sépare. Pseudo-Laos reste à la fumerie; Vieux-Colon a quelque mystérieux rendez-vous de par ailleurs; et les deux autres s'en vont de compagnie, par la triste rue du Coton.

- Allons, chai, un peu vite: maoulen, maoulen!

Hélas, le pneu d'un des rikchaus ayant glissé hors de la jante, il faut que le coulie le rajuste avec son mouchoir de cou. Cela glisse de nouveau; et le bandage est à refaire, à refaire encore, un peu plus loin. Tous les trente mètres il faut s'arrêter dans la boue liquide, sous le pâle ciel qui pleure, qui pleure comme s'il se rappelait le mardi gras.

- Enfin, voici l'hôtel. A gauche, chai : là, toi!

Une petite ville du Tonquin ou de l'Annam qui semble agréable par contraste d'Hanoï et son crachin. Il y a un mail. Il y fait frais, mais sec, et de ma chambre j'entends siffler un merle à travers le feuillage, sensation rare au Tonquin, où l'on peut dire là aussi : Oiseaux sans chant, fleurs sans parfum, femmes sans pudeur.

De Sontay à Dongdong par une route bien tracée, mais pierreuse qui fait directement tressauter les rikchaus. A X.-N., petite ville du Tonquin ou de l'Annam qui semble agréable, il y a un mail.

L'hôte, un de ces braves gens, moitié colon, moitié hôtelier et le reste soldat, comme on en trouvait dans les petites villes d'Algérie, nous conte ses déboires d'élevage. Il a cru à l'avenir de Sontay par le chemin de fer. Il a fait venir par gros paquets, tour à tour, vaches, poules ou moutons, et naturellement la maladie a été le fruit de l'agglomération. Sa femme et sa belle-sœur, assez jolies, pâles, grasses, mélancoliques. On sent qu'elles le font correctement cocu avec des sous-officiers, pareils à ce qu'il fut et lui, dans sa petite voiture au trot vif d'un poney annamite, va voir ses arbres et ses bêtes, sur la concession.

Après tout, son vin, ni son potage ne sont mauvais, et la grande salle, longue et sombre, avec une chromo patriotique, ses marques de piquet qui traînent, ses carafes, rappelle curieusement un hôtel de commis voyageurs d'une petite ville française. Ici, défendus contre le décor exotique, et les souvenirs récents de l'Histoire sanglante, se déroulent étroitement, exactement, des existences bourgeoises, comme le mètre d'une couturière.

On passe d'abord par le village de Quilna grouillant d'enfants, on croise un groupe multicolore d'adolescents chinois qui jouent aux quilles sous un grand arbre, et ressemblent, quand ils lancent la boule, à un oiseau qui prend son vol. Mais déjà la population a changé d'aspect, plus grande, plus osseuse qu'au Delta, et les paysannes sont exactement habillées en cotonnade bleue, veste bouffante et pantalons à bracelets comme les bourgeoises qui font trempette sur une plage à bon marché. Peut-être est-ce ici que les petits trous pas chers envoient leurs vieux costumes de bains.

Plus loin, c'est un cochon chinois, un de ces extraordinaires cochons dont le ventre est plus bas que les jambes : celui-ci est affectueusement tenu en laisse par un personnage hybride, indéfinissable, qui a de longues dents, de longues jambes, des yeux clairs. Est-ce que par hasard, dans ce pays, on ferait garder ces pauvres animaux par des institutrices anglaises?

Puis ce sont trois vieillards à barbe blanche, immobiles sous un banyan, et qui ont l'air d'un symbole, ou bien un bout montueux de site, aux penchants arrêtés, avec quelque grêle feuillage étagé en parasol, qui fait songer au Japon, et des curieuses rizières étagées en gradins de cirque.

Mais en vue de Dongdong, tout à coup le site se précise à la fois et s'élargit. Des montagnes étagées, modelées à grandes lignes, à grands blocs violacés, quelques forts des plus pittoresques dont les sommets et les nuages encadrent la vaste dépression où Dongdong dissimule ses casernements et sa gare. Un des plus beaux paysages d'Indo-Chine, un des mieux composés, et toute cette beauté immobile et majestueuse, où la guerre ne se rappelle à l'esprit que par quelques beaux noms, fut le départ de cette fantastique dérouté de Sontay, où des hommes ivres et fous fuyaient 80.000 chinois en dérouté et jetaient à tous les ravins leurs munitions et leurs flingots même.

Pour si peu anthropomorphe qu'on soit le calme des sommets a quelque chose d'ironique, à certains jours. On voudrait avec eux dominer et moquer les autres hommes, les bêtes passionnées qui tuent et fuient. On voudrait habiter ce fort chinois par exemple, à moitié démantelé et dont les créneaux dominant à pic de plus de cent mètres la route de Chine. On y serait bien avec de gros livres, de ces gros livres en veau qui traitent des seules réalités d'importance, de controverses religieuses, d'archéologie. Et tous les matins un petit Chinois vous ferait passer dans un grand panier au bout d'une longue corde des conserves et de ce vin cuit et sucré qu'il faut boire chaud et qui cause des griseries si singulières.

A la Porte de Chine nous trouvâmes le fort plein de sacs de riz gracieusement offerts par le Gouverneur de l'Indo-Chine au maréchal Sou, chef militaire de la province de Kouang-Si que l'on paye régulièrement pour qu'il maintienne en Chine les bandes de pillards qui naguère passaient la frontière, besogne dont il s'acquitte assez honnêtement du reste. Le vieux colonel mandchou qui commande là vous offre du thé, et nous présente sa petite fille, joli bébé vêtu de soies diverses, qui oscille dans ses petits souliers et ses pantalons larges.

La pagode des corbeaux est la plus belle d'Hanoi; et il y a trois cents ans qu'on y enterre, sous les grands arbres, les lettrés de marque. Sur chacune de leurs tombes, alignées en longues files, se dresse une stèle énorme de granit que supporte une tortue au dos imbriqué. Et personne jamais ne foule l'herbe épaisse, autour de leur dernière demeure, que le gardien ou quelque Français ignorant.

L'ensemble est fait d'enceintes barlongues et successives (mais non pas concentriques) qui se commandent l'une l'autre. La plus vaste est ornée d'un

bassin herbeux, dont le balustre vacille et se délabre. Car il n'y a que deux choses où le temps ne peut rien changer ni détruire : l'eau et le vent.

Les portes au linteau recourbé et les pavillons sont d'une simplicité presque austère; la majesté en paraît aller en croissant jusqu'au sanctuaire, qui est confuciste, et par conséquent vide de statues. Tout cela appartient manifestement à un plan logique, à l'invention d'un seul cerveau.

La beauté simple; l'ordonnance de ces choses était en harmonie avec le temps profond et mélancolique d'automne qu'il faisait ce jour-là. Quelques feuilles tournaient sans bruire sous le vent lourd; et rien ne troublait le mutisme de tout cela que le bruit lent et catholique des cloches, au loin.

On peut encore visiter à Hanoï la pagode du Grand-Bouddha, encore qu'elle soit beaucoup restaurée. Le Grand-Bouddha lui-même, statue d'un héros tonquinois béatifié, est une imposante masse de bronze qui semble étouffer dans un étroit sanctuaire. Tout près, se trouve une statue en bois, fort belle, qui paraît être le portrait d'un ascète. Tandis que le Grand-Bouddha est d'un art tout chinois, l'ascète fait plutôt songer à certaines statues et à certaines masques du Japon, exemple de ce concert asiatique de choses d'art où l'on voit la Perse, L'Inde, la Malaisie collaborer avec les races jaunes.

... Il y avait encore à Hanoï une petite pagode dite: la Pagode des Vérités Ténébreuses. Désaffectée dans la suite, elle sert aujourd'hui de bibliothèque maçonnique. Ainsi l'a ordonné cette justice des choses que Gambetta crut un jour avoir découverte.

D'ailleurs, la franc-maçonnerie est le seul culte officiellement reconnu et subventionné en Indo-Chine. Ajoutons qu'elle y est vertueuse. Un des plus hauts fonctionnaires de la colonie ayant reçu d'Europe la visite d'une dame de ses amies, une loge locale lui envoya en remontrance un cordonnier qu'elle avait dans son sein, et qui peut-être ne valait pas Cléon. « Songez, Monsieur le X... s'écria éloquemment (entre autre choses) l'orateur, que l'impudicité a détruit les plus solides régimes; et que la Pompadour a fait à la monarchie plus de mal que la Révolution ! »

Pauvre marquise, auriez-vous jamais cru qu'un cordonnier vous regarderait, un jour, plus haut que la bottine?

Hanoï, 1903.

A SOI-MÊME. Cher Monsieur Toulet, laissez-moi vous conter les malheurs du pagodon ci-contre¹. Naguère un édile hardi le fit « orner » d'une réduction en fonte de *la Liberté* de Bartholdi. Un autre édile, mieux avisé, déboulonna *la Liberté* (Phénomène assez ordinaire) et la remplaça par un pignon chinois. Ce fut alors qu'on peignit le tout de cette délicate nuance chamois que vous auriez pu admirer si vous étiez venu avec nous en Indo-Chine. Mais tout lasse et, une nuit, Sailland et moi, ayant pris une barque et un pot d'indigo, nous passâmes au bleu l'infortuné monument. La ville ne laissa pas d'être surprise, le lendemain; et, au nombre de 102.000 habitants (plus la population flottante), s'assembla sur le bord du lac. Tomba une averse: tout le monde rentra chez soi. Mais l'indigo, cependant, ayant profité de l'humidité pour se mélanger avec la couche rouge du chamois, quand on ressortit le pagodon était devenu violet comme une améthyste. La nuit tomba à son tour, et l'indigo continuant ses inqualifiables manœuvres, atteignit la couche inférieure jaune; en suite de quoi le pagodon devint vert et la ville d'Hanoï, folle.

Bien à vous.

P.-J. TOULET.

Près Manille, 28 février 1903.

Le store se reflète dans ma glace, et le ciel océanien à travers le lattis. J'y viens de voir glisser un grand oiseau blanc, avec lenteur; et c'est ainsi que ton souvenir, amie au loin perdue, traverse les plus heureux de mes songes.

Manille, 3 mars 1903.

A SOI-MÊME. Mon cher ami, me voici à Manille, et je rêve au temps où vous la jouiez aux enchères, avec cette mauvaise humeur presque excessive, ces

¹ Sur une carte de Hanoï: le petit lac. Vue prise de la rue Jules-Ferry.

aigres cris et ces silences plus agressifs encore qui font de vous dans la perte un des moins supportables joueurs qu'il y ait. Un jour, vous rappelez-vous, vous aviez apporté de Carresse dix louis tout en or, et l'on devait aller aux courses de taureaux de Salies. Mais toute cette monnaie ne fut, pour les habiles doigts de vos adversaires, pas plus qu'un flocon de neige dans la main d'un enfant. En fîtes-vous une musique? - La banda del Pasig elle-même, dont les cuivres viennent de charmer notre voyage sur *le Hoihao*, n'était que silence auprès, et discrétion. A vous.

Près Hong-Kong, 9 mars.

Nous partîmes pour Manille, par *le Hoihao*, bateau douteux et même, jadis, coulé à pic en Chine et repêché par ce Marty dur et redouté qui se fit à Haïphong quelque fortune.

Il y avait Georges Le Lorrain, chef d'une mission aux Philippines où il fut vice-consul, ses compagnons : R..... y, planteur à..... qu'on accuse d'avoir jadis piraté sur le fleuve, excellent homme au demeurant, A. de Lafaulotte et Piolant, planteurs à Niatrang, et officiers de cavalerie, - et un peu Metman, ce cousin d'H. de Régnier et qui ressemble si singulièrement à Guillemain. Plus : le jeune Bordas qui est dans les douanes au Tonquin, et Sailland et moi qui ne saurons jamais ce que nous avons été faire à Manille.

Pour ne pas oublier un sieur de L...a, grossier espagnol qui est quelque chose dans la C^a générale des tabacs philippins, C^{ie} aux deux tiers française pour l'argent, mais bien muflé et bien espagnole quant aux gens et procédés.

Le voyage fut assez gai, encore qu'inconfortable et fort secoué. Un capitaine norvégien, brave homme, et sur l'autre moitié du pont, deux ou trois cents Manillais et Manillaises, vautrés, mal nourris et faisant de la musique, parmi des Negritos, des chevaux et quelques silencieux boys tonquinois.

Les premières côtes philippines que nous vîmes ressemblaient par leur verdure et leurs sommets brumeux à des paysages de la côte d'Annam, Niatrang par exemple. Puis ce fut Manille, plate, au fond d'une baie immense, quelques clochers massifs, des navires.

D'entrer dans le vieux port (après avoir passé la tour rouge, étagée à la chaldéenne, qui doit être un phare ou une vigie), est plus amusant. Il y a une

futaie de mâts, mille chaloupes, des jonques peintes de fleurs et à droite les murs beaux et géométriques qui gardent le vieux Manille.

C'est dimanche, la ville est éclatante et triste - quelquefois un crincrin invisible fait vrille dans le silence du soleil. Les maisons sont médiocres, vaguement espagnoles avec des enseignes yankees, et la seule chose digne d'intérêt que je verrai ici c'est le vieux Manille, avec ses églises churrigueresques (dont une en faux gothique 1830), avec deux Murillo dans l'une, celle des Augustins, je crois, sa massive enceinte à portes armoriées et bastions à pans coupés, et ses belles maisons philippines en bois peint de fleurs et d'arabesques, avec une galerie au premier étage, fermée de châssis mobiles et que coupent, par intervalles, des colonnettes d'une parfaite élégance, le tout sous un toit plat qui déborde grassement.

Il y en a une (insular Cy) à côté de l'hôtel d'Orient, qui est la seule chose bâtie par des Anglais, en Extrême-Orient, que j'ai trouvée plaisante, sur un plan philippin, mais avec des pots à feu sur le comble et, en fonte de Glasgow, des colonnes supportables, et surtout toujours en fonte des grilles et cache-colonnes de feuillage sur des dessins indous je pense - la première fois que la fonte d'art a un sens pour moi.

Hong-Kong.

Auberge caravansérail faite de plâtras mal coagulés où, des subalternes en smoking, payés par la maison, jouent tristement aux gentlemen à l'heure du dîner (Ah! qu'ils préféreraient se saouler en bras de chemise en côtoyant un billard).

Hong-Kong où des bains monumentaux et détraqués n'offrent plus au voyageur qu'une douche borgne et rouillée pleurant quelques perles d'eau sale, où le coulie seul de l'ascenseur s'adonne à la politesse depuis qu'un touriste de passage lui en enseigna les éléments. Le coulie avait été grossier avec une dame qui descendait. Le touriste remontait, et se trouvant seul, se mit à masser vigoureusement la face du Céleste non sans ne pas lui épargner les bons conseils pour l'avenir. Le coulie se plaignit à la justice, et le touriste prit un air si étonné, si étonné, qu'il fallut bien croire à son innocence, ou faire semblant. Et ainsi furent jouées ces admirables lois anglaises, qui n'hésitent pas à octroyer un demi-

siècle de hard labour au premier Européen qui marche sur le pied d'un indigène devant témoins.

On prend le tramway qu'un Napolitain nommerait funiculaire, puis une chaise à porteurs, et on arrive sur un sommet aussi emmitouflé de brouillards que s'il se voulait protéger le teint. A ce moment nous ne vîmes plus rien, ni le ciel, ni la mer, à peine quelques azalées et de pâles violettes à nos pieds, parmi le roc et la fougère d'un sol aride.

On reproche aux Japonais de ne point nous aimer. Mais aussi avons-nous à leur égard les procédés les plus inqualifiables, et une méfiance tout à fait indigne de leur chevaleresque loyauté. La petite histoire suivante, qui se déroula au Tonquin, il n'y a pas longtemps, en est un exemple.

Grincheux, impudent, figure de singe mal luné, c'était un beau colonel japonais, en piqué blanc, qui partait pour l'Europe. Afin de mêler l'utile à l'agréable, il s'était promis de faire un peu d'*observation*, en cours de route, sur nos forces, entre autres. Aussi, ayant pris un paquebot français à Hong-Kong, il descendit, avec son fidèle Kodak, à Quantchéou-Wan, port français en Chine, comme on sait. Mais, comme il avait oublié de prendre l'incognito, il y fut cueilli au débarquer, et conduit en pompe au Cercle militaire, où une cordiale réception l'attendait. Là, on ne lui épargna ni le champagne, ni les tuyaux les plus fallacieux : « La passe avait 63 mètres de fond à marée basse; - il n'y avait encore à Quantchéou que 120.000 hommes de troupes, et 3 batteries de 120 long, etc. ». Et le beau colonel feignait de prendre le plus grand plaisir à croquer toutes ces noix.

Aussi à Haïphong fit-il peau neuve, étant descendu chez un compatriote boutiquier, d'où il partit le surlendemain pour Hanoi, où l'attendait un autre industriel de sa race. Car ils sont nombreux, dans les villes d'Extrême-Orient, les Japonais; et leurs sœurs les mousmés aussi, poupées bien articulées, à qui il ne manque, pour penser, que la parole; et qui exercent, de Singapore jusqu'à Tientsin, un métier fructueux, encore que décrié. Et de Hanoi, peu de jours après, le beau colonel (muni de son Kodak et de prétextes commerciaux) prenait le train pour Langson et la porte de Chine: car on lui avait dit le plus grand bien des forts de Dong-Dong, et il voulait se rendre compte, cet homme. Aussi, était-il en 2^e

classe, modestement vêtu, inconnu à tous; et les dieux du Nippon veillaient sur son voyage.

Hélas! d'autres aussi. A une station intermédiaire, petite ville de garnison, la portière s'ouvrit, et un joli lieutenant bien astiqué, saluant notre excursionniste, vint l'avertir qu'à continuer sa route, il allait manquer le déjeuner cordial qui l'attendait au Cercle militaire. Là, nouveau champagne, nouveaux tuyaux: « Des forts à Dong-Dong! Une plaisanterie de journaux anglais. Langson était un pays plat et paisible, aussi dénué de troupes que le reste du Tonquin, où il restait à peine quelques forces de police, à cause de la contrebande, etc. Le colonel reparti pour Hanoï.

Et quelques jours après, dans le même train, mais en troisième, cette fois, et déguisé en Chinois, comme il arrivait à la même station, le même lieutenant, entrant dans le wagon, s'écria joyeusement : « Ah! colonel, quelle bonne surprise. Et comme c'est aimable à vous de venir nous redemander à déjeuner ! »...

Canton, 11 mars, 3 h. matin.

On a l'impression à travers son sommeil d'être entré par effraction dans une volière. Ce sont les cris des mille sampans qui s'accrochent à notre bateau (le *San-Cheun*, bateau chinois qui bat pavillon français).

Dès le matin léger, frais, sous les jeux du soleil et des nues c'est la rivière de Canton, un va-et-vient incessant de barques, aussi volubile, innombrable et régulier que les globules de nos veines, à droite un désordre de toits et de voiles surmonté par une espèce de Tour de Londres et plus loin par les deux clochers d'une cathédrale, et en face les concessions bordées de beaux arbres et de quais à l'anglaise, on voit quelque gazon et des tennis. Celle de France, on y voit des fleurs, quelques bancs de forme agréable et un soldat dans une guérite.

Des Européens passent sous les arbres du quai, deux par deux, avec des chiens. L'un d'eux d'aspect respectable, en chapeau manille, éternue. Ce doit être le consul de France, et je lui crie : « Dieu vous bénisse », mais il ne m'entend pas.

A gauche on distingue un gros cargo allemand, un autre anglais et une canonnière française, blanche, dure et toute grouillante de marins.

Je voudrais marquer nos départs depuis Hanoï, ridicules pour la plupart et odieux. De Hanoï dans une boue liquide, sous le crachin, entassés nous deux et nos bagages dans dix ou douze pousse-pousse.

(A Haïphong pas de chambres à l'hôtel.)

De Haïphong, errants à 4 heures de la nuit dans un sampan, ivres d'opium et du reste, à la recherche de notre bateau que nous ne reconnaissons plus.

Notre arrivée à Manille, pas de voiture, et ce cortège de huit ou dix Français, harassés de douane et de soleil, enveloppés de porteurs de valises, et traînant la jambe à la recherche d'un hôtel.

Notre départ de Manille pressés par l'heure et discutant nos comptes d'hôtel un peu grossis, puis entassés dans une chaloupe qui ne part qu'au bout de deux heures.

Notre arrivée à Hong-Kong après des discussions avec le purser du *Rosetta Maru* qui ne veut pas d'argent indo-chinois; les hôtels sont pleins. Obligés de coucher à bord.

Notre arrivée à Canton : l'hôtel est plein. On nous loge dans une ambulance.

Départ de Canton : le bateau de Macao est plein. Obligés d'aller à Hong-Kong.

A travers, la ville de Canton aux belles enseignes nous poursuivîmes le spectacle mouvant de la foule aux aigres clameurs alternées de nos porteurs de chaise. Leur pied s'attachait au pavé humide comme des ventouses, et parfois ils couraient en s'écriant. C'est ainsi que nous vîmes, le long des quais, des passages obscurs, des degrés de toutes ces artères étroites et grouillantes, d'allées de granit qui charrient deux millions d'hommes. Nous passâmes à travers une lieue d'éventails, un peuple de lanternes, de pantoufles par grosses.

Et il y avait des rues qui sentaient le poisson, d'autres l'ordure, d'autres la mousse ou encore les fruits.

Devant les drogueries circulait un parfum acide et brusque. L'un d'eux avait l'odeur du laque (de Fou-Tchéou) et un carrefour sentait la châtaigne : quatre aveugles, l'un sur l'autre appuyés, immobiles et comme suspendus au bruit sec du bâton du guide, et deux poissons affrontés d'or, blason d'une boutique, se balançaient au-dessus de leur tête, tandis qu'une fille du peuple, assez belle, regardait de tout son mépris les barbares pâles.

Le sampan qui nageait dans la nuit vers le bateau de fleurs, pareil à un gros poisson posé à fleur d'eau sur le ventre, rencontra le courant et donna les signes d'une agitation dangereuse. Un Chinois dont les dents avançaient commença de raconter des histoires assez grises de sampans capotés dans l'ombre la nuit, de gens pris sous le toit ou embarrassés dans les cordes, et noyés. Là-dessus, comme on dansait toujours, quelqu'un assura qu'il était trop jeune pour mourir, et l'on changea de barque.

On arriva pourtant. D'autres Chinois vinrent et saluèrent. On servit du lait d'amandes avec du massepain pâle. Puis vinrent les chanteuses, diverses de coiffure et par la couleur du vêtement, mais qui était uniformément un pantalon droit et une courte tunique. Toutes montraient pour les Européens un peu de dégoût et beaucoup d'indifférence.

Mais leur chant et celui des instruments nous intéressa davantage. La musique chinoise est d'une couleur éclatante et dure. On dirait qu'elle scie des pierres précieuses. Et enfin on dîna de deux ou trois cents mets bizarres, une cuisine d'enchanteurs, d'alchimistes, de porchers.

Canton, mars 1903.

A SOI-MÊME. Combien vous eûtes raison, contre moi, mon cher ami, de ne point aller au Japon. Votre esprit systématique, dont la profondeur n'est égalée, si j'ose écrire ainsi, que par l'étendue même qu'il présente, se serait émoussé en quelque sorte contre la mouvante frivolité de ce peuple à fleur de peau, qui se meurt d'imiter l'Europe avant de la comprendre. Mais, au contraire, quel plus riche objet de votre méditation que la Chine? Nation immense et toujours identique à elle-même, tour à tour paisible ou bouillonnante, mais fidèle en somme à des frontières, que les siècles ont rendues sacrées, le secret de sa vie

intérieure nous échappe. Tandis que nous la jugeons immuable, elle change sans doute comme toute chose.

Vous voyez bien que les Chinois sont pareils à la mer : peu à peu ils se dessalent.

Vale.

Quantchéou, 21 mars

A SOI-MÊME. Mon cher ami, je ne fus jamais si secoué, pas même sur *le Hoihao* de saltatante mémoire. J'en profite pour vous écrire; mais en vérité ces côtes de Chine ne se sauraient comparer pour la rudesse qu'à celle même de Picardie, à Versailles, où mon ami Joé profita habilement de la nuit et de son automobile pour nous projeter à la vitesse de soixante à l'heure contre une grille de fer parfaitement impénétrable. Ai-je besoin de rappeler à votre science infinie le pouvoir des grilles et vous en devinez le résultat. Quant à mon ami Joé, aussitôt repris ses sens, il s'écria avec simplicité : « Voilà bien ma veine ! »

Vale et me ama.

TOULET.

Hoihao, 22 mars 1903.

A SOI-MÊME¹. Que n'ai-je, très honoré Monsieur, ce cheval de bronze à ma portée. Bientôt l'enfourcherais-je pour vous aller surprendre au sein de cette heureuse retraite où la maturité de vos jours se réjouit d'une vie pleine et mesurée.

D'ici je vous vois, absorbé peut-être en cette heureuse inconscience où nous jette le contact d'une reliure exacte et riche; ou bien, pareil à M. Zadoc Kahn, un sécateur à la main parmi vos roses. D'ici je pourrais voir aussi l'île d'Hainan, n'était la brume. Hier ce fut Quantchéou-Wan, port spacieux et d'eau profonde, où les Français bâtirent en un an trois villes fort distantes, une pour l'armée de terre, une pour la marine et une pour l'administration civile (que ne l'appelle-t-on Péquin?).

¹ Sur une carte représentant le Bronze Horse, Temple Nagasaki.

Admirez une fois de plus cette harmonie dans l'effort qui laisse à notre pays toute son énergie, et vous jugerez que cette jeune colonie compterait plus de cagnas que d'habitants, n'était une multitude de bateaux de pêche où le Chinois innombrable mène son existence poissonneuse.

Bien à vous.

Hoïhao.

La mer garde un reste de houle et balance le navire à l'ancre. Au loin une ligne jaune, et une dentelure verdâtre tachée de quelques maisons blanches. C'est Hoïhao, que je regarde de ma cabine, tandis qu'un mousse chinois chante tout près une romance aigre et mélancolique.

A Hoïhao missions protestantes déjà installées. On attend les catholiques. Poste française; pas mal de bateaux français y font du commerce, et plus sérieusement que ne l'a raconté Cunningham.

A Manille, à la Lunetta; une vieille dame décolletée, en cheveux et en noir, mène une victoria traînée par une haridelle, la mort elle-même menant son cheval.

A Hong-Kong ce mélange de suffisance et d'insuffisance qui caractérise la plupart des Anglais qui ne descendent pas d'Henri Plantagenet.

Pakoï, 23 mars.

Une autre centenaire cette mendicante de Pakoï, en haillons, qui vit dans une petite barque et rôde autour des bateaux en demandant des sous ou des bouteilles. C'était comme une bête de la mer. Longtemps avant Palikao elle avait cessé d'être belle et coquette comme ces sampanières autour d'elles qui abritent leurs yeux vifs sous des madras à carreaux rouges.

Pakoï port chinois en décroissance, des jonques, un arroyo qu'on passe sur des planches branlantes, une interminable rue de boutiques suintantes, puantes, - un quartier européen en haut, spacieux, neuf, qui a l'air du quartier neuf dans une sous-préfecture.

Haïphong, 26 mars 1903.

A SOI-MÊME. Cher ami (et encore), pensez-vous que ce mode de correspondance puisse durer un long temps, que je vous écrirai toujours sans que jamais vous pensiez à répondre. Le reste de ma famille m'aurait dû habituer, il est vrai, à ce traitement, mais de votre part, il m'est singulièrement cruel. Songez que, tout petit, je vous chérissais déjà, et si vous m'avez valu dans la suite bien des déceptions, il n'en est aucune que je ne vous aie pardonnée aussitôt que vous l'avez daigné vouloir.

Parmi ces climats intempérés, ces cités vieilles de douze heures et toute cette civilisation de paravent, une lettre de vous qui sentirait la France me serait précieuse, - qui sentirait comme la racine des chênes en automne, riches de pluie et de soleil.

En récompense, je vous rapporterai quelques-uns de ces ivoires ci-contre, encore qu'ils coûtent plus cher à nourrir que les brillants aux joailliers.

Hué, 31 mars.

De Tourane à Hué par le *Thuan-an*. - Couché au mauvais grand hôtel de Hué, chaloupe à vapeur pour aller voir Courbeaux, Gia-Long, Mi-Minag, Tu Duc, et le nouveau qu'on bâtit. De Hué à Cauailles par sampan, rivière de Cauailles, tortues, le cirque, le col des nuages, bruissements, vol d'oiseaux, d'insectes, de cascades, le tigre qui tue un cochon le lendemain au petit phare de Tourane.

Hué couchée sur les deux rives de la rivière - la ville européenne menue et blanche sous la fleur des arbres - la montagne du roi en amont avec sa dentelure d'arbres et, vis-à-vis, la ville impériale avec son enceinte de Vauban moulurée à la chinoise et relevée de quelques angles à la poulaine, son chemin de ronde tacheté de fleurs rouges, avec son palais criard et taciturne où le petit empereur déjà légendaire, entre son harem et ses bains, mène des jeux d'une niaiserie sanglante dans un décor tragi-comique de vieux éléphants, de mandarins, de

caïmans désaffectés, de trésor au pillage, ses femmes qu'il éventre, ses automobiles châtrées de deux vitesses, mais si éclatantes : cerise et or.

Petit empereur déjà légendaire à qui l'administration de France l'ayant peu à peu sarclé et défriché de toutes les vertus de sa race reproche les vices qu'elle-même y a fumés.

C'est au point du jour qu'on va rendre visite aux empereurs morts de l'Annam.

Un peu de brume était suspendue sur les membres du paysage, chemise bleuâtre qui semblait ajouter aux charmes de cette rivière si molle, tournante et comme dérobée. Elle mirait encore çà et là, embrassée d'arbres noirs et verts, les perfides agréments de la pudeur, l'éclatante parure des flamboyants, parasols d'écarlate ou d'or rouge. Plus loin ce fut la tour de Confucius. Comme une Chaldéenne elle dressait sept étages en retrait. Puis la pagode des Lettrés dont les hauts manguiers laissaient mal reconnaître à travers l'épaisseur d'un feuillage ténébreux les toits courbes et le portique. Puis un reste de rempart de ces Chiangs qui furent puissants il y a quelques siècles; de ces Chiangs dont on a découvert le trésor d'argent et d'or entre les mains de quelques sauvages, qui mouraient superstitieusement de faim à côté de cette énorme fortune. Mais peut-être en était-ce justement la grandeur qui empêchait ces gardes naïfs de percevoir aucun rapport d'eux à elle. Pareils aux dragons des contes ils veillaient jalousement sur des richesses inutiles à leur bonheur.

Parfois un arroyo, couronné d'arbres, interrompait la courbe de ces belles et tortueuses rives, ou bien une jonque de mandarins où papillotaient des oriflammes fendait avec lenteur les eaux et le silence. Mais quand se distinguèrent les abords du tombeau de Gia Long, le soleil était déjà haut dans le ciel et les ombres violettes.

Ce n'est plus la muette fraîcheur des premières heures. Les grands sentiers que consacrent des bornes serpentent sous le dais haut et brûlant de la forêt vierge, et à mesure que s'alourdit l'air on entend bruire et vivre davantage le monde innombrable des bêtes et des insectes forestiers. Le chemin passe sous un énorme nœud de branchages dont nos guides font la demeure d'une goule effroyable qui naît et s'engraisse à l'ombre des tombes. Plus loin on aperçoit de hauts pylônes blancs couronnés de lotus entr'ouverts dont la forme rappelle la

pomme de pin qui a joué un si grand rôle dans la symbolique d'Orient. Et enfin c'est une masse indécise de toits courbes, de terrasses, de piliers, sombre tombeau que Gia Long éleva à sa mère, qui se baigne et se mire dans un étang en fer à cheval. Il y a des lotus à demi fleuris dans l'étang, et par delà des rizières s'échappent sur un lointain de monts bleus.

Puis, le tombeau de Gia Long lui-même, plus vaste encore, plus sombre, fait de terrasses en retrait, de statues en granit, de toits longs et bas que des dragons hérissent. Dans l'ombre muette du sanctuaire une petite-fille de l'empereur, vieille, ratatinée, en soie verte, nous montre le trésor, choses précieuses et puérides, cristaux, vases, palanquins, etc., que manient ses mains ridées, lentes et sans poids.

On retombe dans la pesante et magnifique nature, dans le paysage que le grand empereur sut choisir d'abord, modeler comme une argile immense, asservir aux nombres courbes du rite et de son caprice. Une colline ronde couronnée d'arbres est à ses pieds. Déjà le soleil a passé son zénith. Et tandis qu'un papillon énorme, bleu et noir comme une nuit de lune, semble se détacher de son rameau et tourbillonne pareil à quelque Large, pesante et riche fleur de l'Erèbe, soudain comme pour mettre un accent sur le silence et sur l'espace chaud où dort le tigre, où fourmille la vie infinie et latente des scarabées, sur la forêt fleurie des empereurs morts et des goules, soudain éclata le cri royal du paon sauvage, ce cri qui semble porter en lui le regret des soleils vieilliss et des grandeurs disparues.

Il n'y a pas de longs jours qu'un fonctionnaire assez important en ces parages reçut quelques honneurs de la Cour d'Annam. Entre autres choses un tombeau lui fut assigné sur l'Esplanade des Sacrifices et quoiqu'on n'en montre encore que la place aux gens qui d'avance y voudraient jeter des fleurs artificielles, tout porte à croire que, le temps aidant, on le verra un jour bâti, et occupé même.

De Hué à Tourane par le col des Nuages.

On quitte Hué la nuit sur des sampans qui rament mal. On devait être à Cauailles dès l'aube, et il fait plein jour qu'on en est encore à quelques heures, au milieu de la lagune qui succède à la rivière de Hué.

Enfin sous un implacable soleil on entre dans une serpentine et jolie rivière, où l'on voit de petites tortues qui méditent à deux ou trois sur des branches flottantes, parmi, les palétuviers et d'autres branchages qui trempent dans l'eau, et d'autres bêtes qu'on devine: amphibiens, reptiles, insectes. Puis voici Cauailles, un petit marché et les chaises nécessaires à regagner Tourane. Elles sont moins commodes que celles de Canton, et ne présentent pour appuyer les pieds qu'une planchette ballante, comme les filanzanes de Madagascar.

On s'attarde un peu dans la plaine, sur la route mandarine bordée d'arbres à huile, ou le long des travaux du prochain chemin de fer de Tourane à Hué, tronçon du grand Saïgon, Hanoï et Chine. Puis par une pente assez dure on débouche sur un grand cirque ouvert sur la lagune vaste et bleue, et tout éventé.

A droite la haute muraille de roche éclate de parfums, de voix d'insectes, de soleil. La flouve et la fleur de frangipane mêlent dans l'air brûlant leur double arôme agité et comme brassé par la brise, avec l'éclat et le parfum.

La route serpente, monte, descend, les arbres, deviennent plus nombreux, se suspendent et semblent dégringoler dans les creux du mont, des arbres foncés au feuillage vernissé qui donnent l'impression de magnoliers et de buis. Les lacets du chemin vous confrontent tour à tour avec l'horizon bleu où la chaleur éclate et fume, et les talus du mont faits d'arbres noirs et de blocs énormes.

Quand on a dépassé la crête de cette première ligne de monts la vue tombe soudain sur un lac de gaze bleue environné de montagnes qui transparaissent à peine dans le rayonnement de la lumière, et ces sommets d'azur superposés sont aussi indécis qu'un lointain d'aube, mais d'une aube brûlante.

On a suivi pendant des lieues un chemin sale sablonneux qui borde des lagunes desséchées, des débris fossiles, de salpêtre, et sur sa gauche un taillis épais d'arbres étranges, où de temps en temps se devine une bête, quelque chose de farouche et de poussiéreux, qui rampe, et çà et là des tombeaux solitaires.

On a dîné dans le train d'un village récemment incendié et qui semble en être resté brûlant, et la nuit est près de tomber quand on commence de monter au col des nuages.

Que la brise de mer et l'ombre du soir sont douces à goûter confondues. A mesure qu'on monte, la nuit prochaine semble éveiller dans l'épaisse forêt, dans les cascades bruissantes, dans l'air qui est autour de vous comme un éventail

balancé, toute une vie innombrable, bruissante, sifflante, criante d'insectes, d'oiseaux, de reptiles, et tout cela siffle si fort dans le creux des cascades que le bruit continu de l'eau qui tombe en est presque couvert.

Et puis voici la nuit tout à fait. On ne devine même plus l'horizon creux où est la mer; à 3.000 pieds des lucioles palpitent dans le mystère. Les coulies ne parlent plus et se tiennent plus près les uns des autres. Il y a derrière les arbres comme du mystère et de l'ombre amassés. Malgré soi on interroge la nuit pour y découvrir la voix du tigre, l'abolement clapotant. Il est par là qui rôde. Demain, à cette heure même, et tout près de ce petit phare qui éclaire l'entrée de Tourane, il enlèvera un porc. Ce soir il nous respecte.

Le petit lac, avec son pagodon couleur chamois, ses pagodes, ses arbres, et la nappe immobile de ses eaux, était tout rouge ce soir, et pailleté du feu des premières lampes.

Du côté où il y a des lotus, une Cambodgienne passa, petite, la tête renversée, l'air d'un page, et qui, sous un caleçon bouffant vert, et un corsage jaune d'or, donnait presque immédiate la sensation de sa nudité.

Ce fut celle-là même qui, un après-midi, dansa, en rythmant son pas d'une voix rauque, chantante, et en tordant ses mains avec ces gestes palmés que ses sœurs exposèrent à Paris, en 1900.

C'était de petites idylles qu'elle mimait, en tournant autour de l'époux, le lamento des adieux, l'émotion d'une première rencontre, le retour : Cantique des Cantiques, Oarystis, éternelle comédie de la femelle et du mâle.

Celle-ci fut naguère, à Pnom-Penh, danseuse du roi. Un peintre lui enseigna le français, un officier le reste, et c'est aujourd'hui une petite bête fort déliée. Encore n'a-t-elle pas pris avec son peintre, au contraire de tant de femmes, l'habitude de dire des choses profondes devant la nature. Et jamais elle ne s'écrie, en traçant des arabesques dans l'air avec son pouce : « Ah! la couleur de ça! »

En l'honneur des convives, elle porte aujourd'hui un beau caleçon de soie à nuances rompues, jaune et rouge; ses cheveux abondants, rudes, courts, battent sa nuque; et on voit luire parfois au fond de ses yeux une lueur un peu inquiétante; comme un feu inconnu, la nuit, dans un pays sauvage.

Singapore, 13 avril 1903.

A SOI-MÊME. Mon cher Paul,

Je pensais vous revoir bientôt, lorsque j'ai été engagé à prix d'or dans une riche famille de parisis pour y enseigner le français. Obligé de traduire en cette langue la plupart des ouvrages de mes contemporains, depuis M. Rostand jusqu'à M. Mirbeau (afin de donner à mes nouveaux maîtres des exemples corrects) et d'autre part de les suivre dans l'Inde, je ne sais quand je reviendrai.

Colombo, 20 avril.

A SOI-MÊME. Votre ignorance, mon cher Paul, des langues étrangères, pourrait vous faire croire que « Galle Face »¹ a quelque rapport à la physionomie bien parisienne de notre ami Edouard. Il n'en est rien et cela signifie toute autre chose qui est trop compliquée pour que je tâche à vous le faire entendre. Ce n'est d'ailleurs qu'un hôtel, un de ces hôtels anglais vastes, sinistres et coûteux...

Colombo, 22 avril.

Un hôtel, un de ces hôtels anglais vastes, sinistres et coûteux où la salle de bains manque d'eau, la cave de vin, où la brise de mer est remplacée par des moustiques, et le savoir-vivre par de la mauvaise cuisine. - « Mais, me direz-vous, pourquoi y descendez-vous? » Vous en avez de bonnes. Il faut bien descendre quelque part, quand on quitte son bateau. La dernière fois que je fus à Ceylan, j'avais essayé d'une autre auberge. Celle-là appliquait (à l'épiderme des touristes) un brevet de draps de lit en fer blanc sale. Les clients y étaient rares. Mais les cancrelas, grand Dieu!

¹ Sur une carte de Colombo représentant: Galle Face.

Mais de Colombo à Candy, peu à peu, par une ascension continue, qui vous mène du niveau de la plage à 1.000 mètres de hauteur, et plus l'air change, le paysage et la vie avec eux.

Après avoir languï dans la plaine on franchit des pentes régulièrement mamelonnées d'un aspect feuillu, grenu, poussiéreux où, parmi l'argent mat et vert des arbres, habite un petit oiseau bleu dont le vol est comme un jet de turquoises. Et puis pendant près d'une heure, le train tourne en montant au bord d'un cirque énorme. Parfois les wagons regardent le vide, et bien loin sous les pieds c'est un site béant, des rizières échelonnées en éventail, ou bien parmi le feuillage luisant ou dentelé des cocotiers, des jaquiers, quelques beaux arbres à fleurs qui parfument l'espace.

Il est curieux que le terrain de cette vallée soit mouvementé et coloré, et habillé exactement comme ceux de Breughel de Velours. Si les lointains au lieu de se perdre et de se prolonger dans un excès de lumière étaient en azur, on aurait le paysage de la *Bataille d'Arbelles*, tout ce décor où l'on prévoit déjà les horizons de Watteau. Mettez l'*Embarquement* à côté. Nulle différence appréciable. Ce sont outre les paysages les mêmes fonds. Et pour qu'ils soient identiques au lieu d'être pareils, il ne s'en faut que d'un peu de génie chez le Hollandais et avec cela de plus, qui échappe aux mètres et aux balances, lui aussi aurait su éveiller notre émotion de la même main douloureuse et furtive, et chuchoter des mots à notre mélancolie.

Après la brûlante Colombo, l'arrivée à Candy est un apaisement. De la fraîcheur, des arbres magnifiques autour d'un lac, des temples reflétés, du silence.

Candy c'est de l'Angleterre d'il y a cinquante ans, de la grande Angleterre dont les racines poussaient loin dans le passé. Une église anglicane assez belle parle de ses monuments funéraires, des gloires anglo-françaises d'Inkermann. Les maisons sont amples, simples avec des varangues. Rien du style victorien. Des jeunes filles jouent au tennis sur des pelouses vertes près du lac. Des gens que l'on rencontre à l'hôtel sont des gentlemen désuets, rien de Chamberlain, et cela fait songer à toute la différence, à toute la distance qu'il y a entre Dickens ou Thackeray et Kipling ou R. Haggard.

Pondichéry, 25 avril

Pondichéry, misérable, dégradé, mais papillotant et grouillant, des colonnes monolithes en granit sculpté fourniraient de jolis obélisques à Paris. Une église jésuite qui paraît intéressante avec une vierge furieuse sur la façade qui rappelle la Cassandre de Moréas. Un ciel au coucher de soleil d'un bleu porcelaine exquis, tout uni.

Calcutta, 29 avril.

A SOI-MÊME. Quand je songe, mon cher Toulet, qu'avec des bois de lit tendus d'un pyjama et soutenus d'un oreiller, vous avez réussi à ramener vers la plus aride des couchettes cette brise de mer qui s'obstinait à n'éventer que l'autre moitié de la cabine. - Je ne trouve pas d'autre expression que génie (Génie, disait M. Lombroso, c'est un nom de bonne). Mais n'était-ce pas à vous déjà qu'on devait la théorie du double bouton appliquée aux faux cols trop étroits, - celle du caoutchouc transparent pour verres de lorgnons destinés à Sailland, - et du cinématographe à rebours pour vieilles dames qui ont perdu leur mari sur l'échafaud, - l'utilisation enfin de l'échange de cartes avec les maris hargneux à savoir l'adresse de leur femme? N'est-ce pas à vous encore qu'on doit la nouvelle application de la littérature à... Mais je m'arrête, il faudrait un jeu de whist.

Yours.

TOULET.

P. S. - Ky-Lua est un patelin près de Langson, où je fus en février. Il y a là des grottes où un monsieur très solennel de notre compagnie s'ouvrit le haut de la tête contre les stalactites, de la façon la plus rigolote.

Bénarès, 30 avril.

A Candy sur une pente fleurie nous rencontrâmes trois bonzes vêtus de jaune, et un beau lézard vert qu'ils se plurent à nous voir respecter, mais plus loin un petit serpent noir de l'aspect le moins rassurant, dressé au milieu du sentier, et qu'un des bonzes repoussa de son pied nu dans la broussaille.

Dans un petit temple bouddhiste, le gamin qui me conduit me dit en montrant un vieux arbre : *There is that Bouddha has been bitter under that tree and gained his godship.*

Sur les bords d'une eau courbe, étroite et bleue, qui est tout ce que le Soleil Dévorateur a épargné du Gange, Bénarès se replie, masse indistincte, d'un lilas poussiéreux, belle pourtant et que surmontent les minarets filiformes.

Bénarès sentait le mort; il y avait des singes dans des temples de marbre blanc, des vaches dans des temples dorés, et partout de curieux dômes blanc et or en forme de parapluie qui se ferme.

Delhi, 4 mai 1903.

A SOI-MÊME. Mon cher Paul, obligé à la suite d'un accident de chemin de fer de nous rendre à Mogol Seraï en voiture, le soleil, au sortir de Bénarès, fut tout à coup si ardent, que ce pauvre Toulet fut pris pendant quelques minutes d'un transport au cerveau, au sortir de quoi il se trouva parfaitement sourd, mais sourd, vous dis-je, comme un Polonais. Sailland avait beau lui enfoncer ses doigts dans les oreilles, rien n'y faisait. Or, Sailland ne sachant pas l'anglais, la situation devint bientôt assez tendue. C'est alors qu'ils donnèrent tout leur argent à des hommes bronzés pour se faire conduire au Consulat de France.

Mais les hommes bronzés, bien loin de s'intéresser à leur infortune les menèrent au bord du Gange, où, après les avoir dépouillés de leurs vêtements et de leurs bijoux, ils les forcèrent à faire trempette dans les eaux sacrées mais malpropres du Père des fleuves.

Ils se tirèrent de là comme ils purent, mais sans gloire, et en attendant qu'ils puissent racheter des vêtements, ils vivent en faisant des tours sur les places publiques de Rajpoutana. Encore n'y a-t-il que Sailland qui puisse

travailler. C'est lui qui saute dans les cerceaux, qui avale le sabre de son père, et qui chante la complainte de M^{me} Humbert.

Quant à Toulet son état continue à donner de l'inquiétude: tout ce qu'il sait faire c'est d'agiter sa main droite en disant: Ba, ba, ba, ba... Et voilà où mène la littérature.

Ah! que vous êtes heureux d'être dans le commerce.

Ys.

TOULET.

5 mai.

Delhi, saharienne, à travers une poussière ardente fouettée par un vent de fournaise. Cauchemar incolore et splendide. A travers les nuages de sable qui brûlent les yeux et mangent la belle couleur des choses, on voit ces portes si hautes, si aériennement couronnées de pavillons et d'arcatures, du fort. On n'en voit que le front, tout le reste est comme un tableau mangé par le temps.

Vers 6 heures, du train, une petite ville indoue, blanchâtre et grisâtre, avec des kiosques ruinés et légers, aériens, une place montueuse autour d'un puits compliqué, l'agitation du matin, des femmes à voiles éclatants, l'un d'un violet glacé de bleu, - et leurs ombres roses mouvantes dans l'air frais, d'une qualité si rare. Vision du réveil qui ne pèse pas sur les sens et qui a les couleurs de l'enfance.

Mais les trains indiens sont si incohérents, si lents, comme celui de Madrid, qu'un chien suivait.

Le diwan de marbre et d'or, conversation avec un sergent anglais. Les colonnes à chapiteaux grappus de la cour indoue à pierre rouge du palais de la mère du Shah-Jehar à Agra, où jeune il dansait devant les dames comme Louis XIV.

Et dans la rue d'Agra ce lépreux à cagoule qui cria et leva les mains sur notre passage.

(L'architecture mahométane est le développement de théorèmes géométriques, l'indoue de formes naturelles.)

L'Inde, colonie de dépeuplement (Curnonski).

Après la matinée et un midi excessifs, le vent tomba, la chaleur fut claire, immobile et pesante, mais toujours dévorante, desséchante, énervante.

Et près de la Jumma M... dans une rue populeuse, un homme vêtu de blanc et bleu fanés, un... (quelque chose comme un turban) vieux rose et un vase de cuivre pâle sur l'épaule gauche, très Delacroix. Tout à coup, dans un panier des pastèques nouvellement éventrées, vert et rose, et si fraîches comme les baisers de Lesbos, comme la joue et le corps d'une petite fille qui n'aurait jamais vécu que parmi des arbres et des eaux, sous des arbres sans poussière. Chose sensuelle dans ce diabolique Orient où les gens ne se donnent jamais de baisers.

Hier soir à la gare de Soja Road, un grand dadais assis par terre à côté d'un panier de cartes de jute, pleure, implore un vieux sous-off indou, raide comme un bâton, en bleu foncé, avec un grand sabre, qui m'a salué respectueusement, c'est le chef des janissaires. Un gros indou dont le ventre déborde au dessus du langouti, c'est le Vizir. Le peuple donne des conseils à un des grands de la terre, des gamins s'arrigolent, ou me font le salut militaire, mais le Calife ne vient pas et à la longue tout se disperse sans conclure excepté le dadais qui reste à pleurer, on voudrait savoir pourquoi, - c'est peut-être grave.

Voici comment, sous la varangue du paisible hôtel Woodland à Delhi où de bons vieux domestiques indous, anciens tchocras vieilliss sur la place, vous servent avec des yeux de caniche, le Voyageur de la puissante maison Leech and Gonfalonier raconta sa visite au Yoghi.

- C'était dans un trou sur la montagne au nord du Cachemire. Je ne me rappelle pas le nom. Je vous le dirai tout à l'heure.

Vous savez de ces gens qui vivent en l'air, comme Mahomet, entre le plafond et le carreau. Celui-là dégoise l'anglais mieux que vous et moi, et il était assis tout simplement dans un fauteuil. Je pense que ça l'ennuyait de voler tout le temps, alors il s'était installé des chaussures en métal qu'il me fit voir.

- Vous voyez, je suis le conseil de Bacon.

- Je ne connais pas le conseil de Bacon et je m'en caresse, mais il y a quelque chose qui m'a toujours trotté, c'est de savoir (vous allez vous fiche de moi) si, oui ou non, nous avons une âme, moi au moins, parce que les autres... Et je lui demandai.

- Il faut s'en développer une, me répondit ce doux fumiste.

J'avais envie de lui demander s'il y avait des masseurs pour ça. Mais lui se mit à rire, et dit comme s'il avait entendu :

-Non, il n'y en a pas. Mais nous sommes des autodidactes, n'est-ce pas?

Là-dessus le voilà parti, que chaque conscience est comme le froment qui peut garder sa vertu germinative pendant des siècles mais qui finit par mourir si on le laisse trop longtemps dans le tombeau des Pharaons, etc. Et que le romancier anglais Arthur Machen avait dit que dans chaque grain de blé il y a l'âme d'une étoile.

Moi, de mon fauteuil, je disais : oui, oui, pour lui faire plaisir.

Là-dessus il me demanda si je connaissais Crookes (je connais un coutelier, mais ça n'était pas celui-là); et Stanislas de je ne sais quoi, et « la maison hantée » de Lytton, le père, il paraît, de l'ancien ambassadeur; et « Zanoni ».

- Ah ça, je me disais, est-ce qu'il ne va bientôt commencer ses tours?

- Voyez-vous! s'en allait-il, tous ces gens ont du mérite certes mais, comme on leur a déjà dit, ils ne savent pas ou bien ils oublient ce que nous leur enseignons. Ils me rappellent un peu les trois vieilles demoiselles de chez vous qui allaient en carrosse chercher le jour. Quand elles l'avaient trouvé, et peut-être leur faisait-il mal aux yeux, au lieu de rester là à en jouir, elles faisaient volte-face et pensaient le ramener chez elles, en s'en retournant.

Je ne sais s'il s'aperçut qu'il m'ennuyait, mais il fit volte-face lui aussi, parla d'autre chose et l'on apporta quelques rafraîchissements dont il s'abstint lui-même. Il y avait de la glace, de l'absinthe, oui, chéri, de l'absinthe dans ce pays de sauvages, et je m'en fis une.

- Vous serez bientôt à Paris, me dit-il, c'est une cité digne d'admiration.

- Vous y avez été?

- Pas au sens où vous l'entendez. Vous allez la trouver bien changée.

- Comment cela?

Comme il n'y venait pas de lui-même, je finis par lui parler de cette force mystérieuse qu'on leur attribue.

- Ah, me dit-il en souriant, tous les mêmes. Vous venez ici comme au cirque.

Il jouait avec une fleur de frangipane qu'il lança dans l'air et rattrapa à plusieurs reprises.

- Voyez, me dit-il, quel miracle constant la pesanteur, et feriez-vous ce que je fais là?

Je haussai les épaules.

- Un sage de Bénarès a dit: Ne te vante pas de la veille, c'est affaire aux vieillards, ni du lendemain, c'est affaire aux enfants.

Cela dit, il me jeta la fleur, mais comme j'allais la saisir, elle disparut, s'évapora. Deux fois il recommença, et deux fois même jeu.

- Vous voyez, dit-il.

Dire que je n'étais pas un peu baba, ce serait mentir. Mais le plus fort c'est quand après m'avoir fait signe, il se mit à regarder fixement un manguier qu'il y avait près de la vérandah, un manguier de trois ou quatre mètres. Je le vis comme je vous vois, - non, pas comme je vous vois, - enfin je le vis, de mes yeux, diminuer, diminuer, disparaître. Alors le Yoghi se leva et, à la place où il y avait l'arbre, ramassa un noyau de mangue.

- Vous voyez, me dit-il en me l'offrant, qu'ici nous travaillons dans l'inverse. Mais j'entends qu'on m'appelle, à Trichinopoly. Adieu, me dit-il d'un air half and half, adieu.

Je m'en allai avec la graine de manguier dans ma poche, mais à peine dehors je la jetai loin. Non, mais me voyez-vous si elle avait repris brusquement ses dimensions, et moi emportant cinq mètres d'arbre dans mon veston?

- En effet, répondit l'auditoire qui jusque-là avait gardé le silence et bu des pegs sous la varangue.

- Mais le mieux, c'est qu'en rentrant à l'hôtel, je trouvai les trois fleurs de frangipane sur mon lit, et que je ne sus jamais qui les avait portées là. J'eus beau interroger mon boy, les tchocras, tout le monde, rien n'y fit, ni promettre de l'argent, ni me mettre en colère.

Et il ajouta (car lui aussi a ses classiques, encore que ce ne soit pas ceux du Yoghi), il ajouta avec mélancolie :

... Tire lire laire
Gratte-moi le blair.

Bombay, 7 mai.

Le 6 mai, hier soir, après avoir passé un grand pont en fer, battu de la plus délicieuse brise, et d'où l'on voit le soleil décliner derrière les masures et les kiosques de Borach. La jolie gare d'Auklesvar, fleurie, feuillue, avec des berceaux, des arceaux, un mur anglais couvert de lierre, et un puits frais où deux femmes indoues vêtues de ces couleurs profondes et riches, puisent de l'eau et trouvent des poses. L'une d'elles, dont on voit le ventre, la hanche et les seins par-dessous, se voile la face de son coude nu et regarde par-dessous avec des yeux brillants.

A Bombay, sur l'Esplanade à midi, à un peu de distance, tous les gens ont l'air d'autant de Pierre Schlehmlil.

L'Inde est un vieil enfant malade de coxalgie qu'on a mis en gouttière anglaise.

La promenade du soir à Bombay pas très belle, et la voie ferrée vous cachant la mer. Des Parsis gras et grotesques, avec des larbins en livrée, passent en landau. Des femmes parsis à lunettes, au type hébraïque accusé, voilées de clair. Peu d'Anglais. C'est tout.

Aux abords de l'Esplanade, de grands buildings, pseudo-romano gothiques, avec des souvenirs de Westminster, dans une pierre d'un gris assez riche, ne manquant pas de splendeur.

La statue du Prince de Galles (Édouard VII) à Bombay est une des moins désagréables de ces innombrables et hideuses statues de l'Inde. Elle est mal d'aplomb, il est vrai, et le cheval a l'air cirque, et les bas-reliefs sont terribles; mais enfin je me rappelle l'avoir vue dans le *Graphic*, étant enfant, en 78 ou 79.

L'étonnant dans l'Inde que j'ai vue, c'est l'absence de blancs. De Calcutta à Bombay je n'ai pas vu dix Anglais. Je n'en ai pas vu trente en dehors du train.

Pas de troupes non plus, que dans le nord, et pour tenir des centaines de millions d'hommes. L'Inde est un pressoir où des Indous écrasent des Indous, mais la volonté directrice partout latente, d'autant plus redoutée peut-être qu'elle demeure invisible, comme celle du conseil des Dix, d'où vient-elle? Il y a peut-être en Angleterre une caste ou un groupe de gens très forts, et très cachés, prudents, courtois, genre lord Cromer, et ne se montrant que peu, laissant les rôles d'apparat à ces Anglais insupportables, commis voyageurs ignorants et infatués, poussière de Cecil Rhodes et des douteux Chamberlains.

Suez, 19 mai 1903.

A SOI-MÊME. Voilà, mon cher Paul, le paquebot¹ qui déjà escompte la gloire de vous ramener à Marseille non loin de cette corniche bénie où Roubion dresse ses tables bien servies.

Quel Haut-Brion nous y bûmes ensemble et pourvu qu'il en reste.

En vue de Sicile et à bord du Tonkin. - Ce 23 mai 1903.

A SOI-MÊME. Vous trouverez cela singulier, mon cher Paul, ridicule peut-être, que moi-même je vous écrive. Mais j'ai envie de vous faire profiter un peu de ce délicieux papier à lettre que me donna Rouget à Hanoï, outre que cette correspondance, comme on dit, n'est pas destinée à la publicité... à moins que la postérité... Mais pensez-vous que la postérité s'occupera jamais de vous ou de moi? Si on le croyait ça vaudrait bien de prendre des attitudes. Comment aimeriez-vous qu'elle vous vît? Moi mordant et raffiné comme un outil de dentiste, cachant un grand fond de tendresse (huit mètres au moins, ce qui est plus qu'à Quantchéou) sous les algues de l'ironie, aimé des femmes, craint des hommes, et finissant dans un four d'ivoire une vie de passions mondaines et mystérieuses à étonner M. Marcel Prévost. Jusqu'à ma concierge qui serait une duchesse désaffectée; et quant à mon valet de chambre, de l'Académie française, côté Broglie, je vous assure. Pourquoi riez-vous? *there is a good soul*, encore: je

¹ Sur une carte représentant le paquebot *Tonkin*.

le ferai comme je le dis. Nous aperçûmes la Crète hier: elle me semble déserte et historique, avec quelques taches blanches qui étaient des glaciers. Pensez-vous à toutes les sottises qu'écrit M. Bérard sur la divine *Odysée*? Il est comme ces cuistres qui découvrent à toutes forces, dans *Sindbad le marin*, des tuyaux commerciaux sur Madagascar. Pour moi, toute cette grecque Méditerranée ne me fait souvenir jamais que de l'Ulysse leste et hâlé d'Homère et de quelques vers si délicieux de Racine. Là où les romantiques ne voyaient que plaqué et grotesque historique, il me semble surprendre les plus tendres battements de l'amour héroïque. Ah! la fierté vaincue de Phèdre, ces beaux bras qu'elle voudrait jeter autour du cou de l'adolescent et tout son corps de race divine, qui tressaille à l'unisson des sandales de l'inhumain. Mais Dieu nous garde aussi de M. Pottier : il a retrouvé Minos, lui, nous aurons son portrait bientôt et un extrait de ses ordonnances - et, tout, excepté Pasiphaé.

Dans ton île, ô Vénus...

Il est beau ce démarquage que fit Baudelaire de quelques pages de Nerval. Cet infortuné grand poète vient de tomber aux mains d'un certain Féli Gautier (dans *la Plume*) qui entre autres divertissements, lui prête les maximes les moins inconnues de Stendhal. « La beauté est une promesse... ». Parfaitement.

Adieu, vous m'ennuyez, et si vous voulez vous le rendre, lisez donc le *Louis XVII* de M. Fauchois. Pauvre tragédie révolutionnaire.

Ponsard me célébrait du temps..., etc.

Ah! C'est bien là que jamais une gorge ou un cœur ne vous battra sous la main, et ce que l'on a fait de mieux dans cette école, c'est *la fille de Madame Angot*. Vous rappelez-vous cette dame qui en chantait pour vous plaire dans le salon de Carresse?

Que vous étiez sot et fallait-il qu'elle-même, jalouse, vous avertit que vous plaisiez aussi à cette enfant ardente, qui semblait un peu de XVIII^e siècle oublié chez nous par ses amoureuses aïeules, jadis illustrées par des rois. Un jour elle vous donna une rose « à garder », et vous la lui rendîtes à son départ, dont elle devint rouge de dépit. Ah! Petit Paul! Petit Paul! comme il me semble l'entendre vous appeler encore de son accent étranger. Quand on vous donne une

rose à garder, on la garde, poétique dadais, et on tâche que sa cousine ait à faire dans un autre appartement.

Oui, Petit Paul, vous plaisiez beaucoup alors. Et pourquoi ne vous en reste-t-il plus que ce qui vous manquait justement en ces jours de beaux ombrages, c'est la façon de s'en servir que je veux dire. Les belles et pendantes fleurs du magnolier si blanches dans l'ombre du soir, il en naît encore de pareilles, mais vous aurez trente-six ans demain.

Yours.

PAUL-JEAN.

Au large de Marseille, le 25 mai 1903.

A SOI-MÊME. Nous vîmes, hier soir, sur les côtes de Sardaigne, un coucher de soleil qui était la volupté même. Notre navire fendait rapidement une huile bleue, dont les volutes, avant de se briser et de se perdre dans le sillage, avaient présenté un instant cette même courbe mouvante que la hanche de Marie-Louise vous apprit à aimer jadis, à l'heure où les spasmes les plus tendres laissaient le corps éclatant et poli de cette jeune personne unir si noblement la noblesse à la nudité.

Vous allez dire que je radote, mais le petit appartement de la rue Sully, sombre, humide et où sa présence était soudain comme un jour d'été, que n'y suis-je encore, avec ses dix-huit ans et moi quatre de plus. Mais quoi! Oubliez-vous d'y avoir joué au Lauzun quand vous humiliâtes cette femelle magnifique à déboutonner vos bottines, et qu'un moment après elle en criait encore de colère et de plaisir?

Vous étiez tombé ce jour-là en je ne sais quelle délicatesse; elle s'était mise à la fenêtre pour boudier et je crois l'entendre encore siffler dans le silence cette valse *d'Amour et Printemps* que vous aimiez à danser ensemble. Et que, plus tard, quand, lasse de sa propre joie, elle se tint dans vos bras, muette et les flancs battants, le soir était tombé; l'haleine tiède de l'automne entraînait par les persiennes avec la rumeur des petites gens, en bas, qui causaient sur le pas des

boutiques en béarnais. Cette voix grave, c'est le cordonnier qui échange des pronostics atmosphériques avec la marchande de paniers, ou peut-être parlent-ils de nous : « Avez-vous vu passer encore la fille à Un Tel? - Et oui, et ce Monsieur de la campagne sur ses talons. - Si ce n'est pas une honte: il me semble que c'est hier que je la voyais sortir de la messe de Saint- Jacques dans sa robe de première communion. - Si encore c'était son premier! - Et c'est elle qui arrive la première maintenant ..., etc. ».

Et ma belle amie a peur de rencontrer ces gens qui la connaissent, qui boivent un coup à l'occasion avec son père, ce truculent tapissier. Elle se décide tout de même, car sa mère l'attend, de qui la main ...

Mais chut! ma belle amie n'avoue pas aisément qu'elle fut longtemps traitée en petite fille. Un dernier baiser, dix derniers baisers, la voici qui descend, qui traverse la rue, embellit un instant le pavé de l'harmonie abondante de son pas et se perd dans l'ombre, telle qu'un beau navire, chargé de voiles et parfumé d'épices.

Mais ne vous parlais-je point d'un coucher de soleil? Ah! que n'avez-vous vu tout cet or, et ces roses qui pavoisaient l'Occident, et la mer frissonnante comme un lé d'humide satin. M. J.- J. Rousseau affirme en avoir fait trois études. Que pensez-vous de la peinture de M. J.- J. Rousseau? Vous pensez aux *Confessions*. Moi aussi, et je vous aime toujours.

PAUL-JEAN.

Avignon, 27 mai 1903.

A SOI-MÊME. Voici, mon cher Toulet; cet hôtel si reposant de Candi¹, qui pourrait prendre pour enseigne: « A la fraîcheur. » J'y ai marqué d'une croix la loggia de la chambre, désormais illustre, où vous demeurâtes. Mais ce qu'on ne peut voir, ce que seuls les prestiges de votre plume pourraient rendre, c'est le lac, en face, qui frissonne entre des arbres penchants et des balustres, c'est l'ombrage où médita Çakya-Mouni, c'est le sentier fleuri, tout parfumé de frangipane, où un petit serpent noir s'est dressé et siffle, tandis qu'un beau bonze, vêtu de jaune comme un scarabée, l'écarte tendrement de son pied nu.

A vous.

TOULET.

Paris, juin.

A SOI-MÊME. Mon cher ami, à Villeneuve-lès-Avignon, de la petite place sous l'église où l'on prend l'omnibus pour repasser le Rhône; si vous regardez en sens contraire, un vieil hôtel vous y apparaîtra de profil, un porche haut qui bâille l'abandon, une fenêtre à droite, où je n'apercevais plus qu'un coude et l'étoffe rose d'une manche, fragment d'une fille prodigieusement belle que j'avais admirée un peu avant, en revenant de cet éolien château de Saint-André qui regarde par-dessus l'air frais, et une verte vallée, la jaune ville d'Avignon.

Cette belle fille donc, cousant à sa fenêtre, et flattée sans doute de mes yeux admiratifs, laissa, en se penchant un peu, luire dans les siens la plus nostalgique flamme et comme le désespoir d'une perversité inutile en ces tristes lieux, d'une tendresse sans objet, d'une magie vaincue. « Nous sommes, me disaient ses yeux, les fenêtres d'une âme profonde et magnifique. C'est par nous que regarde une Circé ignorée, prisonnière des nains. Puisque vous vous êtes

¹ Sur une carte représentant : *Queen's Hôtel*.

reconnus, qu'attends-tu pour lui dire de descendre. Elle te suivra sur la route du soleil, elle t'aimera si tu le veux et te changera en toutes sortes de bêtes. Qu'attends-tu? De cette ville elle est lasse, et de tous ceux autour d'elle, qui osent se dire les siens.»

Je ne l'appelai pas, pourtant, mon cher Paul, je ne lui criai pas en mettant mes mains en cornet: «Allons, Circé, radine. Nous allons manquer la diligence.» Je n'avais pas d'épée; je n'avais pas non plus ce qui la remplace et force encore mieux les serrures. Elle le sentit sans doute, et, avec un peu de mépris, reprit sa couture: pas une seule fois depuis elle ne se retourna vers moi.

Et ne me dites pas que c'était quelqu'une de ces jolies couturières comme il y en a tant, que les fils de la maison embrassent à la nuit tombante dans la lingerie aux riches armoires. Je le sais (*je sais le reste aussi*).

Paris, 19 juillet.

A SOI-MÊME. Que pensez-vous des amis, mon cher ami? Sans doute comme moi, qu'ils sont oublieux et perfides, ingrats de leurs propres bienfaits; qu'ils ne sauraient nous pardonner ni la pauvreté ni l'intelligence, car ils ont peur de la tape, et ils ne veulent pas être devinés. Et, d'ailleurs, ils sont vaniteux et faibles, faciles à ramener avec un peu de douceur et d'énergie, pourvu surtout qu'on ne s'aigrisse pas à leur égard, ni ne leur laisse voir qu'on a souffert à cause d'eux. Car vous deviendrez comme un chien blessé au milieu d'autres chiens. Ils ont commencé par sympathie en léchant sa blessure; le goût du sang leur vient : ils l'entretiennent.

Mais direz-vous : l'amitié des femmes? Ah! parlons-en.

En redescendant de Candy, nous passâmes près d'un lac bordé aux trois quarts d'arbres argentés, et qui ouvrait vers la voie un miroir tacheté de lotus roses. Aussitôt aperçu qu'évanoui, il laissait l'impression d'une chose précieuse et charmante. J'imagine que j'aurais pu me tenir longtemps sur la rive, guetter la tige élastique qui darde, à travers l'eau vénéneuse, le bouton qui affleure, boit la lumière et fleurit. Et j'eusse été alors le roi éphémère de quelque fleur fade et

magnifique, fanée avant d'avoir répandu en parfum une âme que peut-être elle ne possédait pas.

Vale.

PAUL-JEAN.

25 juillet, de Paris.

A SOI-MÊME. Mon cher ami, que pensez-vous depuis hier de la beauté blonde? Tout le soir vous m'en parûtes enivré, comme d'un opium nouveau. L'éclat trouble de ses yeux, pareil à une flamme bleue qui brûle dans l'albâtre, le faix luisant de sa chevelure, et cette ligne si fière de sa bouche, pour ne rien dire d'un corps riche, qui semble à la fois élastique et dur, - tout cela, vous sembliez l'embrasser encore par ces regards en arrière que les hommes tournent parfois vers le passé.

Ah! quand elle nous reçut seule, qu'elle fut touchante! Un rouge vif avait soudain envahi ses joues laiteuses tandis qu'avec cette volubilité, dont les grandes filles pensent cacher leur embarras, elle expliquait que sa mère allait rentrer tout de suite.

Je la quittai un peu épris, je l'avoue, et tel que la beauté brune n'aurait pas eu peut-être un baiser ni un désir. Le monde était autour de moi comme de la musique, et j'admirais cette noble avenue du Bois, où le soleil à son déclin embellissait et séchait les pleurs d'une journée capricieuse. Plus loin, je me retournai pour voir cette éclatante poussière qu'il jette le soir à travers l'Arc de Triomphe. Une femme en deuil, élégante, avec des pieds minces, et d'un port sinueux, passait dans cette gloire. Un instant elle s'arrêta au bord d'un refuge, tandis que ses grandes manches et son voile flottaient encore, et l'on aurait dit alors une libellule aux ailes de crêpe, posée et frissonnante sur le tranchant d'un aquatique feuillage.

Adieu, mon ami, et croyez à tout mon plaisir de vous revoir amoureux après un trop long interrègne.

TOULET.

Bagnères, août 1903.

Mais une des plus belles choses du voyage ce fut après ces îles couleur de crème et si curieusement refouillées par le temps en ruines kmers, d'apercevoir sur la mer d'un enivrant azur, s'allonger le promontoire argenté tigré de vert qui est Marseille. Tout en haut palpitait une étincelle d'or, N.-D. de la Garde.

A quitter Marseille, quel paysage tournant, plein d'air et des reflets de la mer, du côté de l'Estaque. Les abords pierreux de la voie sont fleuris, et l'odeur m'en console de l'Inde. Plus loin, en un lieu gras et vert, presque normand (Réphèle), on fait les foins. Cela embaume, et des filles en clair, dans le soir tombant, courent d'un pas léger sur l'herbe rase et s'écrient.

Moi aussi je me suis roulé jadis dans le foin qui sèche, et plus tard j'ai embrassé les faneuses, à midi brûlant, quand elles revenaient de chercher de l'eau, et que les hommes à l'ombre d'un grand arbre rond dormaient sur le dos.

De Pau, 4 août.

A SOI-MÊME. Vous avez aussi bien fait, mon cher Paul, de quitter Paris. Hourst et son opium étaient en train de vous mener par les plus dangereuses routes. Mais je ne vous reconnaissais pas de vous laisser mener par une drogue; et aucune jusqu'ici n'y avait eu prise, que l'alcool parfois contre qui vous menez, non sans angoisses, ce même combat de Jacob avec l'Ange d'où l'on sort toujours meurtri. Mais l'opium ne sentez-vous pas que l'extase en est sans profondeur? C'est un suicide médiocre, ou si ce fils tard venu de Morphée cache, au sein de son royaume, les plus magnifiques après-midi, l'or, la gloire et un éther de rêve aussi subtil que celui de l'adolescence, il nous tue avant de nous les laisser embrasser.

Ne vous laissez pas tuer ainsi, Paul; il y a en vous de la volonté encore et un incroyable appétit de bonheur. Au demeurant, si vous êtes las, irrésolu de

votre cœur, et trop soucieux des choses passées (mais elles sont si belles !), pensez à ce que vous a dit M. Ferdinand de Rodays l'autre jour: « Menez une vie animale que diable! Vous êtes un cerveau après tout. » Pauvre cerveau qu'il faut bercer.

TOULET.

Pau, 7 août 1903.

A SOI-MÊME. Mon cher Paul, vous connaissez Camy, je crois : c'est un brave homme, d'une intelligence au-dessous de la moyenne et qui est rigoureusement mis dedans, à chaque partage de famille, par ses sœurs: vous vous rappelez l'une d'elles, qui est pâtissière, une chose adipeuse et sottie avec des lorgnons, qui a gagné la dot de ses filles à en recevoir dans son arrière-boutique. C'est elle, un soir que vous y étiez avec la petite Catherine qui ... Mais cette histoire nous mènerait trop loin, et pour en revenir à Camy, il me donna, l'autre jour, des nouvelles de Carresse. Les habitants lui en paraissent arriérés, et il leur reproche de ne pas s'éclairer à l'électricité et de ne pas manger d'escargots. On a fait la guerre pour moins que ça et je frémis à la pensée que Camy pourrait être roi, mon cher ami.

Entre tant, vous seriez bien aimable de dire à ma tante, à ma cousine, que j'arriverai à Bagnères samedi soir. Je vous dirais bien l'heure si je n'avais été déjà, à ce sujet, attrapé jadis par un oncle que j'ai, et dont je crains le caractère impétueux. Bien à vous.

TOULET.

*Pau, ce 14 septembre, par temps pluvieux
(Hôtel de la Paix).*

A SOI-MÊME. Mon cher Paul-Jean, ce fut mon rêve lui-même qui me réveilla et me tira hors d'une singulière ville de Hué dans la manière de Huet, le chinoisier. Je voyage beaucoup dans mes rêves; l'autre jour, ce fut à Singapore,

un Singapore beaucoup, beaucoup plus acceptable que la brûlante et lumineuse horreur que nous connûmes parmi des eaux métalliques, un Singapore coupé d'eaux limpides et qu'un banyan grand comme une montagne défendait du soleil. Peu de temps après, ce fut à Cuba, île que j'ignore, mais à regret, si elle est comme mon rêve, un degré immense de plateaux superposés; avec çà et là, les plus délicieuses vapeurs, les plus versicolores, les plus saisissantes de fraîcheur. Cela, au réveil, me fit songer à *L'Ile des Morts* de ce Bœcklin que M^{lle} Vernon admire, je ne sais pourquoi: mais il y a beaucoup de choses qu'elle admire sans que j'en puisse deviner la raison. Bœcklin me paraît un peintre parfaitement littéraire: je veux dire que le but de sa peinture est manifestement de donner ces mêmes émotions que l'art d'écrire donne avec plus de force et de justesse, pour le peu que j'en sais, et qu'il procède, pour piquer la curiosité (ce qui est un cas de basse littérature), par des allusions à la légende comme à la féerie.

N'y allez pas comparer, par exemple, *L'Ile heureuse* de Besnard. Vous ne découvrirez dans ces bords voilés de brumes, dans ces gestes d'un bonheur si tyrannique qu'il en est presque déconcertant, que le mystère même des choses, non pas ce que le mystère au second degré, interprété d'après l'interprétation littéraire et déjà né d'un poète et d'un dramaturge... Besnard ne me fit songer là à aucun écrivain, mais à Watteau, aux gondoles de Carpaccio, et à ces mouchérons qu'on appelle cordonniers et qui sautent, l'été, par bonds rapides, sur la croûte grasse et chaude des mares. N'a-t-on pas dit aussi que Delacroix était littéraire parce que son inspiration cristallisait à propos de petites cochonneries de W. Scott ou de Byron? Le vrai est que ces bonshommes sont dramatiques; mais ce sont des actes vrais qu'ils accomplissent par des gestes théâtraux. Et qui plus que Delacroix fut jamais peintre?

Quant à mon rêve, c'était un bel après-midi où il y avait je ne sais quelle cauteleuse douceur de vivre, cette espèce d'insécurité, de fêlure qui se mêle à tout en Extrême-Orient et ajoute à tous les plaisirs l'épice de la mauvaise foi. Il y avait aussi de vieux mandarins aimables et chenus, et partout, sur des piliers au bord de la mer claire, des objets d'art magnifiques: jades, porcelaines, laques. Vous voyez que ce n'était plus le Hué que nous avons habité.

... Je sortis d'une maison accompagné d'une petite fille de treize ou quatorze ans, je pense. Elle avait les cheveux comme le soleil levant, la peau fraîche, une espèce de vice ingénu et joyeux dans les yeux, le timbre de sa voix,

dans sa marche sautillante, et au demeurant ressemblait à la fois à Jeanne T... (que j'aimais quand j'avais huit ans, et elle six, presque autant que la comtesse d'E ...), et à la bizarre petite amie de Solness, le constructeur. Je lui fis remarquer qu'une potiche en vieux bleu, que j'avais eu envie de voler le matin même, n'était plus sur son pilier. Elle s'y assit elle-même, les genoux à la hauteur de mes hanches, et me dit: « La famille rose a beaucoup plus de valeur. » Je ne sais pourquoi ces paroles nous remplirent soudain de désirs et de volupté. De belles nuances chatoyèrent devant nos yeux, sœurs de ce rose magnifique des pyrogènes du Café Central, à Pau. Je m'approchai de plus en plus de la petite, un peu gêné par un enfant qui se tenait à côté de moi; et, je ne sais si c'était l'Amour, le Malheur ou le Caprice, mais il nous semblait qu'il avait toujours été là.

Enfin, elle me dit, en faisant remonter avec la main la partie de jupe qui était sur ses genoux: « Tâtez, c'est de la toile de Vichy. » Cela lui découvrit peu à peu toutes ses jambes qui étaient dures et sans autres vêtements, et elle me pressait de plus en plus, tant que je m'éveillais. Quel dommage!

Mais me direz-vous, n'avez-vous pas Aloyse S ... et Jeanne L... pour vous consoler? Et vous, où avez-vous jamais rencontré que la réalité nous consolât des amies de nos rêves? Mais tel que vous êtes, je vous aime, avec votre naïveté.

PAUL-JEAN.

Mon livret d'*As you like it* est achevé sauf le divertissement dernier, depuis ce matin.

Pau, 29 septembre.

A SOI-MÊME. Mon bon ami, qu'il faisait chaud le jour que nous déjeunerâmes là¹, Sailland et moi, 58 centigrades environ. En traversant le marché j'aperçus des letchi, les premiers et les seuls de tout ce voyage. J'en fis goûter à Sailland ; mais qu'ils furent loin de valoir ceux de Bourbon et de Maurice, ceux

¹ Sur une carte de Calcutta.

de ma jeunesse, comme on en vendait dans cette éblouissante gare de Rose-Hill. Et je songeai aussi, en faisant glisser sur la pulpe l'écorce écaillée, aux beaux yeux des filles de la Savane, que je ne reverrai pas, et à la dame exquise et pâle qui passait sans bruit à travers l'ombre légère des filaos.

Baigts-en-Chalosse, ce 2 novembre.

A SOI-MÊME. Lundi dernier, avant de quitter Pau, je voulus faire à mon pauvre Guillemain une dernière visite. C'était une des dernières journées d'automne qui inquiètent et charment à la fois, qui sont comme la tristesse après l'amour, quand une femme de trente ans vous embrasse avec désespoir, pour retenir plus longtemps ces voluptés qui l'abandonnent. Et l'on eût dit que l'atmosphère en était double et que l'haleine froide de la montagne s'y mariait par zones inégales à la confite tiédeur de l'arrière-saison.

Cependant le cimetière avait perdu ces boues et la figure sinistre qu'il avait, deux jours avant sous la pluie; alors que de tout le cortège, les cheveux d'or de M^{me} Jean Guillemain étaient le seul éclat, rehaussé par un noble deuil. Aujourd'hui, il exhalait discrètement vers le ciel une odeur de couronnes fanées, le pépiement de quelques vieilles femmes parmi les tombes, et le frisson des feuilles que le vent chassait dans les allées, ainsi qu'Hermès au sceptre d'or chasse vers le silence de l'Hadès l'élastique troupeau des mânes.

Mais le tombeau d'un gothique sulpicien, où repose mon ami, était silencieux, humide, riche de fleurs trop mûres, dont l'agonie imprégnait l'air comme une prière, en vérité. Et, pas très loin, un bourgeois injuriait des ouvriers en retard.

Au retour, je fis passer la voiture par le boulevard et le parc Beaumont. C'était pour admirer une dernière fois, par-dessus les beaux feuillages que la saison n'avait pas encore jaunés, ce sublime aréopage de montagnes, et les collines recourbées, et les arbres lointains du vieux Parc; tout ce décor qui a ri à tant de mes joies passagères, pour lequel, parmi tant d'autres choses, j'aimerais toujours Pau dans mon souvenir, Pau où j'ai été jeune, et très embrassé : les bancs et les ombrages de ses jardins m'en soient témoins.

Que je vous ai aimée, heure trouble où les Pyrénées semblent d'hyacinthe sous le ciel enflammé et se rapprochent étrangement entre les arbres, beaux crépuscules de la Basse-Plante, où de loin apparaît, clair comme une fleur, dans le soir qui tombe, le corsage de la petite amie. A pas légers, elle me dépasse, « pour ne pas avoir l'air », et, quand je la rejoins, à l'entrée du parc, après la passerelle, l'odeur amère des buis qui nous accueille se mêle au premier goût de ses lèvres.

Joe, mon pauvre Joe, nous l'avons parcouru ensemble ce paysage montueux et magnifique; nous en avons foulé des penchants aux ombres bleues, pleins d'une herbe grasse, ou contemplé de loin, accoudés à ces mêmes terrasses, les eaux et les clochers. Ensemble, nous avons bu le jurançon d'ambre, sous les tonnelles à l'heure où la blanche chaleur d'un jour d'été accable la campagne. Nous nous sommes couchés dans les herbages frais des creux, pour discourir de choses sublimes, au chant des cigales, au bruit des sources cachées; et nous avons couru les rues nocturnes de la ville, sous les yeux d'une bienveillante police. Ensemble, nous avons fait résonner de paradoxes les cabarets de nuit, et, tandis qu'un quatuor espagnol bruissait au fond du corridor, de toutes ses habanères, des filles grises de nous voir boire, agitaient, comme une mule ses clochettes, leur âcre voix et leur rire aigu; ensemble encore, après un trop long baccarat et du balcon de l'ancien casino, qui est suspendu sur un grand vide, nous avons regardé naître cette aurore improbable et bigarrée que découvrent seuls les yeux las d'une longue nuit.

Mais tout cela est loin. Vous dormez aujourd'hui dans le cimetière de Pau, sous les fleurs mûres ; et je voudrais que votre âme aussi, cette âme inquiète de goûter, et avide de savoir, ait trouvé de l'autre côté de la vie un repos qu'elle n'a jamais éprouvé sous le ciel. Ne voudriez-vous pas bien avoir rencontré la reine Cléopâtre? Je la reconnus l'autre jour dans M^{me} H. V ..., c'était la reine d'Égypte, vous dis-je, telle que la vit Antoine, ni très jeune qu'elle n'était plus, ni belle classiquement, qu'elle n'avait jamais été. Que vous dire de ce charme plus puissant que la beauté, de ces mains tordues, de ce discours véhément, de sourire où il n'y a ni amour, ni joie, qui est plein de promesses, pourtant, de mystère et d'enfantillage, ou encore de l'improviste charmant de sa toilette. Vous parlerai-je de ce tic d'épaule commun à toutes deux après une nuit d'inquiétude, de fatigue ou de plaisir, quand on se sent çà et là des épingle sur la peau, et qui réveilla

pour moi, pendant une minute, je ne sais quels aspects oubliés depuis des siècles, de Tarse ou d'Alexandrie? « Quoi, me dit alors un éclair de ses yeux, aussi soudain que l'éclat de la truite qui vire au fond de l'eau, quoi ne reconnaissez-vous point la dernière de ces Lagides, qui s'épousaient entre eux? Ce prêtre que j'ai amené pour l'envoyer prier à Lourdes pour mon frère, jadis, il m'enseigna dans les temples ruinés d'Aménophis, les secrets du disque apollonique. Et vous-même, n'êtes-vous pas ce plongeur ultibérien que j'envoyai attacher des sardines à l'huile aux lignes de l'Empereur Marc-Antoine? Ne voudriez-vous pas avoir connu la reine Cléopâtre? »

A Dieu!

TOULET

Bordeaux, novembre.

Le musée de Bordeaux ne nous flanque pas un de ces coups, non, mais il devient plus amusant à mesure qu'on le fréquente. Un grand paysage classique de d'Aligny, avec figures, fond de rivière sinueuse et bleue entre des arbres, femmes à gestes simplifiés, rappelle curieusement, malgré la sécheresse de la facture et le convenu des feuillages, Puvis de Chavannes. Un autre paysage, avec une ruine de briques roses entre des colonnes blanches, délicieuse, ne doit pas, quoique on en dise, être un Lorrain (les personnages sont très XVIII^e) mais un Hubert Robert, plutôt, quoique bien léger, et bien un d'atmosphère. Une rivière au clair de lune, brun et argent, de Van der Neer, avec une espèce de burg, sur la gauche délicatement détaillé. Se rappeler un petit Flamand ou Hollandais qui a fait des maisons à visages comme J. Veber avec des arcades.

Paris, 20 et quelques, février 1904.

A SOI-MÊME. Je passais hier, mon cher ami, une journée amusante, phénomène qui sort assez du commun pour que je vous en donne le détail. Je m'étais couché tard, ayant bu, et me levai à dix heures et demie pour aller déjeuner chez Debussy, où je rencontraï contre tout espoir un M. Fontaine dont le nom seul est un programme pour l'alcoolique le moins averti. Ajoutez qu'il est Dreyfusard avec une candeur touchante, et pense que Poussin se sauve surtout par des qualités de métier et de vision personnelle (et Monet me direz-vous ?). Là-dessus, je commis l'imprudence de manger, et par suite la gymnastique imprévue de la digestion me plongea dans une affreuse mélancolie, contre laquelle je luttai en discutant avec le maître les costumes de Rosalinde. De là, je fus chez L..., où M^{me} P ... -W ... (C ...) vint interrompre des embrassements qui n'étaient, hélas! que périphériques. Et vous dire où j'en suis avec L..., une chatte n'y reconnaîtrait pas ses petits; mais je voudrais qu'elle vienne demain selon sa promesse, et me caresse un peu, comme elle sait si bien faire, pelotonnée au bord de mon lit. Je sais bien qu'elle n'a pas de jambes, mais mal faites. Je sais bien qu'elle est menteuse, lâche et lunatique. Et puis après? Ce n'est pas en cela qu'elle diffère des autres femmes, et c'est pour leurs différences qu'on aime les gens.

Je dînai ensuite avec Monpezat, mais peu. Et la soirée s'acheva fort avant dans la nuit, parmi un whisky exagéré, en faisant des projets de voyage avec Georges de La Salle. Je m'aperçois tout à coup qu'à la décrire, cette journée est la tristesse même. Il y avait quelque chose de glorieux dans mon ivresse, un soleil qui dorait toutes choses, parmi lesquelles je me rappelle un Hollandais à cravate rouge qui, au bar de la Paix, eut le tort de se mêler à notre causerie. Je le soupçonnai immédiatement d'être juif et le lui reprochai en termes amers qui parurent le surprendre et le chagriner. Au revoir, mon cher ami, et n'oubliez pas que vous allez chez Marcel Schwob dans deux heures.

TOULET.

*De Paris, la nuit de la Mi-Carême,
ce 11 mars.*

A SOI-MÊME. J'ai connu, moi aussi, mon cher ami, des Carnavals pleins d'une ivresse légère; et, sous un ciel plus indulgent, de galantes Mi-carêmes, où l'approche du printemps ajoutait à l'improviste du plaisir une verte espérance. Aujourd'hui, je la passai tout seul dans ma chambre, et ni la voix d'un ami qui vous hèle, ni ce doux bruit d'une jupe qui vient, ne troublèrent ma méditation: celle-ci ne sortit d'ailleurs point de cette espèce de résignation hébétée où mon peu de bonheur, à force de monotonie, a fini par me réduire. Soudain, à travers les rideaux et les vitres, j'entendis sonner des cors; et ce fut comme un mirage. J'étais sous un bois roux d'automne, déjà dépouillé, - dans l'air plus vaste et plus sonore des premiers après-midi froids. Les voix de cuivre étaient au loin comme l'écho de mon cœur ambitieux et mélancolique, et la feuille du platane tournoyait autour d'une tête oubliée. Alors la soif de mourir me revint avec force; et je connus que le goût de la vie ne m'avait jamais quitté.

Paris, 4 avril.

A SOI-MÊME. Sur mes six ans, mon cher ami, je demeurais dans une petite villa de Bilhère, et de là, chaque matin, à la belle saison, je gagnais Pau et l'école des Dominicaines, où me conduisait mon oncle, en se rendant lui-même au Quartier. Il ne faisait encore que petit jour; du brouillard pendait entre nous et les montagnes. Sur les giroflées qui habitaient le creux des murs, sur les fleurs sanglantes, au bord des allées de gazon, la rosée avait laissé de belles larmes; et mon oncle cueillait pour moi, parmi les larges feuilles, une grappe de raisin glacé. Alors, parfois, un chant de clairon montait des casernes vers nous. Sensuel déjà, déjà nostalgique, avec des grains froids dans la bouche, et tout autour de moi cette enivrante voix de cuivre qui parlait de choses lointaines, et l'herbe mouillée où je passais les mains, comme je fais aujourd'hui sur une fourrure, et la pourpre incomparable des pivoinés, - étais-je heureux? Je ne sais. Mais c'était

vivre, déjà. Quel orgue, une âme d'enfant jusqu'à la première femme qui en joue et le fausse. Mais rappelez-vous le bleu léger des Pyrénées, et le matin qui baisait vos joues pâles.

Adieu.

Paris, le 3 mai.

A SOI-MÊME. Ce n'est peut-être pas, mon ami, vous faire un compliment excessif de vous accorder un cœur moins coriace que le monde ne pense. En fait, vous avez une âme sensible (ne ricaniez pas en l'avouant); et je n'en veux pour preuve que ces désirs inutiles et passionnés dont vous regrettiez l'autre jour l'Alger de vos vingt ans, ou cette Lilith primaticienne, que vous découvriez toute sur des tapis, et dont la chair était tour à tour ardente et fraîche. Et cette autre fille, dont je ne me rappelle pas le nom, que vous désirâtes tellement, et qui, dans un bal champêtre, un soir, vous fit tant de déclarations auxquelles vous ne comprîtes goutte. - « Je passerai, conclut-elle, demain à une heure et demie au jardin Marengo. » - Et vous ne saviez pour réponse que sourire sottement. Qu'elle était belle ce matin où elle remontait la rue d'Isly, sous une ombrelle rose que le soleil traversait pour faire jouer sur ses joues une gloire délicate. Ah! niais que vous êtes! Vous ne l'avez pas eue, et à quoi bon vous mordre les poings : elle est vieille maintenant. Et, seul, sans doute, le jardin Marengo n'a pas changé, ni la mer bleue qui bat contre la falaise.

Yours.

TOULET.

Saint-Loubès, octobre 1904.

A SOI-MÊME. Alors que nous traversions l'Inde avec un Hollandais qui cherchait minutieusement les cendres de sa sœur, égarées depuis le Derby de Dular... je veux dire le Durbar de Delhi, je commis l'imprudence, sur le conseil de Sailland, de commander à déjeuner au buffet d'Ahmedabad, par dépêche.

Nous y fûmes glorieusement reçus par des gens qui agitaient des éventails de plume, et les œufs y étaient frais, mais un peu chers, en sorte qu'il ne nous resta presque plus d'argent, et qu'il fallut se nourrir désormais d'un pot de confitures qui me venait de Hué et d'une bouteille de cognac achetée à Hanoï. Cela dura deux jours, et à rissoler dans un wagon si brûlant que le cuir noir des coussins lui-même et la peau de truie des valises criaient après la pluie, mais Curnonsky uniquement parce qu'il avait faim. Tandis que j'attisais sa mémoire à lui parler de croustades à la moelle et de vins du Rhône, l'Inde de boue sèche et de temples écroulés fuyait le long des portières. Enfin, n'y tenant plus, il frappa du poing la table à charnières, en s'écriant: « Nom de D... ! Je suis habitué à manger du beefsteak, moi. »

Vale.

TOULET.

1904.

A SOI-MÊME. Je voudrais, mon cher Paul, vous conter trois accès de fou rire, que nous étouffâmes Sailland et moi.

Le premier fut chez Jacques B... auquel j'avais demandé dans la soirée quels souvenirs il gardait de son père. Il se rappelait d'abord un cheval mécanique que lui avait donné ce musicien célèbre, et aussi, qu'un jour d'été, il l'avait vu plonger d'une barque en caleçon de bain tricolore; mais c'était bien tout. Comme il admire, pourtant, cet homme à qui il doit sa fortune, et voulant nous en faire la preuve, il se mit au piano et chanta la musique paternelle. C'est alors que nous fûmes malheureux. Non, jamais poêlon à treize sous, fendu par les ans, et prenant inopinément la parole dans une assemblée d'hommes, pour célébrer par quelque romance la poêle son amie, ne provoqua une surprise plus bouffonne.

Puis ce fut à Cholon, chez le Phou du dit lieu, sombre et médiocre canaille qui, à force de trahir les siens au profit des Français, a fini par acquérir une fortune assez ronde et tout un musée d'hétéroclites niaiseries: lits à opium faits

d'une seule planche, lampes françaises, fauteuils chinois ornés de marbre, arbustes taillés en forme d'oiseaux, etc. Comme il nous avait offert à boire, parmi tout cela, je lui adressai quelques paroles de remerciements, à quoi il voulut répondre en français, et, se levant; « Ba, dit cet homme, ba, ba ba ba, ba, ba ... » Il n'en sortit pas plus, et nous l'y laissâmes crainte de lui éclater au nez.

Et le troisième fut à Haïphong, quand cet excellent Georges Le Lorrain, vice-consul alors à Manille, aujourd'hui à Oporto, nous présenta sa petite amie (menue Annamite un peu métissée, à qui son foulard donnait l'air d'avoir mal aux dents) en nous confiant qu'elle chantait d'une façon délicieuse. Moi, pauvre bête, alléché à l'idée de chants locaux et de bizarres miaulements, j'insistai pour que la dame nous fît part de ses talents. Hélas! elle céda, se leva, et d'une voix qui ne le cédaient en rien à celle de Jacques B ..., entama sur un mode plaintif:

Connais-tu le pays ...

Notre stupeur tourna bientôt à une de ces divines envies de rire auxquelles l'Olympe ne résistait point. Ah! si Le Lorrain n'avait pas été là à guetter notre admiration d'un œil attendri, mais scrutateur. .. Cet homme, d'ailleurs, enfantait la mauvaise musique sur ses pas. Quand nous allâmes ensemble aux Philippines, la Banda del Pasig, orchestre manillais ou tagal, était avec nous sur le « Hoihao », et, au moindre prétexte, on le faisait venir au pont des premières d'où son cuivre insensé se déchaînait au loin sur la mer et faisait fuir les requins.

En rade de Manille, ils jouèrent la Marseillaise et, quand ce fut fini, nous entendîmes des acclamations françaises qui venaient de l'eau. Nous courûmes à ces nouvelles sirènes : c'étaient des matelots, venus tout nus d'un voilier dunkerquois voisin, et qui, le couteau aux dents crainte des squales, s'ébattaient joyeusement dans l'azur périlleux des eaux.

Vale.

PAUL-JEAN.

Novembre 1904.

*La Ville de la Ciotat*¹ était voilà quinze ans un navire franchement lancé et qui faisait honneur aux *Messageries*. Le luxe en était discret et sûr comme celui qu'on goûte dans une bonne maison française, et la politesse de l'état-major faisait penser à ces hôtes de chez nous qui font si bien les honneurs de chez eux, et il n'est jusqu'aux vieux maîtres d'hôtels où l'on ne trouvât ce mélange d'étiquette et de familiarité, double ornement des vieux serviteurs de famille.

Paris.

Tout près de cette place où la statue de la Loi tourne si judicieusement le dos à ceux qui la font - (et qui la refont) - un monsieur, qui a lu Racine marche derrière une voiturette à fournitures, sur laquelle est écrit en lettres d'or:

N. *Pédicure-Masseur.*

- Pédicure-masseur, pédicure-masseur, répète distraitemment le racinien ...
Et, tout à coup, entraîné par ses souvenirs, il ajoute :

..... De quel amour blessée,
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée.

Paris, 12 janvier 1905

A SOI-MÊME. Et à vous, mon cher Paul-Jean, pourquoi ne souhaiterais-je pas aussi une bonne année? Ne vous est-elle pas due, s'il est vrai qu'elles se suivent et ne se ressemblent guère? Mais quoi, il n'y a que nous qui ne changions

¹ Écrit sur une carte postale représentant le paquebot.

pas, de plus en plus semblables à nous-mêmes à mesure que le temps inexorable s'écoule en reflétant des ciels nouveaux et plus moroses.

C'est dans le passé qu'est tout notre bonheur; et le mien me torture de sa grâce évanouie. Parfois, au moment, que le sommeil vient enfin, on s'imagine être encore l'enfant d'autrefois, avec un cœur d'enfant parmi les fleurs. Cela est si exquis et si cruel qu'on se réveille soudain. Et quel réveil! Mais les fleurs de jadis étaient belles et pliantes et parfumées, il en est qu'on revoit avec une netteté surprenante. Ainsi à Bilhère, contre une des fenêtres de grand-mère, et presque sous le dallot, il y avait une giroflée, de celles qu'on appelle je crois, violier, je l'aimais beaucoup. Aujourd'hui c'est une dame, et je ne sais si elle naquit sous les étoiles, mais elle est de cette variété qu'on nomme parisienne. Dieu vous en garde.

PAUL-JEAN.

Paris, 9 février.

Nous fîmes voile vers L'île de Tapobrane¹. Les bords montueux du Cathay s'abîmèrent lentement à l'horizon. Ce n'étaient encore dans l'Annam que le matin de l'été : le lotus à la longue tige n'avait pas commencé de fleurir ces eaux sacrées où se reflète la tombe des Empereurs. Mais, sur les étangs de Candy, nous les vîmes sourire. Il y en avait de blancs comme ce linge que, dans sa hâte d'aimer, mon amie, au crépuscule, dépouille à travers l'appartement. Il y en avait d'aussi roses que le bout rebroussé de ses doigts.

Paris, 17 février.

A SOI-MÊME. Êtes-vous sensible, mon bon maître, au charme du cosmopolitisme? La ferme vous plairait en ce cas. On y trouve de tout: à boire et à manger; l'éloquent Espagnol qui, lorsqu'il se frappe le cœur, on entend vibrer une guitare; le diplomate austro-hongrois si incapable d'aucune conception qu'on

¹ Sur une carte de Hué.

dirait qu'il a le cerveau dans une capote anglaise - et le folliculaire qui cherche sa pitance comme ces chiens maigres qu'on voit grelotter près des cuisines - et le bourgeois de Paris qui croit en Dieu et à la Révolution, etc..., etc...

Ce qui me frappa, c'est la grande quantité de titres qui fleurissaient là et, moi-même d'abord, on m'en affubla. Je finis par m'en défaire, mais cela ne faisait pas bon effet. Ils ne comprenaient pas: « C'est un original, pensaient-ils, ou peut-être a-t-il fait un vœu. Car enfin, pourquoi ne pas être baron? » Cela tient à ce que je ne suis pas Allemand. Car les Allemands sont naturellement barons, comme les Andalouses dansent, et de même qu'on voit les habitants du Dahomey rivaliser pour le brillant avec les bottines neuves.

Saint-Loubès, 11 Septembre.

Les peintres, qui confondent d'ordinaire les moyens de peindre avec la peinture, le métier avec l'art, disent là-dessus infiniment de niaiseries, entre autres: « Il ne faut pas de sujet dans un tableau. » Cela est vrai d'un sujet qui a son commencement et sa fin hors du cadre, comme *Les Enfants d'Edouard*, de Delaroche, illustration de roman. Mais, une potiche, un verre, quelques fruits, c'est pour Chardin tout un sujet coordonné. Et quand Delacroix en ses tableaux retentissants pense s'inspirer de Byron ou de Villehardouin, ce n'est pas don Juan ou les Croisés qu'il nous fait voir, mais un naufrage et un triomphe - tant il généralise son émotion.

La vérité, c'est que tout tableau qu'on ne peut admirer sans notice, est de la mauvaise peinture.

Saint-Loubès, 18 septembre.

A SOI-MÊME. Mon cher Maître,

Ce scepticisme aéré, qui est votre gloire en attendant qu'il la devienne des lettres françaises, vous fit découvrir, voilà longtemps, sous le tendre poète Rébène, un sentimental à tous crins, et le plus féroce bourgeois qui ait jamais mis

le cygne au pot, ou composé, avec les puantes fleurs de l'oignon, des bouquets à Chloris.

Vous la connaissez sa Chloris chlorotique? Elle a un nez en forme de pomme de terre, et il l'appelle Mimi (pourquoi pas Mimi Pensum ?). Cette année, on le décora, et il gagna quelque argent au théâtre, ainsi qu'aux prix d'Academos. Là-dessus ses amis le convièrent à une petite fête. Au dessert, les yeux pleins de larmes, et sentant le vin : « Ah! Mimi, dit-il de sa voix émouvante, voilà une année comme il nous en faudrait plusieurs. » Il y avait quinze jours que son père était mort. Vale.

TOULET.

Saint-Loubès, 27 septembre.

A SOI-MÊME. Mon cher ami, je sais combien vous aimez les tableaux militaires¹ : laissez-moi vous envoyer le portrait du brave colonel Guy Mannering, ce héros de la guerre de Cornouailles, où sa femme, dit-on, l'avait envoyé. Mais que ne dit-on pas?

Vale.

A SOI-MÊME.

- Monsieur, vous dit un jour un commis-voyageur à Salies-de-Béarn, Monsieur votre père est bien à l'île Maurice?

-En effet.

- Et que fait-il?

Sur quoi, ayant consulté votre montre, vous répondîtes courtoisement :

- Il déjeune.

Mais le commis-voyageur ne vous posa plus de questions.

TOULET.

¹ Sur une carte postale qui représente une dame romaine filant. La gravure mal découpée porte en haut comme titre : *Le colonel Guy Mannering*.

Octobre.

Hier au soir, on a quitté la vineuse Aquitaine. Elle s'endormait, ivre de vendanges, sous un ciel d'ardoise et d'or, tout pommelé; pareil à ces pelages de léopard, dont se parait la cuisse des bacchantes.

Dans le désordre du réveil, Versailles est apparue : vision aussitôt effacée, digne des plus beaux rêves - et qui fait douter un instant si on veille, si ce n'est pas un lambeau de songe qu'a retenu le cerveau, - trouble encore de sommeil.

Et enfin, voici Paris : un Paris clair, tout riant encore, malgré l'automne, de soleil et de feuillages, tout agité de voitures découvertes. Là-bas, le dôme des Invalides fait luire ses dorures sous le ciel d'un bleu délicat; dans ce je ne sais quoi d'argenté, de perlé, qui est la lumière parisienne, qui estompe un peu les choses et palpète autour d'elles.

Octobre.

Paris Nocturne. Sous la nuit, qui est venue avec sa parure de lampes et d'étoiles, la ville semble soudain avoir vieilli d'un siècle. Déjà minuit, l'un après l'autre, a vidé les théâtres; et, tandis que tant d'honnêtes bourgeois se mettent sous le linge, toute la volée des oiseaux nocturnes, rôdeurs, buveurs, coureurs, coureuses, se répand dans les rues et les boulevards. De fausses enfants, aux jambes arquées et nues, promènent environ la Madeleine, la même fausse maman et la même fausse natte dont elles étaient flanquées l'année dernière. Elles aussi sont bien les mêmes, mais leurs jupes ont raccourci d'un an au moins; elles finiront par n'en plus avoir du tout pour peu que cela dure quelques lustres encore; et quand elles auront, enfin, vu tomber leur dernier cheveu avec leur dernière dent, c'est en lisières qu'elles feront le trottoir, un biberon à la main, étalant devant un peuple muet d'horreur de tombantes chaussettes sur leurs mollets flétris.

Avec une espèce d'impudeur méridionale, Saint-Lazare étale des vices plus sains. Là, de joyeuses gaillardes, ignorantes sans doute de la police, et des médecins, et de l'antique Saint-Lago dont elles foulent la place, papotent sous les

becs de gaz. Prêtresses peu zélées d'une Vénus aux ardeurs éteintes, elles s'offrent sans conviction au passant, s'informent, par habitude, si c'est « un type à passions » et finissent par le taper d'une cigarette.

Leur doyenne peut-être, la plus singulière à coup sûr de toutes, qui ne l'a point rencontrée, pareille à quelque chauve-souris, décharnée par l'âge et qu'épouvante la moindre lumière? Elle est née en Russie, mais il y a si longtemps, qu'elle ne se rappelle plus pourquoi ni comment elle est venue en France, et qui l'y laissa sur le pavé. Elle répond tout de travers, comme si elle entendait des voix; elle ne sait pas ce qu'on lui sert à boire; et à la voir passer, si lasse et si furtive, on dirait qu'elle frôle aux murailles le duvet d'une aile cassée.

Combien y a-t-il qu'elle n'a pas mangé? Elle n'a pas l'air de peser sur le trottoir : peut-être qu'elle est toute creuse - comme une théière de pâte tendre - comme une pipe de bambou, où il ne reste plus que le parfum de l'opium. Par un matin d'hiver tout blanc de givre, des chiffonniers la trouveront morte au coin d'un portail. Ils la prendront, l'un à la tête, l'autre aux pieds, pour la porter chez le pharmacien, et diront : « Comme elle est légère! »

Décembre.

Paris d'hiver. Quand Paris rappelle sous les brumes on ne sait quel hall qu'un invisible foyer de bois vert aurait rempli d'une fumée épaisse et froide, - quand le soleil sans rayons flotte au ciel comme un pain à cacheter dans de l'eau sale, - et que ce passant qui vient de vous effleurer, au coin de la chaussée d'Antin, d'un pas aussi furtif que le vol de la chouette, c'est peut-être le spectre de Grammont-Caderousse qui poursuit en vain, à travers le brouillard, l'image de Tortoni ou les reflets de la Maison Dorée; c'est alors qu'on se plaît à rêver de cieux plus indulgents; des calanques rocheuses que lèche une mer bleue; d'Alger dont les blanches maisons répandent à midi une ombre rose ... Oui, si l'on pouvait rêver.

Cependant sur la place, où vous vous êtes imprudemment lancé, la ville bat comme une mer cacophonique. Mille clameurs, des cris, des sons rauques rententissent, se heurtent, meurent dans l'air mou où des geysers de boue çà et là

jaillissent. De toutes parts la trompe des automobiles, le barrissement des tramways, les sonnailles des voitures sonnent et résonnent comme des appels de mort. Vous échappez enfin, bondissant, semblable à la gazelle, déjà vous touchez l'asile du trottoir d'en face, - et déjà l'âcre aboiement des marchands de gazette et des camelots se mêle, dans votre oreille résignée, aux divers patois américains que des hommes glabres, à vos côtés, échangent, non moins que des coups de coude, - au même instant qu'à quelques pas le pneu d'une quarante chevaux éclate avec un bruit de tonnerre ou de bombe anarchiste.

Toutefois en gardant la chambre, peut-être espérez-vous savourer un peu de ce précieux silence si doux à entendre qu'il tient de penser? Mais quoi, vous oubliez que votre propriétaire, ses voisins et jusqu'à ceux d'en face, furent pris voilà un an de la fièvre de bâtir, qui ressemble tant à la manie de détruire. Voilà un an que depuis le petit jour, jusqu'à la nuit tombante, des camions déchargent sur le pavé le résonnant amas des poutres de fonte ; et que des pans de murs, plus grands que celui d'Orange, S'écroulent avec fracas sur les cours retentissantes.

Entre tant, mille et un ouvriers frappeurs, et autres frappes : les polisseurs sur verre, les boute-clous, les coureurs de toits, les chevaliers de la mailloche, les gratte-marquise, les électriciens, etc., martellent et cisellent votre insomnie. Ne pensez pas au moins qu'une circonstance heureuse - fête chômée ou tempête - en dispersant ce peuple de travailleurs, vous rende le repos. Car les colocataires veillent sur votre veille : ils savent combien il est dangereux de dormir le jour.

Au moment délicieux que vous vous sentez glisser dans un sommeil pareil à l'eau tiède, un choc sec et sournois, comme un déclic, vous frappe au cœur; puis un second, plus vif; puis d'autres encore qui peu à peu, en progression régulière, grossissent, se multiplient, fourmillent. Vous les avez reconnus : ce sont les coups de marteau.

Ah! qui saura jamais à quoi le Monsieur d'en dessus, entre ses heures de bureau, emploie ses heures de loisir: et tout ce qu'il peut bien clouer, dès qu'il a un peu de tranquillité devant lui (la vôtre)? Est-ce un passionné de cordonnerie en chambre, un entomologiste? Construit-il des étagères en bois découpé; est-ce des chromolithographies qu'il suspend à ses cloisons ou des pointes qu'il enfonce dans la gorge osseuse de sa vieille maîtresse? Cruelle, cruelle énigme.

Mais peu à peu des concurrences s'éveillent aux quatre coins de la maison. Dans l'immeuble contigu, un concierge monomane ébranle à sourds

efforts de bélier la muraille mitoyenne où s'appuie votre lit. Plus loin - on ne sait pas au juste bien où - un professeur de sciences accorde lui-même son piano, tandis que sa femme, aigrie par la médiocrité, bat leur enfant qui, jusque-là, criait sans raison. Et, comme pour leur répondre, le joli blond de l'entresol, qui sans doute attend une dame dans sa « luxueuse garçonnière », heurte à petites tapes rythmiques et lancinantes, contre le marbre de sa cheminée, un flacon d'odeur qui ne veut pas s'ouvrir.

Paris, janvier 1906.

C'est si agréable de comparer les femmes aux fleurs !

Une d'elles qui se dévêt, au crépuscule, sous les yeux de son ami ; tandis qu'à travers la fenêtre tinte l'Angélus d'un soir de province, elle se hâte, et, de cogner au coin des meubles ses roses genoux, pousse de petits cris ; elle jette son linge de-ci, de-là ; elle jonche le parquet de pétales blancs. On dirait un lys dispersé.

Mars 1906.

Carnet de route. De Saint-Loubès à Paris, ce n'est pas un long voyage, mais c'est un voyage ennuyeux.

Saint-Loubès - nul ne l'ignore - est une assez médiocre bourgade; et ce qu'elle a de mieux, ce sont ses vins, et son cimetière. Celui-ci compose un riant paysage, placé comme il est parmi les vignobles, sur une pente, au pied d'un haut clocher pointu qui est comme dardé vers le ciel.

De loin, toutes ces tombes au soleil ont l'air d'un troupeau blanc couché dans l'herbe. Heureux morts que, sans doute, aucune Commission officielle

jamais ne viendra chercher là pour les jeter au Panthéon, ce cendrier de nos gloires républicaines.

Il n'est pas vrai que les habitants de Saint-Loubès aient demandé au Conseil d'État la permission d'écrire le nom de leur ville natale « Saint-Loubet » en l'honneur du Président sortant, alors en place, ni que le Conseil d'État ait répondu que les Présidents de République eux-mêmes, pour être canonisés, ont besoin d'être morts.

A Montendre, en contre-bas de la voie, tout au fond d'un pâturage creux en forme de cuvette, des moutons, deux pastoures immobiles, et le chien qui fait du zèle. Tout cela est petit, petit, mais de la plus exacte netteté, une miniature du XV^e siècle. A la lumière froide et sans feintise d'un midi voilé, on distingue, comme à la loupe, les détails de ce menu paysage : la dure ramure bourgeonnante; le fichu rouge, le corsage bleu de l'une et l'autre femme; le cabri hérissé qui s'agite en rond, et fait songer à celui que M. Paul Leclercq (en une de ces singulières métaphores qu'il accroche parfois à la mémoire de son lecteur) compare à un chardon qui tire la langue.

A Thouars survient un couple hispano-américain. La jeune femme est assez jolie, et fait vaguement songer à un plat sucré au caramel, comme on en faisait vers 1874. Et elle remplit le couloir du puéril zézaiement des Antilles.

Mais, d'ailleurs, qu'est-ce que ces Espagnols font à Thouars? C'est inimaginable, Thouars ... Et ils font comme chez eux, s'assoient, causent, bâillent. Pensent-ils être à Piramidad, ou à Coyote Seco (République de l'Équateur)?

A Niort, le wagon écope de deux Yankees d'une laideur au-dessus de la moyenne. Si çà continue, il va pousser des érables à sucre, bien sûr, et du quinquina, le long de la voie.

C'est dommage que ce soit l'après-midi. Quand on passe à Niort de bon matin, il ne faut point manquer de descendre boire du café au lait, qu'on y prépare très bon et qui eût fait la joie de Stendhal malgré l'absence du moindre monument romain. Le Peuple-Roi n'y est représenté aujourd'hui que par quelques anciens électeurs des Gracches ou de Spartacus, ouvriers de l'aspect le plus socialiste, qui couvrent à mi-voix d'imprécations deux officiers en tenue qui accompagnent des dames mûres.

Il y en a une beaucoup plus jolie, dans un coin de la gare. Elle est pâle et brune. Elle a l'air d'attendre quelqu'un, et aussi d'avoir envie de pleurer. Ça doit être de ne pas partir de Niort.

A Saumur, le train tourne trois ou quatre fois autour de la ville; et soudain - comme s'il était pris de dégoût - il reprend sa route à toute vapeur, sans s'arrêter.

A Chartres, il y a une cathédrale gothique qu'on a bâtie tout près de la voie. Elle est tout de même mieux que le Trocadéro, et n'a, quoiqu'on en dise, rien dans l'aspect d'allemand, de sarrazin, de suédois, de persique, de bohème, de saxon, d'italiotte ou de portugais. Peut-être, après tout, que ce sont des Français qui l'ont bâtie. Et ils avaient de la belle pierre d'une espèce de violâtre sourd, moelleux, nourri, qui console un instant de bien des choses.

Il faut se dépêcher de la regarder, avant qu'on ne la démolisse, ou ne la restaure, pour en faire une caserne, un casino, un garage d'automobiles.

Versailles, il vaudrait mieux la voir par un soir d'automne, quand le ciel est comme de la braise qui s'éteint, et qu'il y a des feuilles dans les rues, de belles feuilles jaunes, couleur de gloire, qui murmurent sous les pas.

Trois Messieurs montent (ils en ont bien l'air). On dirait, tant leurs redingotes leur vont mal, qu'ils se les sont empruntées les uns aux autres, sans les broser. Ce doit être des parlementaires qu'on a oubliés là depuis l'élection de M. Fallières.

Il n'y a pourtant pas d'orphéon, ni d'ailleurs personne, pour les recevoir à Paris. Mais en revanche on aperçoit ça et là quelques belles jeunes femmes, vêtues de peaux de bêtes, ou d'amples étoffes. Et l'on ne sait quoi dans leur port, une ondulation, un geste, avertit tout à coup qu'on vient de passer une frontière. O Parisiennes, que l'œil, au retour, vous embrasse avec joie!

Paris, 15 mars 1906.

A SOI-MÊME. De retour chez vous, mon cher Paul, penserez-vous à votre amie? Elle est si menue, avec des pieds et des mains inutiles, les os minces et, là

tout autour, beaucoup d'étoffes bruissantes et magnifiques dont elle aime à se vêtir. Après tant de tissus où l'on s'irrite, que l'on soulève, que l'on froisse, quand se rencontre sa chair soudaine, c'est comme, un jour d'été de découvrir, sous les herbes, une source fraîche et nue.

Sur l'étroit escalier de pierre que votre cœur l'écoutait gravir vers vous, cet amas de soie et de lin, de broderie, de dentelle, enveloppait son pas d'enfant d'un murmure écumeux et nourri.

Elle entra, et sur le seuil suspendit un instant le délicieux grimoire de son visage, où vice, candeur, souffrance se laissent deviner tour à tour.

Mai.

A la terrasse d'un café. Cet énervant après-midi touche à sa fin, quoique le ciel soit encore aveuglant à la fois et terne. On dirait qu'il poudroie d'une impalpable poussière, et la répand sur toutes choses. On dirait aussi qu'il est plein de clameurs confondues, où l'on embrasse une confuse image de camions qui roulent, d'échassiers envolés vers le Nord, et des grondements de tonnerre. Et tout le monde est accablé par l'orage prochain qui n'éclate pas.

Au balcon d'une maison d'en face, une jeune femme est assise, qui travaille au crochet. D'en bas on voit ses mains s'agiter avec une rapidité inconcevable. Elle tient ses jambes croisées, et ce geste d'homme découvre un mollet un peu viril, une cheville un peu pleine sous un bas de nuance claire, bleu ou vert. Tout à coup elle se lève et regarde avec attention dans la rue. C'est qu'il y passe un peloton de cuirassiers - comme on en voit ces jours-ci - tout droits sur leurs grands chevaux et bardés d'un acier dépoli, couleur du temps. L'officier qui les commande étincelle davantage; et c'est lui que contemple la belle brodeuse, avec cette instinctive convoitise des femmes pour le mâle dont l'état est de verser le sang, - celui-là qui, à l'âge de pierre, tuait le mieux l'ours ou l'étranger.

Et c'est peut-être de celui-ci que sa femme écrivait l'autre jour d'une ville de l'Est; « Mon mari vient, avec ses hommes, d'être envoyé à Paris, en cas de troubles, et qu'il faille charger la foule. J'espère qu'il n'en reviendra pas avec une décoration. »

Bruxelles, 31 mai 1906.

A SOI-MÊME. Cher maître et ami, cette chromo¹ ne vous rappelle-t-elle pas ces suppléments du journal des demoiselles que, sur vos douze ans, vous aimiez à la folie? Les auriez-vous oubliés avec les platanes de Carresse au mouvant feuillage et ces jours fugitifs des grandes vacances, où l'on voyait des papillons briller dans le soleil? Mais non, je connais votre cœur.

PAUL-JEAN.

Gand, 1er juin.

A SOI-MÊME. Je vous envoie cette carte², cher ami, parce qu'elle est d'un joli vert. Elle vous fera songer peut-être à ces matins d'Afrique où Lilith ouvrait ses yeux minces, pareils à des feuilles. Ah! qu'elles doivent être flétries!

Anvers, 2 juin.

A SOI-MÊME. C'est là³ que sont nées toutes ces vilaines éditions, vous savez, si prétentieuses et pleines de fautes.

P.-J.

Cologne, 3 juin.

A Cologne se trouve une cathédrale colossalement laide, et restaurée selon toutes les règles du style pachydermique en honneur chez les Allemands.

¹ Sur une carte en couleurs représentant l'église de Nieupoort, illuminée dans la nuit.

² Sur une carte réclame de l'Eagle Insurance Company.

³ Sur une carte représentant le Musée Plantin-Moretus.

Car on passe par Cologne, en allant d'Anvers à Paris. C'est sur le chemin - à condition qu'on prenne celui-là, qui à vrai dire n'est pas le plus court et qui oblige même à retourner sur ses pas. Mais pour peu qu'on change de côté, c'est comme si on traversait deux paysages. Et le zigzag n'est-il pas le plus court chemin d'un point à un autre, s'il fait passer le temps plus vite, alors que la ligne droite nous le rendrait plus long et plus pesant? C'est si ennuyeux, la ligne droite.

Les voyages aussi, c'est très ennuyeux; presque autant que de rester chez soi. Et puis les pays où l'on passe: le moyen de s'en faire une opinion? C'est très fatigant.

Une dame en aurait pour vous, si vous aviez eu la précaution d'en inviter à « venir avec », comme disent les Brabançons. Les dames ont tout de suite des opinions sur tout. Mais voilà, elles reviennent très cher en voyage. C'est même une des raisons pour lesquelles il vaut mieux rester célibataire. C'est un fait bien connu : à peine mariée, une jeune femme exige d'être menée à l'étranger, ou à Monte-Carlo. Comme si, pour se faire embrasser, il ne vaudrait pas mieux rester chez soi.

A Anvers aussi, il y a une cathédrale, avec un haut beffroi d'où s'égrène et tinte l'aérien cristal d'un carillon qui a l'air, tant il est lointain, de chanter dans les nues. N'est-ce point l'âme même de ces antiques pierres si dentelées, si découpées, une âme surannée et charmante qui se s'ouvient. A qui sait entendre elle conte des histoires d'amour et des histoires de sang. Elle parle du terrible duc d'Albe, et de sainte Litwine, ou de cette blonde encore, en qui le bon duc Philippe sut découvrir une Toison d'or plus précieuse que les trésors de Colchide. Mais il vaut mieux qu'elle ne les dise pas en flamand. Car Toison d'or, dans ce dialecte, ça se dit : Guldenvliet, ou quelque chose dans ce goût-là. Guldenvliet! N'est-ce pas à dégoûter des blondes, et de leur brillant secret?

Dans l'intérieur de la cathédrale, on peut voir - ou plutôt ne pas voir - les fameux Rubens, auxquels on a mis des housses, comme à un meuble de salon l'été. Et elles sont en serge verte. Mon Dieu, le vert, ça n'est pas laid en soi. Mais il vaudrait mieux voir les Rubens, tout de même.

Non loin de là, se dresse ce joli puits dont le grillage de fer est dû à Quentin Metzis. Tout le monde sait que ce peintre, ayant pris sa femme en dégoût, se fit forgeron. C'est au moins ainsi que le carillon, ce jour-là, contait cette histoire.

Et après avoir vu tout cela, et les Breughel du Musée, le mieux est de se réfugier, contre la pluie, le vent, le crachin, dans quelque estaminet du port. L'un d'eux, à ce qu'affirme l'enseigne, est tenu par Paul de Kock. Mais aujourd'hui le patron est sorti, et il est remplacé par un garçon anglais, une servante allemande assez jolie, en bleu clair, et un perroquet portugais, dont le plumage et les jurons éclatants évoquent à travers la brume tout un Brésil de soleil, de larges fleurs et de poisons.

Cependant les gens du port passent devant la porte, à travers l'atmosphère grise. De toute leur assise, ils pèsent lentement, lourdement sur le sol. Leurs compagnes - de travail et de plaisir - leur cédant à peine en cela; et à les voir marcher ainsi, en appuyant avec force l'un et l'autre sur le sol ce que Cendrillon aurait eu peine à prendre pour un seul pied chacun, le terme *tribasique* s'impose à la pensée avec un sens nouveau. Pauvres Parisiennes, Andalouses déshéritées, quand vous vit-on jamais marcher sur six pieds chacune, comme un hexamètre, et comme les dames du port d'Anvers?

A Gand, il pleut aussi; mais *l'Agneau mystique* de Van Eyck, à Saint-Bavon, est plein d'air, de douce lumière, et de la fraîche odeur des prés; *l'Agneau mystique* où perce le sentiment le plus juste à la fois et le plus poétique de la nature, et quelle vive délicatesse de palette; *l'Agneau mystique* oui ... mais il y a le bedeau entre là peinture et vous, un homme qui vous dégoûterait du Paradis, s'il vous en devait faire les honneurs.

Cette espèce de Gascon néerlandais, en un baragouin composé des débris sanglants de plusieurs patois, vous explique le chef-d'œuvre. Et si vous tentez de fuir, sa glapissante voix vous ressaisit et vous ramène: « Là, monsieur, sur le droit, meilleur pour voir. Et toutes ces têtes, avec une loupe, un mois plus il faudrait. Quel travail! »

Et il gesticule; et il jappe. Des Allemands lui sourient. Mais au milieu des balustres noirs, et blancs, parmi la pompe marmoréenne du chœur, un peuple de pierre et de couleurs demeure immobile en sa séculaire indifférence. Le Saint-Liévin de Rubens n'entend rien - heureux chef-d'œuvre - ni le Christ de Duquesnoy.

4 juin.

A Aix-la-Chapelle, il pleut un peu aussi; et malgré cela, il y a tant d'enfants dans les rues qu'on songe avec quelque indulgence au massacre des Innocents. C'est ainsi qu'on en vient à excuser divers massacres historiques, si l'on en rencontre les survivants. La mort est comme les photographes : elle avantage toujours un peu. Qui sait si la princesse de Lamballe n'était pas une virago, Coligny un vieux raseur, mais il a suffi d'éventrer l'un et de promener (en haut d'une pique) la tête de l'autre pour en faire des figures intéressantes.

Et voilà ce que c'est que d'être en Allemagne: tout de suite on y philosophe. D'ailleurs, on y trouve, dans ce petit bar, qui est dans un passage tout doré sous un hôtel, du whiskey-and-soda fort convenable.

Aix-la-Chapelle sent le catholicisme à faire plaisir, et aussi l'empereur Charlemagne, ce roi de France bien connu. Un vieux chanoine, à la Basilique, y faisait du Saint-Esprit un panégyrique furieux, qui me rappela tout à coup que nous fêtons la Pentecôte.

Paris, juillet 1906.

Il a fait si chaud tout le jour, si poudroyant, si électrique. Le soleil est resté voilé d'une espèce de buée métallique qui en rend l'éclat plus cruel aux yeux qu'une limaille impalpable. Que la nuit est lointaine encore : et la fraîcheur de ses voiles de crêpe... Pourquoi la ville est-elle couleur poussière, comme une Anglaise qui voyage? Toute entière, elle semble crier après la pluie. Ah! s'il pouvait pleuvoir: si l'on pouvait, derrière les murs d'un jardin de province, plein d'herbes et de glaïeuls, s'étendre à l'ombre froide d'un noyer, et qu'il tombât tout à coup une belle averse dont on écouterait s'écraser les gouttes sur le feuillage noir !

Mais à Paris, ce n'est jamais qu'une pluie sans éclat, qui se laisse choir, lente et lourde, d'un ciel poudreux. Telle quelle, pourtant, il serait doux de l'écouter à deux, derrière les persiennes closes. Parfois de la cour sonore, peu à peu rafraîchie, monterait la marche d'un passant, ou quelque une de ces voix diffuses, mystérieuses, qui l'été sortent d'un appartement inconnu, qu'on sent voisin et où l'on n'entrera jamais.

Un poète oriental l'a dit: « Bien que la pluie de l'été demeure toujours agréable à ouïr, soit qu'elle batte la terrasse et les feuillages mouvants, soit qu'elle enveloppe le toit de ma tente d'une rumeur multiple et confondue, c'est un bruit mille fois plus délicieux encore, quand la jeune femme qui me visite parfois l'après-midi l'écoute avec moi.

« Tout à l'heure, l'air semblait palpiter de chaleur autour de nous, et voici qu'un souffle plus frais nous environne, tandis que retentissent les premières gouttes de l'onde. J'aime qu'alors, en se renversant dans mes bras, mon amie semble pâmer, et ferme les paupières comme pour retenir quelque rêve d'autrefois. J'aime qu'en passant la main sur ses yeux, elle cesse tout à fait de rire, et moi-même de me réjouir au poids de ses hanches magnifiques, que lassent les coussins. »

Saint-Loubès, 26 août.

A SOI-MÊME. Vous n'aimez pas la langouste, mon cher ami, soit dit pour la postérité. Vous aimiez moins encore la Corse aux imminents appas, aux gras cheveux, qu'on rencontrait dans ce cercle mixte de l'avenue Victor-Hugo, vous savez bien.

Vous veniez de vous mettre à table, en retard, quand elle y vint elle-même, et, voyant la compagnie entière occupée de ce crustacé, elle marqua, d'une voix blindée, sa joie d'en manger aussi, tout à l'heure. Mais, un des garçons ayant averti l'autre, en allemand, qu'il n'en restait pas, vous prîtes le dernier morceau: il était énorme.

Ah! quelle scène ce fut lorsqu'elle connut sa disette. Quels regards de coléreuse envie elle faisait choir sur ce bloc que vous dépiautiez.

- Quoi, Madame, vous aimez la langouste. Moi qui ne peux pas la souffrir *justement*.

- Et alors pourquoi en prenez-vous?

- Je ne sais pas, avouâtes-vous d'un air de contrainte tristesse, en repoussant non sans dégoût votre assiette, où il restait de quoi nourrir la ville de Bastia.

TOULET.

C'était une rogommeuse, grosse femme du nom de V... qui prétendait avoir couché avec Rouvier. Oui, mais quand?

Août

Je vous admire,
Tendre Vénus¹,
Dont un satyre
De près respire

¹ Sur une carte représentant le tableau de Rubens: *Vénus dans la forge de Vulcain*.

Les charmes nus;
 Vraiment déesse,
 Et si grand air!
 Malgré l'éclair
 De votre fesse
 A découvert.

1906.

Et moi aussi, mon cher ami, - dans mon enfance - j'ai eu un prisme, chose luisante, symétrique, dure, qui donnait de la lumière. Mais qu'un rayon de soleil passât au travers, mon prisme jetait alors une couleur chatoyante et diverse, dont s'enivraient mes jeunes yeux. Ah! qu'un rayon de bonheur, seulement, pénétrât votre cœur, et vous répandriez, autour de vous, un bien autre mirage.

Une extraordinaire bourriche, pleine de canards sauvages, - ô Ibsen - et autres oiseaux de grand vol, dont les ailes font ciseaux vers le ciel, ce n'est rien que le chapeau d'une petite femme, en 1906. On eût dit une canéphore et qui portait du gibier aux Halles.

Paris, 1907.

Près d'une femme aimée, et qui vous aime, on goûte parfois cette tristesse voluptueuse qui par un jour brûlant, au bord des fontaines, vous trouble le cœur.

Février.

Je sais un homme qui ne devrait jamais voyager. Il n'est place où il ait passé qui ne lui serre le cœur de ne plus la revoir, - depuis ce flamboyant violet de Maurice et les jupes claires de J ... de S. R. - jusqu'au bruit des châtaignes bouillant dans la cuisine de grand' mère, l'odeur des pignades qu'on brûle à Bayonne, les rossignols de l'Alcazar, l'opium dans la nuit spacieuse du vert Tonquin, ou ce bec de gaz de l'avenue de Friedland qui jetait sur un mur l'ombre

du platane sous lequel je baisais vos lèvres, ô Charichlée, petite fille de Carresse à qui des papillons volaient autour de la tête, - et moi autour de qui bruissait l'Atlantique moins amer que de songer au passé, aux rouges poivrières, à l'herbe bleue de Bilhère, à l'ombre de la Basse-Plante où l'on entrait comme dans une verte émeraude pour y voir luire les yeux tendres et fins de Marie-Louise.

Avril.

A SOI-MÊME. - Il y avait un siècle que je n'avais vu Faustine.

Je ne savais même plus son adresse. Le hasard me fit passer par N., un soir d'automne que le vent sifflait en haut des toits et dans le branchage défeuillé des parcs. Plus près du sol roulait une sorte de brume humide. Avec cela, le temps était chaud et plein de mélancolie.

Je suivais cette étroite rue de guingois, qui porte le nom d'un jurisconsulte oublié.

C'est là que jadis j'avais appris à lire chez les sœurs Dominicaines, dans une grande maison (la maison du bourreau) dont l'abondance herbeuse est encore ornée, comme aux jours de mon enfance, d'une Diane aux jambes nobles et nues. C'est près de là que Faustine avait élu sa nouvelle demeure. De sa fenêtre ouverte, elle me reconnut malgré le crépuscule, et, quelque souvenir frivole lui montant à la tête, elle laissa soudain s'égrener jusqu'à moi la perle mélodieuse de son roucoulement.

Jeudi 11 avril.

A SOI-MÊME. Je me demandais, Madame, tout à l'heure après votre départ, quelle rancune, à la fois secrète et vive, me faisait, par une image bien personnelle, et pour la 365^e fois de ma vie (je suis né dans une année bissextile) juger la femme aussi amère que la mort - je l'ai découverte enfin; mais, pour vous la découvrir ici de même, excusez-moi, et c'est, sans me flatter, un espace bien trop étroit que cette carte postale.

20 avril.

A SOI-MÊME. Vous n'êtes pas, vous qui connaissez tout, mon cher ami, sans connaître un certain Luis Pignatelli, qui est presque aussi sourd à lui tout seul, que les trois « pignates » de son blason. Mais il n'en parle pas moins pour cela, et le fit si longuement et si haut, l'autre jour qu'il m'était venu entretenir de ses inventions, que je me répétais avec l'Écriture: *In principe erat verbum.* - Quoi, qu'y a-t-il? - Ah, oui, vous n'aimez pas les mots. Une autre fois, je vous le danserai.

Ys.

PAUL-JEAN.

25 avril.

A SOI-MÊME. Marquez, mon cher P.- J., qu'il reste à ma porte, d'une ancienne serrure, un trou rond par où larantequé passerait tout juste - et que j'avais dit à Noby, pour l'engager à monter chez moi: « Ce n'est qu'un galetas, mais le galetas le plus paisible ... personne n'y vient jamais me déranger. » - Elle était donc là depuis quelques minutes, et tout près encore de l'entrée, quand on sonna: « Qui est là ? » demandai-je. Une voix un peu rauque répondit :

- C'est Jeanne, de Lapré.

Je ripostai par quelques injures mesurées et ces dames (car elles étaient deux), en continuant de sonner. - Pauvres filles, expliquai-je à ma visiteuse. Elles voulaient sans doute me taper d'un peu de monnaie, à propos de fiacre, et peut-être pour manger, à la vérité.

Une demi-heure après, nous étions au lit, mal réveillés d'un beau rêve, quand le carillon recommença. « Si je leur portais un peu d'argent? » dit N. - Et sur mes instructions, elle s'en fut leur offrir par le trou une belle pièce de 2 francs. Mais une voix brune et pyrénéenne l'accueillit par ces mots:

- C'est Florane, le dessinateur, avec son petit garçon.

2 juin.

« - Mais de pleurer, hier, je n'aurais eu garde. J'ai ri au contraire, en me rappelant, je ne sais pourquoi, ce jour où vous vîntes m'ouvrir, chaussé d'un seul pied, comme dans votre légende. Avec cela, vous aviez l'air amoureux et stupide; tandis que votre main droite déjà me pressait en dessous des seins, de la gauche vous teniez une seconde chaussette, ô Jason, une chaussette noire à raies jaunes. »

Juin.

Quelque chose d'instable et de brillant, une espèce de trombe fleurie, jaillit de l'automobile et se dissipe à travers un grillage. C'est Noby qui rentre chez elle.

A peine a-t-on le temps d'apercevoir deux pieds cambrés, des talons si hauts qu'ils la font marcher - comme un vieux Monsieur - les genoux en avant; et par là-dessus, tout en haut, un chapeau rouge, améthyste, qui a un peu l'air d'un volcan, quand le soleil se couche, un soir de tremblement de terre. Et elle le porte, toute seule, sans en être accablée.

O Noby, vous êtes forte comme les quatre caryatides de Jean Goujon. Tout le poids de mon cœur ne vous ferait pas fléchir.

25 juillet.

Boulevard Haussmann, deux heures après minuit.

Le vent du soir, sous le ciel d'un bleu obscur, arrachait à ce platane dont il agitait l'ombre sur un mur, une voix profonde et désespérée, une voix qui semblait se souvenir.

20 octobre.

Après une certaine lune de miel, les amis ne vous disent plus que le mal qu'on dit de vous, ceux qui vous menacent, et celui que « vous-même vous vous faites par votre caractère ».

Ils sont comme ces gens d'observatoire qui n'annoncent jamais que des tempêtes.

13 novembre.

Et si ma pensée n'avait tout son sens que pour la postérité, - comme ces vins chargés de goût en leur jeunesse, à qui le temps seul donne la gloire avec la clarté.

1907

Les nuages sont suspendus à la colline, mais l'espoir et le doute à mon cœur.

Quand midi les effacera, toutes choses deviendront claires et un grand silence régnera dans mon cœur.

Mais toi, Dohlia, quand même tu sortirais du bain, je ne sais quelle pudeur t'enveloppe dont tu es toujours vêtue devant mon cœur.

Versailles, 12 novembre 1908.

A SOI-MÊME. Cher et grand poète,

Voici mes trois Grâces que je vous envoie. Ne leur en avez-vous pas ajouté une quatrième, comme disait M. Dujardin-Beaumetz à propos des Muses ?

Plût au ciel que ce ne fût pas celle du silence et que j'eusse parfois de vos nouvelles. Mais peut-être ne savez-vous (selon les fortes paroles d'une dame) que boire et l'amour machent.

Adieu.

PRADIER.

Mardi 5 octobre 1909.

A SOI-MÊME. Vous connaissez, cher ami, cette belle et touchante chanson sur Créqui, que cite Voltaire. Du temps que j'aimais, j'en fis un pastiche qu'il faut que je vous dise:

Si j'avais ces traits délicats
 Qu'a Louÿs de nature;
 Si j'étais comme les Ghicas
 De roumaine structure;
 Ou bien, par un autre alibi,
 Des Courtois le modèle;
 Tout cela serait pour Noby,
 Dût-elle être ... fidèle.

Rassurez-vous : elle ne le fut point. Adieu.

TOULET.

N. B. - L. de La Salle, jeune et beau, alluma chez Courtois le peintre une passion d'ailleurs sans fruit qu'un assez mauvais portrait, dont Louis, en vieillissant avait un peu honte.

Courtois avait envoyé au Salon de 1908, ou par là, un portrait d'homme, très léché, très caressé, dont on ne disait pas grand bien.

- Qu'est-ce que vous voulez, dit Forain à Jacques Blanche: c'est sa joconde.

28 novembre.

A SOI-MÊME. Mon cher Toulet,

Voilà un assez joli cloître¹, où je vous engage à vous faire moine, à moins que vous ne soyez claustrophobe - ce qui vous empêchait jadis d'aller aux fauteuils d'orchestre.

Bien à vous.

29 novembre, Dinard.

A SOI-MÊME. Nous allâmes l'autre jour, mon cher ami, au Mont-Saint-Michel, sur un clou comme vous n'en ficherez jamais; et le retour ne fut que pannes. De temps en temps, le chouan qui nous servait de chauffeur, n'ayant pas de trompe, tirait de sa poche je ne sais quel objet d'où il arrachait des sons rauques. Et on avait le sentiment d'être mené par un Triton : telle Amphitrite au corps d'argent.

Yours.

T.

5 février 1910.

A SOI-MÊME. Les fous ne sont peut-être qu'à demi complices de leur folie. Qu'un hasard de sensation, - le chant des coqs, un fruit qui sent bon, le chant furtif d'une fontaine, - évoque sur les bords de mon âme Carresse aux

¹ Sur une carte représentant le Cloître du Mont-Saint-Michel.

arbres balancés ; tout de suite je revois le pays, les roses thé qui pendent, les grappes de Malaga, ou bien c'est, à travers un soir d'orage jaune et noir, le Gave que j'écoute bruire continûment, - oui, c'est Carresse, ô Prahly, tendre Prahly, et vous dont je ne dirai pas le nom, après l'Histoire; c'est Carresse, où longtemps avant que n'aient battu vos cœurs futiles, je promenais tout enfant, sous les platanes frais, cette mélancolie qui embrassait tout le monde.

TOULET.

6 février.

A SOI-MÊME. Tout à l'heure, il pleuvait, il faisait chaud. Par une fenêtre ouverte sur Paris, entrait un murmure voluptueux et mouillé, qui me fit songer à une amie d'autrefois, dont je fus souvent visité dans la belle saison. Son approche était comme l'odeur des roses, quand l'orage a passé, que l'herbe étincelle, et s'égouttent les arbres, harmonieux.

V [ôtre.]

PAUL-JEAN.

7 février.

Cette image¹, cher Maître, me rappelle un de vos ennemis intimes jadis poursuivi des importunités d'une fort adipeuse personne. Un soir très chaud, près de la Chambre, qui, heureusement, ne le fut pas à coucher, comme cette molle hippopotame se montrait plus imminente qu'à l'ordinaire, tandis que son mari, lui, ne se montrait pas du tout, vous ... je veux dire votre ami répondit, en tendant un bras solennel vers l'Obélisque :

« Voilà le Tombeau de Chateaubriand! »

¹ [Sur une vue du Tombeau de Chateaubriand à Saint-Malo.](#)

A Paris, ce 20 de mai.

Il s'assit avec défiance à côté de moi, au bar. C'était une espèce de nihiliste à pelisse russe et rousse. Avec cela, l'air d'un lièvre de décembre au cœur palpitant. Il demanda de la pâtisserie et puis qu'on lui changeât une guinée.

Mais le bizarre, c'est que cet homme sentait bon; d'une odeur romanesque, et telle qu'on l'imagine d'une femme aux soyeuses fourrures, qui, de son traîneau en forme de cygne, parcourt et la glace, et le prisme, d'un espace hyperboréen.

Juillet.

Ce n'est rien qu'une estampe du Japon: l'averse d'un mol Octobre qui, tant elle est lourde, tombe tout droit, cependant que le Foujiyama, au travers, s'efface comme, de la mémoire, ce même visage qu'hier encore on croyait chérir.

Aimez-vous mieux celle-ci¹ ? Bien au-dessus de la vallée, qui ne laisse voir que la crête des sapins et les toits d'un temple, des arbres dardent vers le ciel - vers le ciel rose traversé d'oiseaux, d'où semble avec eux jaillir l'espérance, et ce vieux poète charmant.

Ce n'est rien, c'est un peu de jeunesse qui passe.

Août, Paris.

A SOI-MÊME. Oui, vous allez me reprocher encore de radoter, et ces nostalgies sempiternelles. Mais quoi? Nous suivons notre pente: nous ne sommes que de l'eau.

C'est un bois aujourd'hui qu'elle reflète, un bois aride de l'été, où coulait encore l'âme étroite d'un ruisseau, entre des herbes dont je me rappelle l'odeur. Mais, en montant, il n'y avait plus que des rocs, et des chênes, et la chaleur immobile. Il n'y avait plus qu'Amalia qui m'aimait, et sa duchesse de mère que

¹ [Sur une carte postale.](#)

j'aimais. Et puis parfois autour de ses joues pâles, des joues roses de celle-là, deux papillons échiquetés d'argent et de sable, qui semblaient tour à tour fuir ou poursuivre leur désir.

16 août.

A SOI-MÊME. Si tu veux, Calligène, m'en croire, évite Milady Dennius aux os de gigot, et sa peau racornie qui, en même temps, est flasque. Ou plutôt, n'en crois que toi-même et fuis, à tous les pieds d'Hermès, - hors, Calligène, que tu ne te réjouisses immodérément les mains à pétrir une cornemuse dégonflée.

Songe à celles de Victoria R. I., dans Kensington, à ces bourses expirantes, expirées, à ces choses velues. Quoi, ne te souvient-il pas de ces poils dont, à travers les bas les plus épais d'une soie tête de More, Milady t'éraillait les cuisses comme avec une brosse à dents?

Ou si tu veux qu'au plus herbeux d'un verger de Normandie, entre quatre murs noirs de lierre, j'évoque pour toi les âpres guipures de M. de Bouquinguant et cette grande reine dont il écorcha les lys.

Yours.

Toulet.

Paris, 15 octobre 1910.

A SOI-MÊME. Vous avez raison, cher Paul-Jean.

Milady Dennius est belle, cela est constant. Ou plutôt, elle est tentante. Mais Floryse me touche davantage, infiniment.

Elle a des yeux d'or, et des cils noirs. Cela déjà n'est-il point rare? Et sa bouche - on dirait une de ces roses, orgueil et pourpre du jardin, où l'on s'enivre, et dont le sombre parfum arrête le cœur de battre.

Paris.

Volupté d'un printemps couvert, des arbres verdissants, le vent du sud agite indolemment les branches.

Tel fut le jour où je vis Fauste qui traversait le parc : Diane foulant la violette à travers les hêtres au tronc blanc.

Mais vous aussi, le soir et toute nue, auprès de la fenêtre où s'épaissit le crépuscule, vous n'étiez qu'une courbe lumineuse et nacrée.

Ainsi je rêvais du passé, de ce passé qui toujours m'entoure, quand vous êtes venue vers moi. Les tourterelles roucoulaient dans votre voix, vos yeux étaient profonds comme des puits, et vos nobles jambes foulaient les violettes.

Les papillons de nuit, un soir que j'étais au Japon, vinrent heurter la lanterne de papier peint.

C'était la lanterne de mes trois voisines dont l'une est toujours de bleu vêtue et l'autre nue.

Mais la troisième, qui était en rose, regardait, à travers les grilles de sa fenêtre, la lune se jouer sur la baie de Shinaçava.

Annexe

LE VOYAGE D'INDOCHINE

1902-1903

Jeudi 30 octobre 1902 : De Bordeaux à Marseille la nuit. Pris Kurne à Toulouse. Jolie vue d'Arles au matin.

Vendredi 31 octobre: Arrivée à Marseille.

Samedi 1er novembre: Marseille, déjeuné chez Roubion avec Kurne.

Dimanche 2 novembre: Embarqué « Ville de la Ciotat » à Marseille avec Kurne, 4 h. 30 après-midi.

Lundi 17 novembre: Débarqué et couché à Colombo.

Mardi 18 novembre: Repartis de Colombo. Transbordement de la « Ville de la Ciotat » sur « le Tonkin ».

Dimanche 23 novembre: Descendu à Singapore.

Lundi 24 novembre: Repartis de Singapore 5 heures matin.

Mercredi 26 novembre: Arrivés Saïgon 8 heures matin. Dîné avec Roussel chez Pancrazi; après promenade à Cholon et visite au Tondoc.

Jeudi 27 novembre: Repartis de Saïgon à 2 heures après-midi par la *Gironde*. Échoués dans la rivière.

Vendredi 28 novembre: Dégagés à 8 heures du matin. Passé à midi au Cap-Saint-Jâcques.

Dimanche 30 novembre: Descendu Tourane. Dîné chez le Résident.

Mardi 2 décembre: Débarqués Haïphong 10 heures matin. Pris train 12 h. 30. Arrivés Hanoï 5 h. 30. Le Delta, campagne française à la moisson.

Lundi 8 décembre: A Hanoï pris Ba à mon service.

Mardi 30 décembre: Hanoï, allé Pagode Grand Bouddha, et fait tour Grand Lac avec Lonfontaine et Sailland, belle statue en bois dans la Pagode ...

Samedi 3 janvier 1903 : Allé au village de Quinluoc, avec le roi du Laos (Luang-Prabang).

Mardi 6 janvier: Allé de Hanoï à Haïphong, et par le « Querné » en baie d'Along avec les Berthelot, Ballu et Sailland.

Mercredi 7 janvier: En baie d'Along. Grottes, tunnels, cirques.

Jeudi 8 janvier: Revenu de Hong-Hai à Haïphong et Hanoï.

Samedi 10 janvier: Allé à Langson avec Ph. et Mme Berthelot, Sailland et Ballu.

Dimanche 11 janvier: Allés en Chine, de beaux forts chinois sur les hauteurs, qui ont l'air de monastères. Vieux colonel Mandchou de la Porte de Chine très aimable.

Lundi 12 janvier: Revenus de Langson à Hanoï. Froid, crachin. Levé à 5 heures.

Mardi 13 janvier: Allé à Sontay avec Saillandet Ph. de Vilmorin, par Messageries fluviales (la chaloupe « le Yunnan »).

Jeudi 15 janvier: Visité pagode bouddhiste dans un gros village près de Sontay. Tout un panthéon de statues de valeur fort inégale. Une façon de Vierge à l'enfant, très bien.

Lundi 19 janvier : Revenus de Sontay à Hanoï par la chaloupe « le Yunnan ».

Mardi 3 février: A Hanoï.

Mardi 17 février: Hanoï.

Lundi 23 février: Quitté Hanoï pour Haïphong.

Mardi 24 février: Procession chinoise et bouges à Haïphong.

Mercredi 25 février: Pris le *Hoihao*, à 6 heures matin, pour Manille, très secoués et mauvaise cabine avec Sailland.

Dimanche 1^{er} mars: Débarqué à Manille, ville espagnole avec des enseignes yankees. Extraordinaires chichis de douane, promenade en rond de la Luneta, et la mer sous un ciel de pourpre qui s'éteint.

Mercredi 4 mars: Vu le Vieux Manille. Églises chirriguerresques et gothiques 1830. Deux Murillo, vagues.

Samedi 7 mars: Quitté Manille avec Sailland et Bordas par le *Rosetta Maru* japonais, pour Hong-Kong.

Lundi 9 mars: Arrivés lundi soir à Hong-Kong; couché à bord.

Mardi 10 mars: De Hong-Kong à Canton par le *Soutcheun* partis à 6 heures soir après montée au Peak.

Mercredi 11 mars: Arrivés à Canton de bon matin.

Jeudi 12 mars: Visité pagode cinq étages : panorama sur Canton.

Lundi 16 mars: Dîné bateau de fleurs.

Mercredi 18 mars: De Canton à Hong-Kong par le *Hankow*. Descendu au *Hong-Kong Hôtel* très mauvais.

Jeudi 19 mars: Couché à bord du Hué. Capitaine Goudineau.

Vendredi 20 mars: Partis de Hong-Kong (Sailland et Bordas).

Samedi 21 mars: Descendus à Quan Tcheou Wan (à la France), 3 villes: Pointe Nivet (civile), Fort Bayard (guerre) et Fort Beaumont (marine).

Dimanche 22 mars: A Hoihao (île d'Hoïnan).

Lundi 23 mars: Descendus à Pakoy.

Mardi 24 mars: Retour à Haïphong.

Jeudi 26 mars: De Haïphong pour Tourane par la « chance », de nuit.

Samedi 28 mars: Arrivés à Tourane, chez M. Escande, des Postes.

Dimanche 29 mars: Parti pour Hué par la rivière de Hué et la chaloupe à vapeur « le Thuan an ».

Mardi 31 mars: A 6 heures du matin, par sampan à vapeur, remonté cette admirable rivière d'Hué, et visité tombeaux des empereurs d'Annam depuis Gia-Long jusqu'à Tu Duc (trop pour moi). Partis le soir en sampan, rivière et lagune.

Mercredi 1^{er} avril: De Ko-Haï (pourquoi pas Cauailles) revenus à Tourane (à minuit) par ce paysage sublime qui va de Cauailles au col des Nuages à travers des décors uniques; le cirque de Cauailles qui sent la flouve, le lac de l' « Ile heureuse », les montagnes de Watteau, le bruit des cascades, et toute cette route de nuit à travers les rocs, les arbres, royaume du tigre. Vu à Cauailles la plus belle annamite du monde.

Vendredi 3 avril: Allé aux Montagnes de marbre, avec la chaloupe « le Cyrano ».

Dimanche 5 avril: Partis de Tourane pour Saïgon par « la Tamise ».

Mercredi 8 avril: Arrivés à Saïgon.

Vendredi 10 avril: Dîné chez Ganesco, 14 ou 15. Embarqué à 11 heures soir sur « Sydney ».

Dimanche 12 avril: Pâques à bord du « Sydney ».

Lundi 13 avril: Descendus à Singapore.

Samedi 18 avril: Descendus à Colombo, Galle-face hôtel.

Mardi 21 avril: De Colombo à Candy (Queen's hôtel) par un beau paysage de montagnes.

Mercredi 22 avril: De Candy à Colombo. A Colombo, voiture à vache, et pris le Dupleix (Cne Rebufa) pour Calcutta.

Samedi 25 avril: Descendu à Pondichéry.

Mardi 28 avril: Débarqué à Calcutta, allé au jardin des Plantes. Beaux serpents et tigres.

Mercredi 29 avril: De Calcutta à Bénarès arrivés 11 heures soir, hôtel de Paris. Très chaud, vraiment, à Calcutta, au sortir hôtel Continental, où déjeuné.

Jeudi 30 avril: Promenade sur le Gange, porte des bûchers, temple d'or, temple des singes.

Vendredi 1^{er} mai: De Bénarès à Mogol Serai en voiture, dîné à Etawah arrivés à 11 heures du soir, hôtel Laurie. (Vu Allahabad du chemin de fer, vers 1 heure après-midi.)

Samedi 2 mai: Vu le Taj Mahal, au soleil et au clair de lune. Visité citadelle (mosquée Perle, la cour rouge de la mère de Shah Jehar).

Dimanche 3 mai: Visité Secundra (tombeau d'Akbar) et le tombeau du prince Itmat-Ood-Dowlah. Le soir d'Agra à Delhi (24 h. 30, Woodland hôtel (Bon).

Lundi 4 mai: A Delhi visité fort et palais (le Dewan khas) et la Jumma Musjid; le soir 7 h. 30 pris le train pour Bombay.

Mardi 5 mai: Journée accablante en chemin de fer.

Mercredi 6 mai: Déjeuné au buffet d'Ahmedabad (frais). Vu Baroda (le collègue) et l'aride Rajpoutana et son désert de rocs (la jolie gare d'Auklesvar fleurie, arrosée, murs feuillus et puits, vers 6 h. 30 du soir).

Jeudi 7 mai: Arrivés Bombay 5 h. 30 matin (58 heures de chemin de fer). Descendus hôtel Watson.

Dimanche 10 mai: A Bombay pris le « Tonkin » des M. M. Ennuis bagages. Visite médicale à cause peste, chaud, charbon, cabine de pont, brûlante.

Lundi 11 mai: Changé de cabine pris 129.

Samedi 16 mai: Aden.

Mardi 19 mai: Suez.

Mercredi 20 mai: Port-Saïd.

Vendredi 22 mai: Passé en vue de la Crète.

Lundi 25 mai: Arrivés Marseille 5 heures soir, descendu hôtel Colonies (au musée « l'homme à la ganse jaune »).

Mardi 26 mai: De Marseille à Arles et Avignon (hôtel d'Europe, bon Châteauneuf).

Mercredi 27 mai: D'Avignon à Lyon (hôtel des Négociants). Beau musée des Tissus, point d'Argentan.

Jeudi 28 mai: De Lyon à Dijon (hôtel de la Cloche).

Vendredi 29 mai: De Dijon à Paris (descendu à la Ferme).

TABLE

Avertissement de l'Éditeur	4
Béarn et Pays Basque (1885)	6
Ile Maurice (1885-1888)	9
Le voyage de retour (1888)	28
Alger (1888-1889)	35
En Espagne (1891)	51
En France (et à Londres). (1891-1901)	54
En Belgique (1902)	66
Le Voyage d'Indochine (1902-1903)	68
En France (1903-1906)	116
En Belgique et en Allemagne (1906)	142
En France (1906-1910)	146
Annexe.....	159

Imprimerie Alençonnaise,
Place Poulet- Malassis,
— - Alençon (Orne) - —

Dépôt légal, 1^{er} trimestre 1955
N^o d'ordre : 3602
